



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

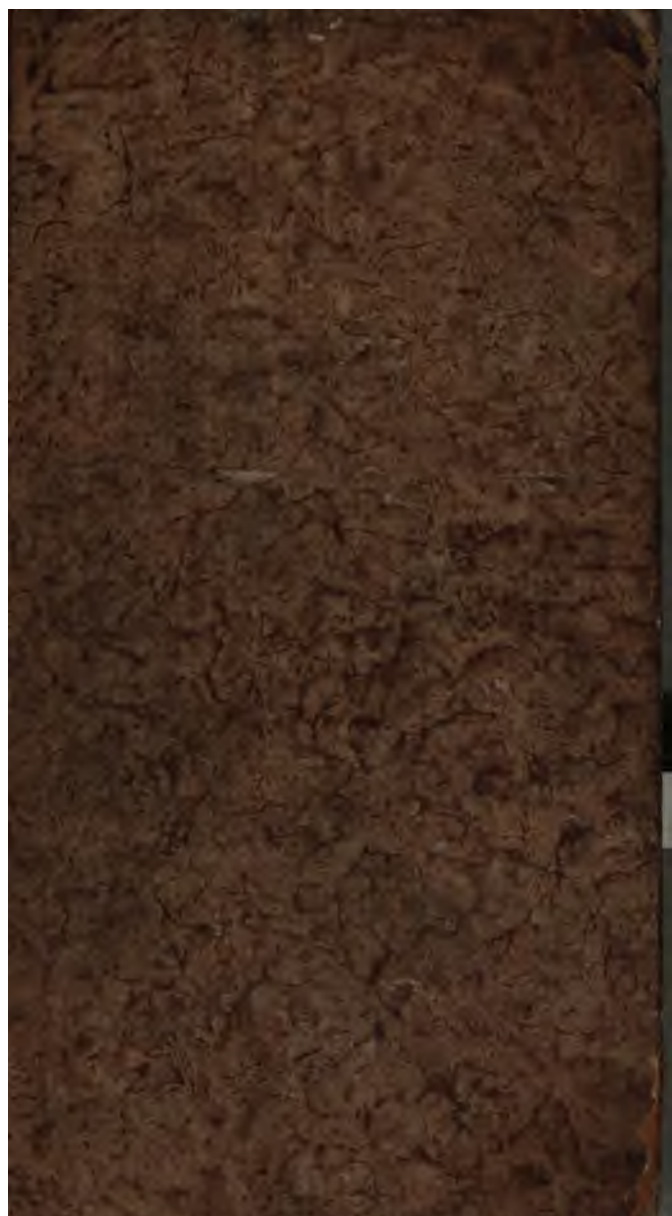
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





292. x. 78



18. 11. 1752

292 a



HISTOIRE

DE

MISS JENNY.

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 11
PART 1
1881





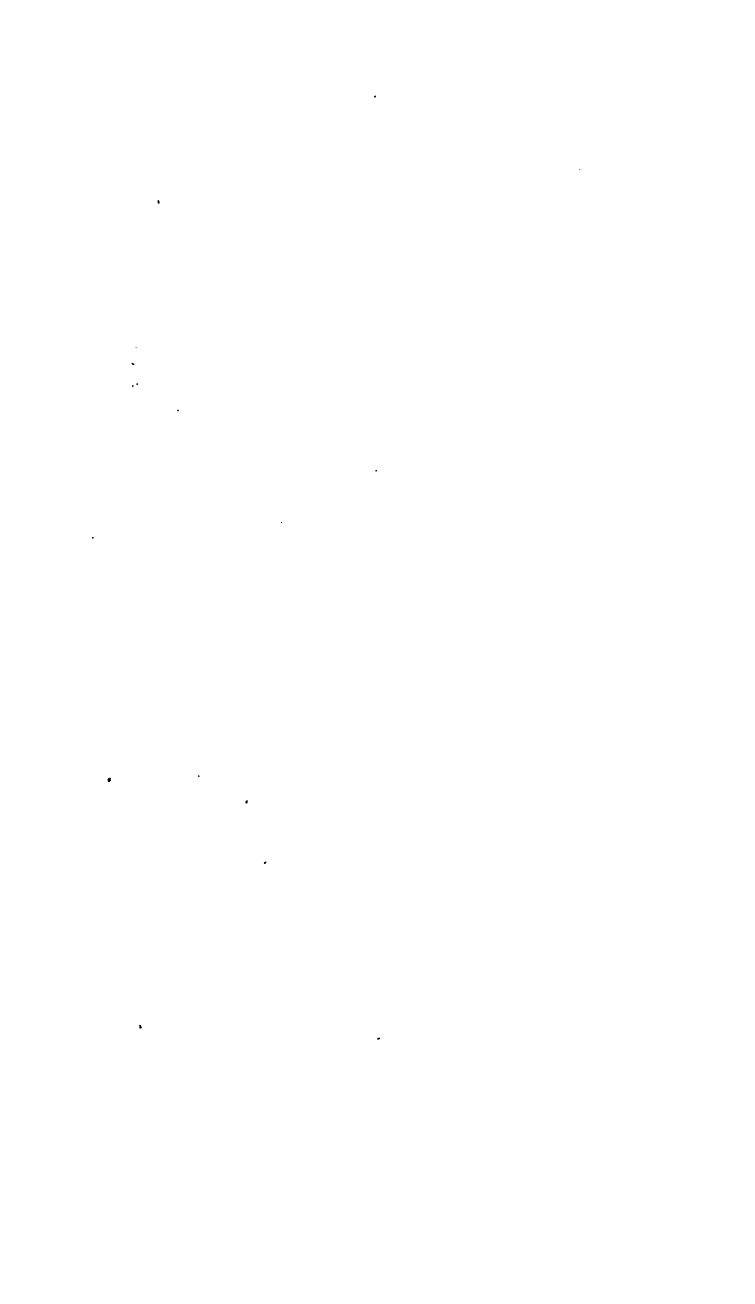


292. a. 98



1762

292 a



HISTOIRE

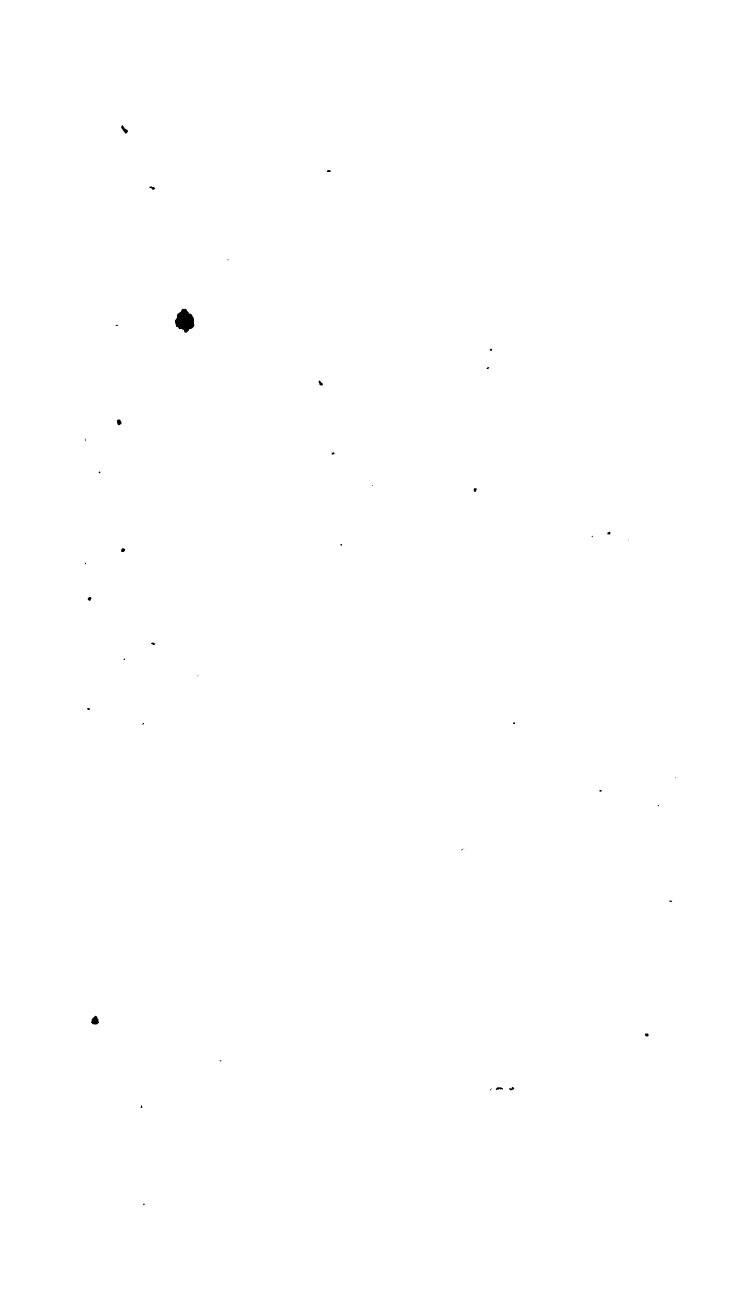
DE

MISS JENNY.

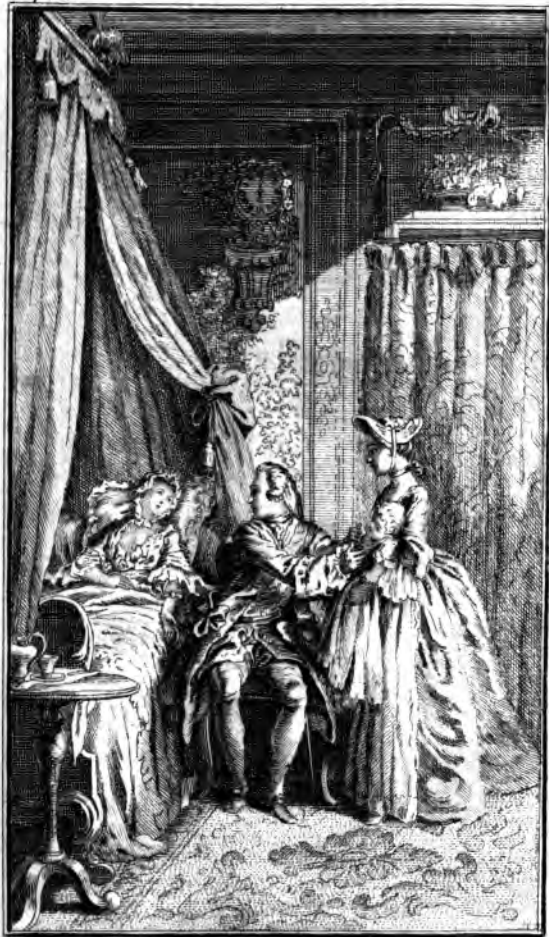
TOUR

DE

LENNY



1^{re} partie.



HISTOIRE

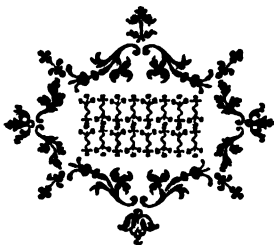
DE

MISS JENNY,

*Ecrit & envoyée par elle à Milady ,
Comtesse DE ROSCOMOND ,
Ambassadrice d'Angleterre à la Cour
de Danemarck.*

Par Madame RICCOBONI.

PREMIERE PARTIE.



A P A R I S ,

Chez BROCAS & HUMBLLOT , Libraires ,
rue Saint-Jacques au Chef Saint-Jean.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

540 EAST 57TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

U.C.

1968

1968

U.C.

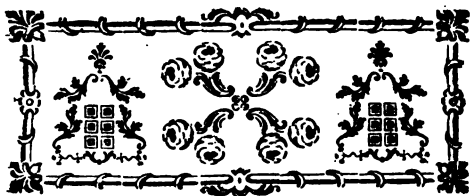
1968

1968

U.C.

U.C.





HISTOIRE D E

MISS JENNY,

*ECRITE & envoyée par elle à Milady-
Comtesse DE ROSCOMOND ,
Ambassadrice d'Angleterre à la Cour
de Dannemarck.*



E M E vois obligée ;
Madame , de justifier ma
conduite à vos yeux , ou
de vous laisser croire
qu'elle est très-singulière,
peut-être très-blamable. Par leurs pro-
positions brillantes , deux personnes
attirent actuellement sur moi l'atten-
tion d'une foule de spectateurs. Cha-
cun me juge au gré de ses idées &
me condamne sur ses propres prin-
cipes.

Partie I.

A 3

Imagine-t-on des motifs raisonnables de dédaigner une grande fortune ? Au sentiment de la plupart des hommes , la modération est une qualité bien petite ; elle leur paroît plutôt la marque d'un naturel paresseux , d'une ame sans élévation , que la suite des réflexions solides d'un esprit juste , ou l'effet d'une vertu distinguée.

Ne tenant à rien dans le monde , je n'ai adopté les préjugés d'aucun état ; je ne cherche point la célébrité , & rougirois d'affecter une philosophie sous laquelle on cache souvent plus d'orgueil que de véritable désintéressement. Dans la circonstance qui vous porte à m'écrire avec tant de chaleur , j'agis pour moi seule. Satisfaite de l'approbation de mon cœur , je puis négliger celle du grand nombre ; mais la vôtre ne m'inspirera jamais cette indifférence , Madame , & je mettrai toujours ma gloire à la mériter.

On ne vous en impose point. Un Lord riche , puissant , estimé , revêtu de plusieurs dignités , me recherche avec empressement ; il est jeune encore ; on le trouve aimable ; il

(3)

m'aime depuis long-temps. Une passion conservée près de cinq années , semble le mettre en droit d'attendre , de demander , d'espérer le prix de sa constance. Je refuse de le lui accorder , on s'en étonne , & vous-même , Madame , vous *n'approuvez point ce refus obstiné.*

Milord Alderfon appuie les vœux de cet Amant. Le bruit s'est répandu qu'il vouloit m'adopter. A la vérité il se propose de déshériter en ma faveur Sir Henri Lindsey son parent. D'immenses richesses me sont offertes , on n'exige de moi qu'une seule démarche. Celui qui me presse de la faire , a le pouvoir d'en rendre le succès certain Ah ! Madame , quelle démarche ! Quel époux veut-on me donner ! Et quel protecteur ose me demander de la tendresse & du respect ! Quand vous m'exhortez par vos lettres à ne pas négliger de *si grands avantages* , savez-vous quel est mon sort ? Qui je suis ? Connoissez-vous ceux dont les sentimens vous paroissent *généreux* ? Je m'oppose *durement* , dites-vous , *aux tendres intentions d'un vieillard vénérable.* Je ne veux point consentir à

(4)

cette adoption qui le combleroit de joie. Ah ! c'est de tout mon cœur que je méprise aujourd'hui & le titre de sa fille & le motif qui l'engage à vouloir me le donner. Ce vieillard fut sourd à mes cris , quand ma profonde misère me fit tomber à ses pieds. Il fut insensible à mes larmes dans un temps où ses moindres secours auroient pu fixer ma destinée , la rendre heureuse ; il devoit alors me sauver des dangers auxquels l'indigence expose une fille jeune , belle , indépendante , qui n'a jamais connu le besoin , & s'y trouve abandonnée ; se voit tout-à-coup précipitée d'un état aisé dans la foule des misérables ; de ces infortunés condamnés par la pauvreté à retrécir leur intelligence , à la borner au soin de pourvoir à la pressante nécessité de conserver leur vie : dure condition ! qui oblige de souffrir tout le jour , pour se procurer les moyens de souffrir encore le lendemain.

Je pardonnerois peut-être à Milord Alderfon les peines que sa cruauté m'a fait sentir ; je ne puis lui en pardonner les suites qu'il auroit dû prévoir. On oublie le mal.

(5)

heur ; le temps en affoiblit le souvenir , mais le sentiment de la honte est ineffaçable. C'est Milord Alderson , ce sont ses refus cruels , qui m'ont réduite à rougir au seul nom de l'époux qu'il me destine. Eh ! je le reconnoîtrois pour mon aïeul ; j'accoutumerois mon cœur à le chérir , à le respecter ! Ah ! comment donner le nom de pere à celui dont je fus traitée inhumainement ? Il m'a privé du seul bien que nous ayons vraiment droit d'exiger de nos parents. Ne nous doivent-ils donc pas des soins vigilants , une protection attentive qui nous maintienne dans l'état où nous naissons , nous conduise à remplir les devoirs de cet état , & nous garantisse des pièges que le vice tend sans cesse sous les pas de l'innocence ?

Un tel langage vous surprend. Vous n'avez jamais imaginé que je dusse un jour m'en servir en parlant de Milord Alderson. Mais , Madame , je ne suis point ce que je paroïs être. Présentée dans le monde sous un nom supposé , on me croit parente de Milady d'Anglesey. De tristes événements m'ont forcé à re-

(6)

cevoir avec reconnoissance un titre qui voiloit à tous les yeux mon état & mes malheurs. En vous les détaillant , je suis bien sûre de ramener votre cœur à cette tendre indulgence que vous avez tant de fois montrée pour mes sentiments. Vous faire connoître quelle a été à mon égard la conduite des deux Lords dont les intérêts semblent vous toucher , c'est vous engager à approuver , même à partager le juste mépris que l'un & l'autre m'inspire.

Vous n'avez point oublié , Madame , l'aimable Sara Alderfon. Vous étiez en Irlande quand elle mourut. Vous pleurâtes la compagne de votre enfance , son souvenir vit encore dans le cœur d'une amie. La ressemblance de mes traits avec les siens vous donna le désir de former , d'entretenir cette liaison qui m'est devenue si chere. Eh bien , Madame , je dois le jour à l'infortunée Sara , à cette triste victime du caprice d'un pere fier du rang de ses aïeux , mais peu soigneux de faire le bonheur de ses descendants. Que ma confiance n'altère point une estime conservée tant d'an-

(7)

nées ; suspendez votre jugement. Ma mère fut foible , mais elle ne fut point méprisable. On veut me contraindre à l'accuser moi-même , à révéler sa faute ; on me presse d'en produire les preuves ; c'est un nom , des armes , de riches possessions , des titres fastueux que l'on met en balance avec mon respect pour sa mémoire. Périissent à jamais tous ces vains monuments de l'orgueil , plutôt que d'être acquis par une démarche si coupable. Je hais l'enfant qui , par une réclamation intéressée , déshonore la mère dont il veut être avoué. Non , on ne m'entendra point troubler les cendres de la mienne par le récit public de ses malheurs. Je puis les répandre dans votre sein , Madame ; mais ils ne deviendront point le sujet d'une basse contestation entre Sir Henri Lindsey & moi. Ce parent de Milord Alderson vient de s'attirer sa haine , en cédant au penchant de son cœur , en préférant une fille aimable à la riche héritière qui lui étoit destinée. Milord veut lui retirer ses bienfaits. Un acte du Parlement rend ses dispositions difficiles à char-

ger. Le désir ardent de punir Sir Henri , le porte à m'offrir de me reconnoître , à me presser de l'attaquer à la Chancellerie. Celui dont l'amour obstiné ne se rebute point par mes longs mépris , lui promet le titre de Duc , à l'instant où il me recevra de ses mains : ainsi l'ambition & la vengeance tiennent dans l'ame de Milord Alderfon la place de ces *sentiments généreux* que vous lui supposez. Mais l'infortunée qu'il abandonna si long-temps , ne peut s'y tromper. Non , je ne priverai point Sir Henri d'un brillant héritage ; les projets de Milord Alderfon ne peuvent ni m'intéresser , ni s'accorder avec les miens. Je ne veux rien de lui , je ne veux ni le voir , ni entrer dans aucune négociation sur ses desseins. Par ce que je vais vous apprendre , vous jugerez , Madame , si mes refus sont fondés , & peut-être cesserez-vous de m'accuser de *bizarrierie* & de *dureté*.

Milord Alderfon , un des plus riches Pairs de la Grande-Bretagne , passa ses premières années à Londres. Il étoit bien fait , d'une figure charmante. Après avoir visité les

différentes Cours de l'Europe, il reparut dans sa Patrie avec mille nouveaux agréments. Ses voyages & de longues recherches, lui donnoient un goût particulier pour tout ce qui rend l'extérieur aimable. Il savoit la musique, dansoit parfaitement, avoit assez d'esprit, peu de sens, encore moins de principes. Il parloit bien, pensoit mal, étoit vain, hardi, inconfidéré, s'aimoit beaucoup, négligeoit tout, excepté sa personne. Il ne connut jamais l'amour, se fit une étude d'en feindre, & mit sa gloire à persuader qu'il en inspiroit. Il devint l'objet de l'entêtement de ces femmes toujours passionnées, jamais sensibles, dont le cœur froid & l'imagination vive voudroient couvrir du nom de tendre foiblesse le goût qui les détermine à chercher le plaisir. Moins condamnables peut-être si son attrait seul les guidoit; & plus heureuses si elles ne le cherchoient pas souvent en vain.

Milord fut quelque temps à la mode; mais il cessa de plaire, & rien ne put l'en consoler. Il arrive assez ordinairement à ceux qui se sont fait

un mérite de l'espèce du sien , de n'en acquérir jamais de plus solide , de se voir bientôt rebutés par un sexe , & méprisés par l'autre. Milord l'éprouva. Sa naissance ni sa fortune ne le mirent point à l'abri de ce sort. Parvenu à l'âge d'exercer les emplois convenables à son rang , il se vit préférer dans les nominations des hommes qui sembloient lui être inférieurs , mais dont les qualités justifioient le choix du Prince & l'estime de la Nation. Ayant à peine atteint la trentième année , il quitta Londres , se retira en Northumberland , où il avoit des terres , résolu d'y vivre , de s'y former une cour , & de ne jamais reparoître à celle d'Angleterre.

Un naturel exigeant , un faste plus capable de révolter la Noblesse indigente que de lui en imposer , aucune attention pour les autres , la plus grande admiration pour lui-même , assez d'humeur , point de complaisance , le rendoient peu propre à s'attirer l'amitié de ses voisins. Il obtint des Gentilshommes de sa Province , ces froids respects. dûs aux Grands. Son rang méritoit des

égards ; mais sa personne inspiroit de l'éloignement. Ainsi ces devoirs s'étant bornés à de courtes visites , Milord se trouva seul. Il sentit bientôt que la retraite ne fait pas toujours des heureux , & qu'elle ne convient ni à tous les états , ni à tous les caractères.

L'ennui le porta à visiter les différents lieux où il possédoit des biens. Il fit un voyage en Irlande , y vit Lady Onéale , jeune veuve , noble , belle , mais sans fortune. Il l'épousa , revint avec elle en Angleterre , en eut un fils & une fille , & perdit sa femme après cinq ans d'une union qui lui fit goûter si peu d'agréments qu'en se voyant libre , il jura solennellement de ne plus s'engager. Lady Sara , sa fille , fut mise dans une pension près de Londres ; & l'héritier de son nom , seul objet de ses attentions , demeura dans le Château d'Alderson , où Milord résidoit depuis son mariage.

Ce jeune enfant , enlevé à l'âge de quatorze ans par une fièvre maligne , laissa à sa sœur l'assurance de la plus grande fortune. Je ne vous peindrai point Lady Sara , vous l'a-

vez vue , Madame : élevée avec elle , vous eûtes le temps de connoître les qualités de son ame. Tant de surprise , d'attendrissement dans vos yeux , en appercevant son portrait chez moi , m'ont appris que ses traits n'étoient point effacés de votre souvenir. Lady Sara joignoit aux graces de la figure charmante qu'il offre à la vue , des sentiments nobles & généreux. Elle avoit l'humeur égale , le cœur sensible , & le naturel tendre. L'élévation de son esprit la rendoit capable de fermeté ; mais une extrême douceur la portoit vers la complaisance , & lui donnoit ce caractère heureux , aimable , qui fait le bonheur de ceux dont nous sommes environnés , & presque jamais le nôtre.

Milord Alderfon regretta beaucoup son fils , non qu'il l'aimât avec tendresse ; mais cet enfant devoit soutenir sa maison prête à s'éteindre , & porter un nom auquel Milord étoit fort attaché. La mort du jeune Lord détruisant ses espérances , il rappella sa fille & songea à la marier. Il la destina d'abord au fils de sa sœur , pere de Sir Henri. Il vou-

loit faire passer ses titres sur la tête de ce Baronnet , & l'obliger à porter les armes & le nom d'Alderson ; mais ce neveu étant absent , même éloigné du Royaume , Milord ne se pressa point d'annoncer ce dessein.

Lady Sara vivoit depuis six mois chez son pere , quand Milord Comte de Revell fut habiter Wersteney , terre fort belle qu'il venoit d'acheter à trois milles d'Alderson. Une blessure considérable le contraignoit à quitter le service. Il ne comptoit pas s'éloigner pour long-temps de la Cour. Sa présence & ses sollicitations y étoient trop nécessaires à un jeune Lord , dont l'élévation & le bonheur l'occupoient sans cesse. Le Comte aimoit & protégeoit en lui le fils d'un illustre ami , autrefois cher à son cœur , & toujours présent à sa pensée. Vous savez , Madame , que le dernier Duc de Salisbury , après s'être efforcé pendant plusieurs années de soutenir un parti , juste peut-être , mais foible & malheureux , paya enfin de sa tête le noble attachement qu'il montrait pour le sang de ses anciens Maîtres.

Sa chute entraîna celle de tous les siens. Sa famille désolée chercha un asyle loin de sa Patrie. Edouard son fils , encore au berceau , déjà privé de sa mere avant ce terrible événement , fut laissé au soin de Milord Revell. Ce Seigneur , lié de l'amitié la plus tendre avec l'infortuné Duc de Salisbury , regarda son fils comme un dépôt précieux , comme l'objet qui devoit réunir toutes les affections de son cœur. Il se proposa de dédommager cet enfant chéri des biens que le sort venoit de lui ravir. Une véritable générosité rendit le Comte économe , lui apprit à retrancher ces dépenses inutiles qui appauvrissent un Grand & lui ôtent le pouvoir d'être libéral. Milord Revell sacrifia les airs à la bonté. Ses biens augmentèrent considérablement par son application à les régir lui-même ; il mit tous ses soins à rendre son élève accompli. Docile & reconnoissant , Edouard profita si bien d'une excellente éducation , qu'à l'âge de dix-huit ans personne en Angleterre ne l'égalait. Il en accomplissoit vingt-deux , quand le Comte de Revell fit l'acquisition de

Wersteney. Revenu depuis six mois de ses voyages , le jeune Lord , nouvellement entré dans le service , passa à son Régiment un peu de temps , & vers le milieu de l'automne il se rendit auprès de Milord Revell.

La proximité de leur demeure offrant souvent à Edouard & à Sara des occasions de se voir , les conduisit bientôt à connoître qu'ils étoient formés pour se plaire. Lady Alderson admira Edouard , & il sentit un désir si vif d'être aimé d'elle que perdant le goût de tous les amusements , il tomba dans une mélancolie dont Milord Revell s'aperçut. Il s'en inquiéta & voulut en apprendre la cause. Edouard , naturellement vrai , ne pouvoit manquer de confiance pour un ami si généreux ; il lui ouvrit son cœur avec cette noble franchise qui est inséparable d'une belle ame , avouant à Milord que toutes ses espérances de bonheur étoient détruites , s'il désapprouvoit ses sentimens.

Le Comte auroit souhaité que son penchant se fût déclaré pour une autre. Il n'estimoit pas Milord

Alderson , & le voyoit rarement ; cependant il rendoit justice au mérite reconnu de sa fille , chérie & respectée de toute la Noblesse des environs. D'ailleurs elle devoit jouir d'une grande fortune ; cette raison déterminâ le Comte en faveur de ce mariage. Il sollicitoit avec ardeur le rétablissement d'Edouard. Le Roi sembloit porté à lui accorder cette grace. L'espoir de l'obtenir , une illustre naissance , mille qualités aimables , les dons de Milord Revell , l'assurance d'être son héritier , rendoient Edouard un parti si avantageux , qu'il eût été difficile à Milord Alderson de former la moindre objection contre une alliance si convenable. Le Comte de Revell rechercha son amitié , apprit à l'amant de Sara l'art de se prêter sans bassesse à l'insupportable vanité de ce Seigneur ; & par des préparatifs adroits & des ménagements doux , il parvint à rendre Edouard si agréable à Milord Alderson , qu'à l'instant où il fit l'ouverture de l'union désirée , la proposition , reçue avec joie , fut acceptée sans difficultés.

On ne consulta point Lady Sara ;
mais

mais son cœur fortement prévenu en faveur d'Edouard se soumit sans résistance à l'ordre de l'aimer. On convint des articles. Le jour qui devoit serrer de si doux nœuds étoit déjà nommé , lorsque le Comte de Revell tomba dangereusement malade. Il se trouvoit au Château d'Alderson quand la fièvre le prit. Sa blessure se rouvrit , & son mal parut d'abord si considérable qu'on jugea ne pouvoir le transporter sans péril. Il resta donc à Alderson. Edouard, toujours près de lui, montra tant de sensibilité pour son état , un naturel si tendre , si reconnoissant , si éloigné de ces vues intéressées & basses dont un héritier amuse ordinairement sa douleur & se fait des consolations , que l'amour de Lady Sara en devint plus vif. Edouard avoit un de ces caractères qui gagnent tant à se développer , & dans lesquels de nouvelles occasions font découvrir de nouvelles vertus.

Tout le temps que Milford Revell garda le lit, Edouard & Sara ne quitterent point sa chambre. Ils se disputoient l'un à l'autre l'avantage

de lui adoucir la tristesse de sa situation , de le consoler , de charmer ses maux par des soins caressants , & quand il se trouva mieux , d'inventer les moyens de l'amuser dans sa convalescence. Trois mois se passèrent sans que Milord pût sortir de son appartement. Pendant ce temps Edouard & Sara , toujours ensemble , prirent l'habitude de se voir , de s'aimer , de se le dire. Leurs cœurs s'attachèrent par tous les liens que forme l'intimité ; & cette douce confiance qui l'entretient , augmente les charmes de l'amour , & réunit à sa vivacité les sentiments solides de l'estime & de l'amitié.

Leur bonheur dépendoit du parfait rétablissement du Comte ; ils le souhaitoient avec une égale ardeur. Enfin le jour si désiré fut nommé pour la seconde fois. La veille de ce jour , Milord Alderson voulut revoir les articles & communiquer au Comte de Revell les changements qu'il projettoit d'y faire. Les Notaires étant venus , il leur ordonna de rédiger les actes en conséquence de ses nouvelles idées , & s'enferma avec le Comte pour les lui détailler.

On étoit alors au commencement du printemps. Lady Alderfon , prête à jouir d'un bonheur que rien ne sembloit devoir troubler , confuse , inquiète , osoit à peine lever les yeux sur celui dont les droits alloient être si décidés. Elle l'évitoit sans pouvoir démêler le mouvement qui la portoit à le fuir. En sortant de table , elle entra dans les jardins , & se hâtoit de gagner un bois où elle aimoit à se promener , quand Edouard , courant sur ses pas , la joignit au détour d'une allée. Sara rougit , & se déconcerta si fort en le voyant , qu'il en fut surpris , même affligé. Il lui fit de tendres reproches de l'air d'abattement répandu sur son visage. Mille doutes s'éleverent dans son ame ; pour la première fois , il craignit qu'en lui donnant la main , elle ne cédât au devoir. Sa tristesse , à l'approche de l'instant où elle alloit être à lui , instant prévu depuis si long - temps , lui paroissoit naître d'une indifférence dissimulée , peut-être par respect , par soumission. Ces soupçons , qu'il ne cacha pas , touchèrent vivement Lady Alderfon. Des assurances réitérées de sa

tendresse , un aveu naïf des mouvements involontaires qui l'agitoient , lui inspiroient de la crainte ; & l'air de vérité dont ses discours étoient accompagnés , dissipèrent bientôt l'erreur d'Edouard.

Une petite pluie commençoit à les incommoder. Ils s'avancèrent vers un bosquet entouré d'arbres odoriférants & rempli des plus belles fleurs de la saison. La sûreté de cet asyle les y arrêta. Ils s'affirent sur un gazon , & gardèrent le silence pendant quelques moments. L'agrément de ce lieu , le chant d'un nombre infini d'oiseaux , le murmure d'une cascade qu'ils avoient en perspective , leur rappellerent cet endroit de Milton , où les deux créatures souveraines du monde leverent en même temps leur yeux pour contempler les merveilles dont elles étoient environnées , & ne furent frappées d'admiration qu'à l'instant où leurs regards se rencontrèrent. Sara venoit de reprendre ses esprits , sa contenance paroissoit plus assurée. Son humeur naturellement gaie , lui faisoit déjà mêler les graces de l'enjouement aux tendres expressions.

de son cœur , quand elle aperçut Edouard enseveli dans une profonde rêverie. Elle s'en alarma , le pressa de lui dire ce qui l'occupoit. Il s'en défendit , soupira , la conjura de ne point lui montrer une curiosité qu'il n'osoit satisfaire. En lui parlant , il fixoit sur elle des yeux passionnés , dont les regards touchants exprimoient un désir auquel il résistoit. Il prenoit les mains de Sara , les ferroit avec ardeur , les couvroit de baisers enflammés. Un moment après il les repoussoit doucement , sembloit éviter de les toucher , s'éloignoit , détournoit son visage , paroïssoit craindre de se laisser pénétrer.

Ces mouvements étranges redoublerent l'inquiétude de Sara. Ah ! parlez-moi ; parlez-moi , lui dit-elle ; avez-vous des secrets que vous ne puissiez me confier , des chagrins dont mon cœur refuse de partager l'amertume ? Formez-vous des vœux auxquels je ne sois prête à joindre les miens ? Ah ! parlez ; ce silence cruel me fait douter à mon tour de vos sentiments.

En douter ! vous , ma chère Sa-

ra , s'écria Edouard ! vous , douter de mon amour ! Ah ! répétez - moi cent fois , mille fois que vous êtes prête à joindre vos vœux à tous les miens ! Lady Alderson le jura ; elle attesta l'honneur & la vérité du serment qu'elle faisoit. Edouard transporté , tomba à ses genoux , passa ses bras autour d'elle , & la pressant tendrement : on nous marie demain , lui dit - il , d'un ton bas & timide ; on vous donne à moi. Je vous devrai à l'acte authentique qui se passe en ce moment , à une cérémonie publique , à l'ordre de votre pere , aux bontés d'un ami ! pourquoi ne vous devrois-je pas à présent à votre choix , à l'amour , à nos communs desirs ? La preuve de vos sentimens dépend aujourd'hui de vous. Demain elle sera la suite indispensable du vœu d'obéissance que vous aurez prononcé aux pieds des Autels. Ah ! si vous m'aimez , partagez mon ardeur , comblez mes souhaits ; que je puisse dire : Sara , ma chere Sara s'est donnée à son Amant.

Qu'osez-vous me proposer , interrompit Lady Alderson ? Est - ce à moi ? Est-ce à celle dont vous re-

revrez demain la foi , que vous montrerez ce désir offensant ? Quand un engagement sacré va remplir vos espérances , voulez-vous ? Je ne veux rien , dit tristement Edouard ; je demande & n'exige pas. Je suis téméraire , hardi , condamnable , sans doute , si vous m'opposez un honneur de convention , les préjugés , l'usage : chaînes cruelles ! dont la politique & l'intérêt forgeront le tissu gênant. Un mouvement que la nature inspire à tous les êtres sensibles , un sentiment vrai , mes désirs , la liberté , voilà mes droits. La complaisance , l'amour , la bonté , doivent les faire valoir dans votre cœur. Je n'ai aucune raison contre vos refus ; mais je sens une passion extrême de jouir d'un bien qui me soit donné , & m'assure que je suis vraiment l'objet de votre préférence. Cédez , continua-t-il , en redoublant ses caresses , cédez , ma chère Sara ; qu'un doux consentement fasse mon bonheur , mon éternel bonheur. Ah ! si j'obtiens cette grace si grande , je verrai sans cesse dans ma femme une maîtresse tendre & généreuse ! Je me répéterai chaque jour avec

délice ; avec reconnaissance : elle m'a rendu heureux par sa seule volonté. Je croirai ne vous tenir que des mains de l'Amour : jamais , non , jamais je ne me souviendrai de cette aimable condescendance sans en être touché ; & si dans le cours de notre vie , un événement troubloit l'union de nos cœurs ; si j'osois résister aux plus légers de vos souhaits , rappelez-moi cette preuve d'estime , de confiance ; elle me fera tomber à vos pieds , & tout vous sera accordé.

Ah ! Madame , quel langage ! l'homme qui a le moins d'art possède bien le talent dangereux de séduire une ame sensible.

Des larmes furent la réponse de Lady Alderson. Sa colere excitée par cette proposition , se changea bientôt en une tendre pitié. Elle blâmoit le caprice de son Amant ; mais elle gémissoit de lui voir un désir qu'elle ne devoit pas satisfaire. Des prieres , de douces représentations , quelques faveurs légères , conditionnellement accordées , augmentoient le feu qu'elle croyoit modérer. Elle vouloit s'arracher des bras d'Edouard ,
l'éloigner

s'éloigner d'elle ; il la retenoit , se soumettoit à ses volontés , renonçoit aux siennes , & n'insistoit plus que sur le pardon de ses témérités. Il exigeoit des preuves de l'oubli de ses projets ; chaque instant rendoit l'indulgence plus nécessaire , & les prétentions moins révoltantes. Sara éperdue s'écrioit en vain ; son trouble , ses pleurs , son désordre la rendoient plus touchante encore. Edouard , emporté par la violence de sa passion , cessa de l'écouter , de l'entendre ; il ravit , peut-être obtint cette faveur si chère , si précieuse , si vivement souhaitée , demandée avec tant d'imprudence , & refusée avec trop de foiblesse.

Que de joie dans les yeux du jeune Lord ! Quelle tendre confusion dans ceux de Lady Sara ! Quels transports ! Que de promesses , de serments de n'oublier jamais ce moment flatteur ! Que de plaisirs goûteroit une femme dont la complaisance vient de rendre heureux son Amant ; combien elle s'applaudiroit de se voir l'arbitre de son bonheur ; que cet instant seroit doux pour elle , si je ne fais quelle amertume , vi-

vement sentie , mais difficile à exprimer , ne se mêloit à l'agréable prestige ! Elle naît sans doute de l'atteinte que nous avons osé porter à nos principes. Dès que nous quittons le sentier de la vertu , la douleur s'introduit dans notre ame ; ses premiers mouvements nous inspirent le regret du passé , & la crainte de l'avenir.

Trois heures s'étoient rapidement écoulées , quand Lady Sara avertit Edouard qu'on les attendoit peut-être pour signer , & le pressa de retourner auprès de Milord Revell. Il ne voulut point la quitter ; il lui donna la main & la conduisit à son appartement. En traversant une galerie qui y menoit , elle apperçut en bas des valets en mouvement , un carrosse attelé dans la cour , & vit avec surprise que c'étoit celui du Comte de Revell. Bientôt elle entendit la voix de ce Seigneur. D'un fallon au-dessous de la galerie , il appelloit ses gens & demandoit , d'un ton impatient , si l'on n'avoit point encore trouvé Edouard , ordonnant de le chercher par-tout , & de le lui amener promptement.

L'effroi s'empara du cœur de La-

dy Alderfon. Un triste pressentiment lui fit tourner sur son Amant des yeux baignés de larmes. Ah ! qu'est-ce donc qui l'agite , s'écria-t-elle ; que se passe-t-il ? Hélas ! si on nous séparoit !

Eh ! qui élève ce noir présage dans votre esprit , dit Edouard ? rien ne peut plus nous séparer. Quoi ! l'instant où je me trouve si heureux est marqué par vos pleurs ? Que craignez-vous ? Je jure à ma chere Sara de l'aimer , de l'adorer , de la respecter toujours ; de consacrer ma vie à lui prouver ma tendresse & ma reconnoissance. J'en atteste à ses pieds tout ce qu'on révere. Sara livrée à ses craintes , l'interrompoit , le conjuroit de descendre , d'aller s'instruire de ce qui engageoit le Comte à le demander avec instance , à le demander seul. Edouard faisoit quelques pas pour s'éloigner ; revenoit à elle , la pressoit dans ses bras , ne pouvoit s'en séparer. Il lui disoit tout ce qu'il croyoit capable de la rassurer ; mais ses discours , ses serments , ses caresses , rien ne calmoit son cœur agité. Sara ne sentoit plus en elle cette paisible sécu-

rité , partage de l'heureuse innocence ; le trouble & l'inquiétude avoient déjà versé leurs cruels poisons dans son ame.

Les moments qu'ils venoient de donner à l'amour , étoient les derniers de leur bonheur. Milord Alderfon , rempli de cette vanité qui s'étend au-delà même de la vie , d'où naît le désir de perpétuer un nom , trop souvent avili par des héritiers , avoit destiné Sara à faire revivre les branches de Rivers & d'Alderfon , réunies toutes deux en lui. Le goût qu'il prit d'abord pour Edouard , la grandeur & l'ancienneté de la Maison de Salisbury , le flatterent & l'engagerent à renoncer au projet de donner Sara au fils de sa sœur ; mais la longue maladie de Milord Revell lui laissa le loisir de s'abandonner à de nouvelles réflexions , & ramena dans son esprit le dessein d'obliger l'époux de Sara à porter le nom d'Alderfon.

La situation où se trouvoit le fils du Duc de Salisbury , fit penser à Milord qu'il ne devoit pas se regarder au-dessus d'un simple Gentilhomme. Tenant tout de l'amitié du

Comte de Revell , encore incertain d'être replacé au rang de ses peres , peu sûr que le Roi lui permît de porter ses titres , il pouvoit s'estimer heureux d'en recevoir un de la main de Sara. D'ailleurs son amour étoit un garant de sa complaisance ; ainsi sans daigner lui parler de ce qu'il méditoit , Milord crut seulement nécessaire d'obtenir l'agrément du Comte. Il n'imagina pas trouver la plus légère difficulté de sa part ; & dans cette confiance il lui découvrit ses desseins : mais quand il se flattoit de les lui voir approuver , il ignoroit combien Milord Revell étoit attaché à la mémoire d'un ami malheureux.

Ce Seigneur avoit mis toute son ambition à relever une maison dont le chef vivoit encore dans son cœur. Pour prix des longs & utiles services rendus avec zele à sa Patrie , il ne vouloit , il ne demandoit que la réhabilitation d'Edouard ; c'étoit , depuis vingt ans , l'unique objet de ses soins , de ses démarches , de ses vœux , peut-être même de sa vanité , si pourtant on peut , sans injustice , donner ce nom aux mouve-

ments généreux d'une ame fidelle à l'amitié , dont l'orgueil se tourne à l'avantage de l'humanité , & se plaît à faire des heureux.

Jamais surprise n'égala celle du Comte en écoutant Milord Alderson. C'étoit à regret qu'il avoit consenti à la recherche d'Edouard. Il se repentit alors de sa condescendance. La proposition de Milord le révolta ; mais sans laisser paroître combien il la trouvoit choquante , il entreprit de le ramener avec douceur à suivre leur premier plan , & à signer les articles tels qu'ils avoient été rédigés trois mois auparavant.

Il lui représenta que ce seroit une tache ineffaçable sur la réputation d'Edouard de quitter le nom d'un pere infortuné ; que par cet acte il sembleroit se mettre du parti des ennemis de sa maison , applaudir à l'Arrêt funeste exécuté sur le Duc de Salisbury ; ôter cruellement aux siens , dispersés dans le monde , l'espérance de revoir jamais leur patrie , dont lui seul pouvoit encore leur rouvrir le chemin. Il lui montra des lettres qui assuroient l'heureux succès de ses sollicitations au-

près du Roi. Elles lui promettoient ; qu'au retour de la campagne où l'on alloit entrer , Edouard seroit rétabli à la Cour dans la splendeur d'un des plus anciens Pairs du Royaume , recouvreroit ses biens , réuniroit sur sa tête les titres de sa maison , & pourroit avec le temps prétendre aux charges & aux emplois possédés par son pere.

Ces nouvelles avantageuses , ces brillantes promesses , ne changerent rien aux résolutions de Milord Alderson. Il avoit trop mal réussi à la Cour pour l'aimer , & n'estimoit pas les honneurs militaires une juste compensation des dangers où exposoit le désir de les acquérir. Ainsi loin de céder à des raisons qui lui paroissoient frivoles , il découvrit dans sa réponse des intentions absolument incompatibles avec celles du Comte. Non-seulement il s'obstinoit à vouloir faire prendre son nom à Edouard , mais il exigeoit encore que , se bornant à la fortune de Lady Sara , aux bienfaits de Milord Revell , il laissât le service & renonçât à toutes les faveurs de la Cour.

Ces points furent long-temps dé-

mots il sortit de son cabinet ; & passant dans un salon où les Notaires attendoient , il prit l'acte des mains de celui qui y travailloit , & le déchirant avec emportement : Je jure , s'écria - t - il , que Lady Alderson ne sera jamais Duchesse de Salisbury ; & s'adressant à Milord Revell : Elle ne portera ni le nom , ni le titre d'un vil conspirateur.

Il parloit encore , lorsque le Comte , enflammé de colere , s'avança vers lui d'un air si fier , si menaçant , que les deux Notaires crurent devoir se jeter entre lui & Milord Alderson. Ce dernier , surpris & peut-être inquiet de cette action , sortit aussi-tôt de la chambre en lui criant : Milord , tout est rompu ; j'espère que vous voulez bien recevoir mes adieux.

Le Comte eût été peu fâché de cette rupture , sans la douleur dont il jugeoit qu'elle alloit pénétrer le cœur d'Edouard. Comment lui annoncer un événement si imprévu , lui dire de renoncer à Sara , à son amour , à l'espoir d'un bonheur si prochain , promis depuis si longtemps à ses désirs ! & comment l'ar-

racher de ce lieu , arrêter les premiers mouvements d'un cœur passionné ! Ils étoient à craindre dans un homme de l'âge d'Edouard. L'amour pourroit l'emporter sur ce qu'il devoit à l'honneur , à son pere , à lui-même. On le cherchoit en vain depuis deux heures : l'erreur d'un de ses gens , qui croyoit l'avoir vu dans le parc , faisoit aller tous les valets du côté opposé à celui où il s'étoit retiré avec Sara.

Pendant qu'on préparoit tout pour son départ , Milord Revell se promenoit à grands pas dans le salon où la querelle venoit de s'élever. Il rêvoit avec inquiétude aux moyens d'enlever le jeune Lord du Château , avant de lui apprendre son malheur. Chagrin , embarrassé , rien ne se présentoit à son esprit , quand Edouard , descendant de l'appartement de Lady Sara , vint enfin s'offrir à ses yeux. La surprise qu'il marqua en le voyant seul , redoubla la peine du Comte. Le trouble de Sara venoit de passer dans le cœur de son Amant. Jusqu'à ce moment il se croyoit attendu , demandé pour signer l'affurance de sa félicité.

L'air de Milord Revell le glaça ; il commença à redouter une explication ; & jettant autour de lui de tristes regards , il n'osa rompre le silence.

Milord Revell s'apercevant de sa consternation , saisit cet instant , vint à lui , prit sa main , & le conduisant hors du salon : une fantaisie de Milord Alderson , même un défaut de prévoyance de ma part , lui dit-il , me force d'aller tout-à-l'heure à Wersteney. J'ai besoin de vous ; l'affaire qui m'y conduit vous regarde , elle est pressante ; je ne puis tarder , venez. En parlant , il le menoit vers son carrosse. Edouard , accoutumé à lui obéir , interdit , & dans cette suspension d'esprits causée par l'étonnement & l'attente d'une nouvelle fâcheuse , se plaça sans résistance aux côtés du Comte. Aussitôt la voiture partit & s'éloigna avec vitesse.

Lady Alderson , impatiente , agitée , n'avoit pû s'écarter de la galerie où elle attendoit le retour d'Edouard. Que devint-elle , en le voyant monter en carrosse avec le Comte , sortir du Château & pren-

dre la route de Wersteney ? Ses regards suivirent la voiture tant qu'il lui fut possible de la distinguer. En cessant de la voir , elle resta sans mouvement sur le balcon où elle étoit appuyée. Que pouvoit-il être arrivé dans un espace si court ? Où alloit Edouard ? la fuyoit-il ? l'enlevoit-on à elle ? L'incertitude déchiroit son cœur. Une de ses femmes avoit entendu les deux Lords parler fort haut. Lady Sara apprit d'elle que Milord Alderfon sortant brusquement du lieu où il laissoit le Comte , demandant ses chevaux avec vivacité , venoit de se faire conduire chez le Comte de Lenox , où , par les ordres donnés à ses gens , il paroïssoit devoir rester plusieurs jours.

Lady Sara poussa un cri à ce discours. Trouvant à peine la force de regagner son appartement , elle se jeta sur un siege en y entrant ; & couvrant son visage , comme pour se cacher à la nature entière , elle resta dans cette espece d'insensibilité où conduit la violence d'une douleur trop vivement sentie pour être exprimée. Ses femmes , empressées à

la secourir , ne purent la rappeler à elle-même ; la pâleur de la mort avoit déjà effacé les couleurs de son teint. On la mit au lit sans qu'elle s'y opposât ou y consentît. Elle demeura dans cet état , paisible en apparence , jusqu'à neuf heures du soir. Alors Lidy , la plus jeune de ces femmes , lui présenta une lettre. On venoit de l'apporter de la part d'Edouard. Ce nom , & la vue de cette écriture , réveillèrent ses sens assoupis par le saisissement de son cœur. Ses larmes commencèrent à couler , à ralentir les mouvements intérieurs dont elle étoit agitée. Elle ouvrit en tremblant cette lettre , & y trouva ce qui suit.

*L E T T R E de Milord Edouard à
Lady Alderson.*

» O , ma chere Sara , quel doit
 » être le trouble de votre cœur ! le
 » mien est percé d'un trait mortel.
 » Quoi ! nous sommes séparés ! quoi !
 » on m'a entraîné , trompé , arraché
 » d'auprès de vous ! quel affreux re-
 » vers ! puis-je vivre & penser ! ...
 » Mon désespoir , mes larmes ne

» me laissent pas la liberté d'écrire...
 » Qu'ai-je fait , malheureux ! J'ai
 » porté le regret dans votre ame !
 » j'ai osé ... ah ! j'espérois ... mon
 » cœur est déchiré. Retenu de force
 » en ces lieux , gardé à vue , prison-
 » nier enfin , je ne puis aller gémir
 » à vos pieds. O , ma maîtresse , ma
 » femme , mon amie ! O , toi que
 » j'adore ! ne doute jamais de ton
 » époux , des sentiments éternels qui
 » l'attachent à toi. Non , rien ne bri-
 » sera les nœuds chers & sacrés dont
 » nos cœurs sont liés. Sara , vous
 » êtes à moi , je suis à vous. J'y fe-
 » rai ; n'importe à quel prix j'achete
 » mon bonheur ! je me soumettrai
 » à toutes les conditions.... Mais
 » Milord Revell Votre pere ...
 » je me meurs. «

Ces caractères tracés avec diffi-
 culté , dont l'œil pouvoit à peine
 discerner les traits , que des larmes
 avoient effacés , firent une doulou-
 reuse impression sur le cœur de La-
 dy Sara. Elle pleura amèrement , & se
 disposoit à écrire , quand on lui remit
 cette seconde lettre d'Edouard.

Milord Edouard à Lady Alderson.

» Une cruelle impatience me dé-
 » vore. J'attends en tremblant votre
 » réponse. Je la crains , mais je la
 » désire avec ardeur. Hélas ! que
 » va-t-elle m'apprendre ? Vous êtes
 » pénétrée d'une douleur égale à la
 » mienne ; vous répandez des lar-
 » mes ; mais , ma chere Sara , les
 » donnez - vous toutes à l'amour ?
 » Peut-être , idée accablante !
 » ah ! si le moindre regret se mêloit
 » à vos pleurs ! si vous doutiez
 » Non , vous n'offenserez point vo-
 » tre Amant par d'injurieux soup-
 » çons. Eh , qui eût prévu qui
 » eût dit , pensé ... quoi ! demain
 » viendra , & je ne vous verrai
 » point ! les heures s'écouleront , &
 » celle qui devoit nous unir passe-
 » ra... Ah ! Sara , elle passera , &
 » je serai loin de vous... Funestes
 » préjugés des hommes ! c'est donc
 » la vanité , l'orgueil , de foibles
 » égards qui m'arrachent à vous.
 » Que m'importe les frivoles avan-
 » tages de la fortune , la faveur de
 » la Cour , le nom de Salisbury , les
 » emplois ,

» emplois , le rang , les titres de mes
 » aïeux ! Ah , qu'on me donne La-
 » dy Sara ; son cœur , sa main , sont
 » les seuls biens que j'ambitionne.
 » puissances du Ciel , rendez-moi
 » mes espérances ! unissez - moi à
 » celle qui m'est si chère , & tous
 » mes vœux seront remplis ! O ma
 » charmante amie ! rassurez mon
 » cœur ; des mouvements terribles
 » viennent l'agiter. Ne me méprisez
 » pas , ne me haïssez pas : ah ! je
 » vous adore ! hâtez-vous de me
 » dire , de me répéter , que vous
 » m'aimez ; que vous m'aimerez
 » toujours ! «

Après avoir baigné de ses pleurs
 les deux lettres d'Edouard , Lady
 Sara s'efforça de lui répondre ; elle
 écrivit ce billet.

*Lady Sara Alderfon à Milord
 Edouard.*

» Dans l'ignorance où je suis des
 » motifs de votre éloignement , je
 » ne fais si je dois me plaindre de
 » vous , & n'accuse encore que moi
 » de la plus vive de mes peines.

Partie I.

D

» Conservez vos jours ; ma vie &
 » mon honneur y sont attachés. Je
 » ne vous hais point. Eh ! comment
 » pourrois-je vous haïr , vous que
 » mon cœur s'est fait une si douce
 » habitude d'aimer ! Ne craignez
 » pas mes reproches ; mais souffrez
 » l'excès de ma douleur. Ah ! Mi-
 » lord , si heureux hier , si dignes d'être
 » respectés , d'être plaints , au-
 » jourd'hui coupables , avilis à nos
 » propres yeux ; n'avons-nous pas
 » mérité notre infortune ? Plus d'u-
 » nion entre nous ; je connois trop
 » mon pere pour espérer. S'il se
 » croit offensé ; il a rompu sans re-
 » tour.... Ah ! comment supporter
 » cette idée , jointe au souvenir....
 » malheureuse témérité ! fatale im-
 » prudence ! Mais que servent de
 » vains regrets ! Adieu , je vous ai-
 » me , je vous aimerai toute ma vie.
 » Souvenez-vous de vos promesses ,
 » & vivez pour les remplir. «

Lady Alderson passa le reste de
 la nuit à relire les lettres d'Edouard ,
 à pleurer , à gémir. Le matin elle se
 trouva très-mal ; des foiblesses con-
 tinuelles faisoient craindre à tous

moments qu'elle n'expirât. On envoya promptement avertir Milord du danger de sa fille. Il revint , & la vit attaquée d'une fièvre brûlante dont tous les symptômes étoient effrayants. Ses larmes , ses longs soupirs marquoient l'oppression de son cœur , laissoient assez connoître d'où naissoit sa maladie. Mais son état , loin d'attendrir Milord , l'irrita contre elle ; il ne put lui pardonner de sentir une douleur si vive de la perte d'Edouard. Il lui montra un visage sévère , ne lui parla que pour lui reprocher sa foiblesse ; & sans employer la douceur & la complaisance à ramener le calme dans son esprit , à la consoler des peines qu'il lui causoit lui-même , il se contenta de lui procurer les secours d'un art , dont l'ame ne reçoit jamais de soulagement.

La dureté de cette conduite aigrît les chagrins de Lady Sara. Elle vit trop qu'elle ne devoit rien attendre de ce pere inhumain ; & cette triste certitude la mit en peu de jours aux portes du tombeau.

Milord Revell , n'ayant pu obtenir d'Edouard une promesse positive

de ne point aller au Château d'Alderson , dans la crainte qu'une passion si vive ne le conduisît à tenter d'imprudentes entreprises , le faisoit garder à vue à Wersteney.

On lui cachoit la maladie de Sara , mais il étoit impossible de la lui laisser ignorer long-temps. Comme il avoit la liberté d'écrire & d'envoyer ses lettres , il passoit tout le jour à conjurer Lady Alderson , par les expressions les plus touchantes , de se livrer toute entière à sa foi , de consentir à se marier secrètement avec lui. Le temps de son départ approchoit ; il vouloit emporter le nom de son époux , & l'assurance d'être toujours aimé d'elle. Il formoit tous ces projets vains & satisfaisants , enfants de l'amour & de l'imagination , que le cœur seul croit possibles.

La jeune Lidý recevoit ses lettres , mais ne pouvoit les donner à sa maîtresse , trop accablée pour les lire , & dont la chambre étoit remplie par ses femmes , & d'autres personnes que sa maladie rendoit nécessaires auprès d'elle. Les gens d'Edouard revenant à toute heu-

re , sans réponse , ayant épuisé les excuses , furent enfin obligés de lui avouer la triste situation de Lady Sara.

La connoissance de son mal , & la crainte de l'y voir succomber , se joignant au chagrin extrême qu'il ressentait déjà , le livrerent au désespoir. Il s'abandonna aux transports les plus violents. Son imagination frappée de mille idées funestes , le fit tomber dans une espece de frénésie qui égardoit sa raison. Il falloit veiller avec soin ses mouvemens , pour le sauver de sa fureur. Il demandoit Sara , l'appelloit , lui parloit , pleuroit , gémissoit , s'accusoit d'avoir violé à son égard les droits les plus saints : il croyoit la voir expirante , lui reprochant sa mort , ou l'invitant à la suivre. Alors il jettoit de grands cris , s'efforçoit d'échapper à ceux qui le retenoient ; il vouloit mourir , & mourir aux pieds de Sara.

Milord Revell , assidu près de lui , pénétré de l'état où il le voyoit , souffroit avec douceur les plaintes touchantes & souvent ameres qu'il lui adressoit à lui-même. Il cherchoit les moyens de le consoler , s'affligeoit comme lui ; & quand il le

trouvoit un peu plus calme , il lui disoit tout ce qu'il croyoit capable de ramener l'espérance dans son cœur. Mais sa tranquillité n'étoit que momentanée. Il recommençoit bientôt à pleurer , à gémir. Le Comte avoit la douleur de le voir retomber dans une aliénation d'esprit dont les suites le faisoient frémir. Edouard devoit se rendre à l'armée vers la fin du mois , & dix jours de ce mois s'étoient écoulés avant qu'il eût donné aucune marque de rétablissement.

Cependant la fièvre de Lady Sara , devenue moins forte en se réglant , lui laissoit des moments où elle sembloit assez tranquille. Lidy en saisit un pour lui rendre les lettres d'Edouard. Comme il y en avoit plusieurs écrites depuis qu'il la croyoit mourante , le désordre de ses expressions fit connoître à Lady Alderson le trouble de son cœur & l'altération de son esprit. Elle en fut attendrie , effrayée ; elle se hâta de lui écrire & de dissiper ses craintes.

Son billet porté en diligence à Wersteney , en rassurant Edouard sur des jours si chers , détruisit la

cause de ses agitations. Il se prêta aux soins de Milord Revell ; sa raison se raffermir ; l'espérance de revoir Sara , le désir de se retrouver près d'elle , la certitude d'en être aimé , lui aiderent à recouvrer ses forces , & le rendirent bientôt à lui-même.

Milord Edouard sortoit à peine de ce cruel état, quand il reçut l'ordre de se rendre au camp. Il ne comptoit partir que douze jours plus tard. Ce temps lui avoit paru suffisant pour exécuter le plus cher de ses projets. Il falloit le remettre à son retour. Quelle nouvelle douleur pénétra son ame ! partir , s'éloigner de Sara , de Sara malade , languissante , affligée ! la laisser au pouvoir d'un pere absolu , bizarre , impérieux ! Ne la forceroit-il point à recevoir les vœux d'un autre ? Peut-être l'engageroit-il , malgré sa résistance ? Oseroit-elle s'opposer à des volontés qu'elle étoit accoutumée à respecter ? Partir sans la revoir , sans lire dans ses yeux qu'il lui plaisoit toujours , sans lui entendre prononcer encore l'assurance flatteuse d'être à lui , de lui conserver son cœur

& sa foi ; c'étoit pour Edouard une peine insupportable. La veille de son départ , il lui envoya son portrait , & lui écrivit cette lettre :

LETTRE de Milord Edouard à Lady Alderson.

» Je pars , ma chere Sara. Hélas ! je
 » pars. Avec quel regret je m'arra-
 » che des lieux où vous restez ; quel
 » espace immense va nous séparer ,
 » & dans quel temps un cruel devoir
 » me force à m'éloigner de vous !
 » Puisse mon idée vous être toujours
 » présente ; ce portrait offrira sans
 » cesse à vos yeux les traits de votre
 » Amant , de votre Epoux , de
 » l'homme qui vous aime , vous res-
 » pecte , attend de vous tout son
 » bonheur ! O ! Lady Sara , prenez
 » soin de vos jours ; conservez-moi
 » la compagne aimable de ma vie.
 » Votre attention sur vous - même
 » sera la plus grande preuve de vos
 » bontés pour l'infortuné qui vous
 » adore.

» J'ose me flatter d'être aimé de
 » vous ; je compte sur vos promes-
 » ses , & pourtant je pars avec une
 » douleur

» douleur inexprimable. Dans ces
 » tristes moments il me semble qu'on
 » me ravit toutes mes espérances.
 » Ah ! si votre pere vous enlevoit à
 » moi ; si un autre vous obtenoit de
 » lui ; si je ne vous voyois plus ! . . .
 » Rassurez un cœur alarmé , éper-
 » du ; promettez-moi , jurez-moi de
 » m'aimer toujours , de résister aux
 » efforts que l'on fera pour vous ôter
 » à votre malheureux Amant. Dai-
 » gnez , ma chere Sara , daignez
 » vous lier par de nouveaux ser-
 » ments. Je ne crains point votre
 » inconstance ; je crains seulement
 » cette soumission , ce respect pour
 » un pere . . . Ah ! que j'emporte au
 » moins la douce certitude de vous
 » retrouver libre ! Mais l'êtes-vous
 » encore ? N'ai-je pas votre foi ?
 » J'espere beaucoup de la fermeté
 » de votre ame , du temps , de l'ami-
 » tié de Milord Revell . . . Hélas !
 » j'espere , & je me meurs de dou-
 » leur en vous quittant. O Sara ! ô
 » ma tendre amie ! je vous quitte
 » donc , & sans vous voir ! sans
 » qu'il me soit possible de pénétrer
 » jusqu'à vous ; j'ai tout tenté sans
 » succès. Vos lettres vont être mon
Partie I. E

» unique bien , ma seule consola-
 » tion ; une ligne de vous sera toute
 » ma joie. Ne me négligez pas. Ah !
 » si vous lisiez dans mon cœur , si
 » vous sentiez Adieu. Ce pa-
 » pier mouillé de mes larmes , vous
 » en dit assez. Adieu , adieu , ma
 » chère , mon aimable Sara ; aimez-
 » moi , dites-le moi , répétez-le moi
 » tous les jours. «

Lady Alderson déterminée à sui-
 vre la fortune d'Edouard , l'étoit
 aussi à résister aux volontés de son
 père. Il attendoit impatiemment sa
 convalescence pour disposer d'elle.
 Il juroit de la déshériter , si elle op-
 posoit ses premiers engagements aux
 ordres d'un père ; mais la réparation
 qu'elle se devoit à elle-même , lui pa-
 roissoit bien au-dessus des vaines
 considérations qui pouvoient l'arrê-
 ter dans le projet d'épouser Edouard.
 Son inquiétude la toucha sans l'of-
 fenser ; & voulant calmer le trouble
 de son cœur , elle lui fit cette réponse.

Lady Alderson à Milord Edouard.

« Est-il nécessaire que des ser-

» ments vous rassurent sur mes sen-
 » timents ? Eh ! mon cher Edouard ,
 » les perfides en font. Vous est-
 » il permis de douter ? Com-
 » ment renoncerois-je à celui qui
 » s'est acquis tant de droits sur
 » mon cœur , & se montre si
 » digne de mon attachement ?
 » Edouard , mon cher Edouard ,
 » nous avons osé faire notre destin,
 » ofons le rendre heureux en nous
 » livrant à la confiance que nous
 » méritons tous deux de nous inspi-
 » rer. La fortune dont mon pere
 » menace hautement de me priver ,
 » si je me donne à vous , est dans
 » ma position un sacrifice bien lé-
 » ger : avec quelle joie j'en aban-
 » donnerai l'espérance , pour vous
 » prouver mon amour ! En quittant
 » l'Autel où j'aurai reçu votre foi ,
 » une simple retraite où je verrai
 » Edouard , où je porterai sur lui des
 » regards assurés , sera plus agréa-
 » ble , plus riante à mes yeux que
 » ce séjour magnifique où je ne le
 » vois point , où je suis sûre de
 » ne point le voir. Hélas ! nous
 » nous sommes souvent plaints
 » de la longue maladie de Milord

» Revell. Ah , Dieu ! que ce temps
 » ne peut-il revenir ! Nous nous plai-
 » gnions , & nous étions ensemble.
 » Ma foiblesse ne me permet pas
 » d'écrire davantage : cessez de
 » vous inquiéter ; ma fièvre dimi-
 » nue ; ses accès sont de peu de du-
 » rée : on m'annonce une prompte
 » convalescence. Partez , mon ai-
 » mable ami , partez , puisque vous
 » le devez. Mon cœur comptera
 » tous les moments de votre absen-
 » ce ; mes vœux vous suivront par-
 » tout , & chaque jour vous porte-
 » ra des preuves de mon souvenir
 » & de ma tendresse. Adieu. «

Edouard ne put se voir prêt à quit-
 ter Milord Revell sans donner des
 marques du plus grand attendrisse-
 ment. Ses caresses émurent le cœur
 sensible du Comte. Il lui parla sur la
 conduite qu'il devoit tenir au camp ;
 il lui vanta les honneurs qui l'atten-
 doient à la fin de la campagne , son
 rétablissement à la Cour étant sûr.
 Edouard , peu flatté en ce moment
 des graces du Roi , mais touché de
 l'amitié de Milord , laissa couler des
 larmes ; & se jettant dans les bras

de cet ami généreux : O , mon pere - lui dit-il , vos bontés me feront - elles inutiles ? Depuis que je respire vous avez daigné vous occuper de mon bonheur , je vous dois tout. Oserai - je l'avouer ? Tant de bienfaits ne peuvent plus me rendre heureux. Pardonnez-moi des sentiments qui peut - être me font paroître ingrat. Ah ! je ne le suis point , jamais je ne le serai. Mais en perdant l'espoir de vivre pour Lady Sara , d'obtenir la main de Lady Sara , j'ai perdu celui de chérir d'autres biens. Qu'est-ce que la grandeur , les richesses , de vaines dignités ? L'avidité les poursuit , l'orgueil en jouit , & le cœur s'en dégoûte. L'empire de l'Univers vaut-il une des douceurs que je regrette ?

Mais , reprit le Comte , auriez-vous accepté la main de Lady Alderson au prix infame que l'on y mettoit ? Auriez - vous foulé aux pieds la cendre de votre pere , méprisé tous vos Aïeux ? Auriez-vous renoncé à secourir votre Patrie ? Je ne fais , dit Edouard , mais je ne puis vivre sans Sara. J'estime si finement Lady Alderson , continua

Milord Revell , que j'ai travaillé à vous la rendre. Mes soins n'ont point réussi : j'ai employé un ami auprès de son pere , sans paroître prendre part à sa négociation. Milord Carlington a proposé des accommodemens ; je me serois prêté beaucoup pour vous tirer du danger où je vous voyois , & vous donner une femme digne de vous : mais ni votre état vivement représenté , ni le péril où étoit sa fille , ni l'offre de faire porter son nom au premier fils qui naîtroit de votre union avec Sara , rien n'a pu ramener cet esprit altier. On se soumettoit en vain aux conditions qu'il exigeoit auparavant , jamais , de son consentement , sa fille ne sera à vous.

Elle ne sera jamais à moi , dit Edouard ! & si elle renonçoit à tout pour se donner à l'Amant qu'elle aime ; si elle sacrifioit à mon amour les biens qui doivent être son partage ; si son cœur , aussi tendre , aussi sensible que le mien , mettoit tout son bonheur à me rester fidele ; si je lui étois plus cher que sa fortune ; si elle consentoit à m'engager sa foi ; si... Je vous entends , interrompit le Comte , & vais m'expliquer sans

détour ! : soyez sûr , mon cher Edouard , que votre satisfaction est le premier de mes vœux : je ne vous la procurerai jamais aux dépens de l'honneur ; mais ne craignez pas d'opposition à vos désirs , quand les démarches qu'ils vous engageront à faire ne pourront ternir votre gloire. Si Lady Alderson conserve les sentimens qu'elle a pour vous , si l'éloignement n'éteint point dans vos cœurs cette passion si tendre , je verrai avec plaisir une union si ardemment souhaitée. En vous sacrifiant sa fortune , Lady Sara me paroîtra encore plus digne de votre attachement & de mon amitié.

Ah ! je ne voulois que ce doux consentement , s'écria Edouard ; en cet instant , Milord , vous comblez la mesure de vos bienfaits : ce dernier augmente le prix de tous ceux que j'ai reçus d'une main si chère. O , mon respectable pere ! vous venez de répandre le calme & la joie dans mon ame. Le secret que je gardois avec vous sur mes desseins , étoit un poids pour mon cœur. Je pars content , & vais mériter par ma conduite le nom de votre fils.

Après avoir fait éclater les transports de sa reconnoissance , embrasé mille fois son généreux protecteur , il le quitta pour aller écrire à Lady Alderson , & l'informer des dispositions favorables de Milord Revell ; ensuite il partit avec Sir Humfroid & deux valets de chambre , ses équipages l'ayant devancé depuis long-temps. Sir Humfroid étoit un jeune Gentilhomme dont la fortune n'égalait pas la naissance. Milord Revell l'attacha à Edouard dès son enfance ; il l'avoit accompagné dans ses voyages. Edouard l'aimoit , lui accordoit toute sa confiance ; & la situation actuelle de son ame lui rendoit bien cher un ami auquel il pouvoit parler sans réserve.

Après deux mois de souffrance , Lady Alderson se trouva sans fièvre ; mais si abattue que sa foiblesse la retint encore fort long-temps dans sa chambre. Son pere montrait une froideur extrême pour elle. Sa maladie lui prouvoit combien elle aimoit Edouard ; il se sentoit blessé de ne pouvoir bannir du cœur de sa fille un sentiment que

ses ordres avoient fait naître , & devoient étouffer à l'instant où il cessoit de lui plaire. Milord passoit des semaines entières sans la voir ; & quand il l'honoroit d'une visite , c'étoit pour lui reprocher avec aigreur les idées qu'elle entretenoit , & l'accablement où elles la plongeient.

Cependant la rupture du mariage de Lady Sara venoit de ranimer les espérances de tous ceux qui pouvoient prétendre à elle. Le Comte de Lenox voyant Milord Alderson obstiné à ne point reprendre ses premières vues , lui offrit son fils aux mêmes conditions qui avoient été imposées à Milord Revell. Le désir de chagriner Edouard , rendit cette proposition agréable à Milord Alderson ; il donna sa parole & fixa le temps de cette union au parfait rétablissement de sa fille. En l'attendant , il admit les visites du nouvel époux qu'il lui destinoit , & la fit avertir par son Chapelain de se préparer à recevoir les soins de Sir Arthur de Lenox.

Cet ordre affligea Lady Sara ; son projet étoit de passer au Château

d'Alderson le temps de l'absence d'Edouard. Les importunités du jeune Lenox alloient lui en rendre le séjour fâcheux , la forcer de hâter sa fuite & la jeter dans l'embarras de se procurer une retraite. Pour prix des bontés de Milord Revell , du consentement qu'il donnoit à son mariage avec Edouard , elle ne vouloit pas l'exposer à des affaires désagréables , en se mettant ouvertement sous sa protection. Elle regrettoit de n'avoir pu donner la main à son Amant avant qu'il partît. Sans cesse occupée de lui , elle lisoit à tout moment les lettres qu'elle en recevoit , lui écrivoit chaque jour ; & mille inquiétudes se joignant à ses chagrins , lui faisoient passer de tristes instants. Cependant les preuves réitérées de la tendresse d'Edouard , d'une passion vive , ardente , que le temps sembloit animer encore , adoucissoient souvent ses peines ; ses idées se portoient quelquefois dans un avenir plus heureux ; & se livrant toute entière à l'amour , au plaisir d'en inspirer , à la douceur d'en ressentir , en pensant qu'elle feroit le bonheur d'Edouard , elle retrouvoit au fond

de son cœur l'espérance de voir re-
naître le sien.

Près de quatre mois s'étoient écoulés depuis le départ de Milord Edouard , quand un jour Lady Alderson se sentit assez bien pour sortir de son appartement. Elle descendit avec Lidy dans les jardins. Ses pas se tournerent par hazard vers ce bosquet où sa tendresse imprudente avoit égaré sa raison. Elle tressaillit en l'apercevant ; & baissant ses yeux remplis de larmes , elle songea en soupirant combien son sort se trouvoit changé depuis le jour fatal où elle y étoit entrée avec Edouard. Blessée par l'aspect de ce lieu , elle s'en éloigna & continua tristement sa promenade. Chaque allée , chaque détour de ce jardin lui rappelloient des souvenirs bien chers. Elle marcha jusqu'à la nuit ; & se trouvant fatiguée , elle reprit à pas lents le chemin de son appartement.

Soit que cet exercice déterminât la nature , soit que cet instant fût marqué par elle pour exciter les premiers mouvements d'une créature dont l'existence étoit encore ignorée , Lady Sara sentit en elle-mê-

me une agitation extraordinaire. Elle n'en pénétra pas d'abord la cause , mais elle la sentit si souvent que , rapprochant plusieurs accidents attribués à sa maladie , & capables de confirmer le doute qui commençoit à s'élever dans son esprit , elle connut enfin un malheur dont elle n'avoit pas même formé l'idée. Un sentiment mêlé d'effroi , de honte , d'inquiétude , la troubla , l'interdit , & cependant l'intéressa vivement à l'objet de cette nouvelle peine. Liée plus fortement à Edouard par la découverte de son état , elle prit courageusement le parti de se regarder comme tenant à lui seul dans l'Univers. Les devoirs qui balançoient souvent ses résolutions , cédèrent entièrement à des obligations pressantes & indispensables ; ainsi dès ce moment elle prépara tout pour quitter le château d'Alderson.

Forcée d'avouer sa situation & ses desseins à une de ses femmes , la jeunesse & l'attachement sincère de Lidy attirèrent sa confiance. Cette fille avoit une sœur établie à Londres. Elle lui écrivit par ordre de sa maîtresse , & la chargea de louer un

appartement propre & commode , dans le quartier le moins fréquenté de la ville , de le retenir au nom de *Mistress Hervey* , jeune dame mariée depuis un an , dont le mari étoit à l'armée , & que sa tendresse inquiète conduisoit à la capitale , afin d'être à portée d'en avoir tous les jours des nouvelles.

La commission exactement remplie , *Lidy* enleva peu à peu du château ce que *Lady Alderson* vouloit emporter. Elle déposa tout chez une fermière dont elle étoit sûre ; elle y fit ses coffres , & les envoya à Londres , à l'adresse que sa sœur lui avoit donnée. Par le moyen de cette même fermière , elle acheta une chaise , s'assura de deux chevaux & d'un postillon pour aller jusqu'à la première poste. *Milady Albury* , parente de *Milord Alderson* , étoit depuis trois mois au château ; elle partoît , alloit passer la mer & se rendre à Montpellier , où elle espéroit trouver du remède à une maladie de langueur dont elle se sentoit consumée. *Lady Sara* fixa son départ au même matin choisi par cette Dame , dans le dessein de faire

penſer qu'elle l'accompagnoit , & d'embarraffer ſon pere ſur la route où il devoit commencer ſes recherches , s'il vouloit ſuivre ſes pas.

La veille du jour où les eſpérances d'Edouard & de Sara furent ſi cruellement trompées , Milord Alderſon avoit donné à ſa fille une riche caſſette , contenant les pierreries de ſa mere , quantité de bijoux d'or , & deux mille guinées , dont elle devoit répandre une partie le lendemain à l'occaſion de ſon mariage. Lidy ſe diſpoſoit à transporter ces effets précieux , quand ſa maîtrefſe l'arrêta. Il ne convient pas , lui dit-elle , à une fille aſſez malheureuſe pour fuir la maiſon paternelle , de regarder comme à elle des dons qui ne lui ont pas été faits dans l'intention de l'aider à ſoutenir une démarche honteuſe. Rien ne m'appartient ici , & je n'ai plus de droits à des biens dont je mérite d'être privée. Lidy reſta confuſe à ce diſcours ; elle avoit déjà fait paſſer l'argent à Londres , mais elle n'oſa l'avouer. Lady Alderſon rafſembla ce qui lui reſtoit de la ſomme annuelle deſtinée à ſon entretien & à ſes plaiſirs.

Elle se trouva environ cinq cens livres sterling, & pour trois fois autant de bijoux à son usage. Ce fut tout ce qu'elle se permit d'emporter d'une maison où elle laissoit l'espoir de la plus grande fortune.

Prête à partir , elle sentit une douleur extrême , en songeant que peut-être elle ne reverroit jamais son pere. Elle n'avoit point éprouvé de sa part cette tendre indulgence & ces douces caresses qui changent un respect imposé par l'éducation , entretenu par l'habitude , en une amitié vive & reconnoissante , en une préférence décidée ; sentiment que la nature n'inspire pas toujours. La bonté de nos parents le fait naître dans nos cœurs , & l'y rend chaque jour plus fort. La fierté du caractère de Milord Alderson ne lui permettoit pas de se livrer à des mouvements qu'il traitoit de foiblesse & dont le charme lui étoit inconnu.

Sara lui écrivit d'une main tremblante ; ses expressions soumises , attendrissantes , imploroient sa pitié pour une fille coupable & malheureuse , qui se voyant forcée à ne plus vivre sous ses yeux , se trouvoit dé-

jà punie d'une faute irréparable. Elle frémissait de l'indignation que sa fuite alloit élever dans le cœur d'un père offensé. Sans entreprendre de justifier une démarche dont rien ne pouvoit excuser la témérité , elle lui demandoit humblement pardon , en déplorant la cruelle nécessité de se soustraire à une autorité qu'elle respectoit , même à l'instant où par sa conduite elle sembloit la braver. Elle laissa cette lettre sur sa toilette , sortit du château avant le jour , se rendit à la ferme où sa chaise l'attendoit. Après avoir libéralement récompensé la fermière , elle partit avec Lidy , & arriva à Londres le soir du lendemain.

L'éloignement de Lady Sara , & sa lettre portée à Milord Alderson , le mirent dans un étonnement dont il ne sortit que pour se livrer à la fureur. La cassette retrouvée chez sa fille lui parut une preuve qu'elle s'étoit ménagée un asyle où elle ne craindroit pas le besoin. Il la crut retirée à Wersteney , ou auprès de quelqu'amie du Comte de Revell. Cédant à son premier mouvement , il écrivit à ce Seigneur avec toute la fierté & l'aigreur

L'âgreur qui lui étoient naturelles. Il ne demandoit pas à être informé de la retraite d'une fille trop indigne de lui appartenir ; il ne lui feroit pas l'honneur de chercher à la sauver de sa propre imprudence ; il prioit seulement Milord Revell de l'assurer de sa haine , de son mépris , d'un éternel abandon de sa part. Je ne me souviendrai d'avoir été son pere , disoit-il , en terminant cette terrible lettre , que pour prononcer sur elle la malédiction qu'attire sur sa tête un enfant ingrat & rebelle. Je vais détruire à jamais ses espérances temporelles , & je supplie le Ciel d'étendre cette exhérédation jusques sur son partage céleste.

Le Comte de Revell ignoroit encore la fuite de Lady Sara , & fut extrêmement surpris de l'apprendre par cette voie. Il envoya un Gentilhomme au Château d'Alderson pour assurer Milord que , depuis le jour où ils s'étoient séparés , il n'avoit entretenu aucun commerce avec Lady Alderson , & ne participoit en rien au chagrin qu'elle venoit de lui causer. Milord refusa de voir personne de la part du Comte ; il ré-

pandit dans sa maison, que Lady Albury menoit Sara en France sans sa permission ; il se plaignit hautement de cette Dame, dont il supposa une lettre ; il dit ensuite, en paroissant s'apaiser, que si ce voyage rétablissoit parfaitement sa fille, comme sa parente l'espéroit, il leur pardonneroit aisément à toutes deux de l'avoir entrepris malgré sa volonté. Peu de jours après, il fit courir le bruit que Lady Sara se trouvoit dangereusement malade à Calais. Il partit en poste avec un seul valet de chambre pour aller à son secours ; il resta un mois absent : ce temps passé, il retourna à Alderson, affectant une douleur extrême de la mort de sa fille, dont le cercueil le suivoit. Il lui fit des obseques magnifiques, mit toute sa maison & lui-même dans un deuil profond. Lady Sara fut tendrement pleurée ; on la regretta long-temps. Milord Revell vit avec indifférence une feinte, qu'il trouva basse & ridicule. Il ne s'empessa point à détruire l'erreur de la Province ; c'étoit un soin qu'il réservait à Edouard. Lady Albury prévenue par Milord Alderson, garda

le secret ; ainsi personne ne douta de la mort de Lady Sara.

Arrivée à Londres , elle écrivit à Edouard ; il savoit qu'elle y alloit , mais il ignoroit la raison qui l'obligeoit d'avancer le temps où elle devoit s'y rendre. Elle vouloit la lui apprendre ; mais l'embarras qu'elle trouvoit à s'exprimer sur ce sujet , lui fit de jour en jour remettre cette confidence. Ses occupations dans sa retraite , étoient les mêmes qu'au Château d'Alderson ; Edouard , toujours présent à sa pensée , remplissoit tous les moments , & lui faisoit perdre le souvenir des tristes idées où elle s'abandonnoit à Alderson.

L'amour est la seule passion qui suffise entièrement à notre cœur. Maîtresse souveraine de l'ame , elle en bannit insensiblement tout ce qui lui est étranger. On oublie en aimant s'il existe d'autres objets que celui de son affection ; l'étendue de l'Univers semble diminuer à nos yeux , & nous en appercevons seulement l'espace où se renferment nos desirs.

On vantoit beaucoup à Londres un Peintre Italien , dont le talent pour

le portrait étoit extraordinaire. Lady Sara se fit peindre par lui. Elle est si parfaitement représentée dans ce tableau , que vous-même , Madame , l'avez d'abord reconnue. Elle travailla avec application à le copier en petit , & envoya son ouvrage à Edouard. Elle s'amusa ensuite à écrire un journal des événements où son cœur l'intéressoit ; elle le commença du premier jour qu'Edouard s'étoit offert à ses yeux ; ses sentimens y furent exprimés avec cette aimable naïveté que donne une ame tendre & un caractère vrai. Peut-être en composant ce journal vouloit-elle comparer les temps , rappeler à Edouard , si son ardeur se ralentissoit jamais , combien elle avoit sacrifié à sa tendresse , & le prix dont il devoit payer tant d'amour. C'est de ce manuscrit d'où j'ai tiré ce que je viens de vous apprendre ; & Lidy m'a souvent répété dans la suite les circonstances du dernier des malheurs de l'infortunée Sara.

Elle étoit logée chez la veuve d'un Officier subalterne , nommée Mistriss Larkin. Cette femme avoit l'humeur douce , de l'esprit , & assez

d'usage du monde. Lady Alderson passoit dans sa maison pour la femme d'un simple Gentilhomme du Comté de Kent. Mistriss Larkin frappée de l'air de dignité répandu sur toute sa personne , sur ses moindres actions , étonnée de sa grande retraite , regardant comme un mérite supérieur en elle le peu d'empressement qu'elle montrait à jouir des amusements de la ville , & la solitude que s'imposoit une Dame si jeune , si belle , si propre à briller dans le monde , conçut d'elle la plus haute idée , lui montra bientôt un attachement tendre , respectueux , & s'appliqua à prévenir ses desirs. Lady Sara fut sensible à ses attentions ; sa société ne lui déplaisant point , Mistriss Larkin passoit une partie des jours auprès d'elle.

Plus de six mois s'étoient écoulés depuis l'absence d'Edouard : un long siège avoit retardé les opérations de la campagne. Le passionné Lord écrivoit à Sara dans l'attente d'une bataille qui devoit la terminer & le ramener aux pieds de la maîtresse de son cœur. Son impatience augmentoit celle de Lady Alder-

son. Inquiète , troublée , elle adref-
 foit au ciel des vœux ardents pour la
 confervation d'une tête fi chere. Le
 retard d'un Courier la livroit à des
 terreurs mortelles ; elle perdoit in-
 fenfiblement le repos , & fes nuits
 fe paffoient à défirer & à craindre
 les nouvelles du lendemain.

Elle reçut à la fois deux lettres d'E-
 douard , bien capables de diffiper fon
 effroi. Il l'affuroit qu'on alloit fe fépa-
 rer fans action , la fupplioit d'éloigner
 de fon efprit les triftes idées dont
 elle s'occupoit. Il fe promettoit , il fe
 flattoit de la revoir avant la fin du
 mois. Toutes fes expreffions mon-
 troient une extrême gaieté. Elles
 tromperent Sara ; fon cœur s'aban-
 donna à la plus douce efpérance. Le
 lendemain le Courier manqua fans
 lui causer beaucoup d'alarmes. Elle
 penfa qu'Edouard revenoit peut-être
 & vouloit la furprendre.

Miftrefs Larkin avoit dans cette
 même armée un neveu qu'elle ai-
 moit tendrement. Comme elle en-
 troit le foir chez Lady Sara , elle
 reçut par un Courier dépêché au
 Prince Thomas , un billet de ce ne-
 veu. Elle l'ouvrit , le lut & jetta un

tri perçant. Lady Alderfon l'entendit , courut à elle , lui demanda pourquoi elle crioit. Cette femme consternée , oubliant l'intérêt que la jeune Lady pouvoit prendre elle-même à de si funestes nouvelles , lui présenta le billet de son neveu. Il contenoit ce peu de mots.

» Nous venons de donner une
 » bataille & de la perdre. Je suis
 » blessé , mais légèrement. Nous
 » fuyons ; je vous écris à six lieues
 » du champ fatal où nous laissons
 » dix mille des nôtres. J'ai vu tom-
 » ber Milord d'Orset , mon Protec-
 » teur & mon ami. Je voudrois être
 » mort hier : je ne puis vous en dire
 » davantage. On m'avertit que nous
 » allons marcher pour nous retirer
 » encore. « Lady Sara eut à peine fini
 de lire , qu'elle tomba faisie de crainte
 dans les bras de Mistriss Larkin , en
 prononçant d'une voix basse : ô
 Edouard , ô , mon cher Edouard ! On
 la ranima avec de l'eau & des sels ;
 mais effrayée , tremblante , hors
 d'elle-même , le serrement de son
 cœur ne lui permettoit de s'ex-
 primer que par des exclamations.

Levant tristement vers le ciel ses yeux remplis de larmes , grand Dieu ! Dieu tout-puissant ! s'écrioit-elle , est-il temps ? Est-il encore temps de t'implorer ?

Elle attendit le lendemain avec une impatience , une agitation qui ne lui laisserent pas donner un instant au repos. Aucun Courier n'arriva. On l'assuroit en vain qu'ils ne pouvoient passer. Ce silence funeste lui parut celui de la mort. Il n'est plus , disoit-elle à Lidy ; non, il n'est plus ; je l'ai perdu pour jamais.

Plusieurs jours se passèrent dans cette horrible incertitude. Chaque mouvement qui se faisoit autour de la malheureuse Sara , lui caufoit une révolution si grande qu'à peine osoit-on troubler la solitude où elle vouloit demeurer. Elle ne sentoit plus son existence que par les agitations douloureuses qu'excitoient en elle l'attente d'une confirmation désespérante. Seule dans son cabinet , prosternée devant l'Etre suprême , les mains élevées vers lui , ses cris , ses gémissements lui demandoient la

la vie d'Edouard. Qu'il vive , c'est assez , répétoit-elle avec ardeur ; qu'il vive , & que je le perde ! que les jours conservés ne soient plus pour moi ! que je pleure son éloignement , son indifférence , sa haine , ses mépris même ! Mais jamais , jamais sa mort. Abandonnée , avilie , déshonorée , privée de tout , sans amis , sans asyle , j'expierai sa faute & la mienne. Dieu des vengeances , tu l'es aussi des miséricordes ! Ah ! ne frappe que moi. Daigne accorder sa vie à mes vœux , aux larmes ameres que je répands devant toi ! je mourrai contente , si j'apprends en expirant que ton bras l'a sauvé , qu'il vit , & qu'il est heureux ! Hélas ! l'objet de tant de pleurs , d'un sentiment si tendre , si désintéressé , n'étoit déjà plus. Percé de trois coups mortels , renversé , foulé aux pieds des chevaux , souillé de sang & de poussière , Edouard confondu dans un monceau de morts , n'avoit pas même été reconnu. On le crut prisonnier , ensuite perdu. Sir Humfroid , pris à côté de son Maître expirant , qu'il s'efforçoit de relever , pouvoit seul donner des éclaircisse-

ments sur son sort ; mais dangereusement blessé lui-même , il resta plusieurs jours sans être en état de parler ni d'écrire.

Lady Sara envoya un Exprès à Milord Revell. Elle le croyoit informé du destin d'Edouard , & le supplioit de l'en instruire. Le Comte reçut en même temps son courier & une lettre de Sir Humfroid ; la confirmation de la mort d'Edouard le pénétra de douleur , & les expressions de Sara en augmentèrent l'amertume. Sa jeunesse , ses qualités aimables , sa tendresse , son malheur intéressèrent vivement le cœur sensible de Milord. Elle avoit été si chère à Edouard ; il la regardoit en ce moment comme une partie précieuse de l'ami qu'il pleuroit ; & son ame généreuse & délicate crut pouvoir obliger encore Edouard , en servant l'objet de ses plus douces affections. Il sortoit d'une maladie causée par l'inquiétude & le chagrin , il se trouvoit très-foible ; cependant il écrivit à Lady Alderson. Nous avons perdu , Madame , lui disoit-il , l'ami que nous aimions uniquement tous deux ; unissons nos re-

grets : permettez-moi de vous nommer ma fille , de vous montrer les sentiments & de pere & d'époux ; disposez de mes soins , de tout ce qui m'appartient ; j'irai apprendre de vous-même quelles sont à présent vos intentions : prêt à m'y conformer , je me rendrai à Londres dans huit jours ; j'y recevrai vos ordres ; il ne me reste plus de désir , Madame , que celui de vous devenir utile.

Une assurance si positive de la mort d'Edouard , porta le désespoir dans l'ame de la triste Sara. Aucune considération ne fut capable d'en arrêter les mouvements ; elle s'abandonna aux regrets les plus vifs , aux plaintes les plus touchantes : ces violentes agitations épuiserent enfin ses forces. Elle resta deux heures sans connoissance , & ne fut rappelée à la vie que par des douleurs aiguës & redoublées. Tant de trouble & d'émotion avoient avancé le temps où elle devoit naturellement les sentir. Je vis le jour , ma naissance aigrit les tourments ; mes premiers cris se mêlerent aux gémissements de son cœur : elle les enten-

dit , ils pénétrèrent jusqu'au fond de son ame. O , malheureux enfant ! s'écria-t-elle , tu ne prononceras jamais le doux nom de pere !

Depuis cet instant , elle s'affoiblit de plus en plus. Elle gardoit un morne silence , & ne le rompoit que pour exprimer sa profonde tristesse : tout l'importunoit ; elle repouffoit avec répugnance les aliments qui lui étoient présentés. Son cœur fermé à toute espece de consolation , lui rendoit les soins insupportables : elle faisoit signe de la main de s'éloigner , & quand les femmes qui la servoient la laissoient seule , elles l'entendoient donner un libre cours à ses pleurs , & répéter mille fois le nom d'Edouard. Il n'est donc plus , disoit-elle , il est mort : ah Dieu ! il est mort ! Il ne m'entend point , il ne m'entendra jamais ! Il est disparu , disparu pour toujours. Edouard ne s'offrira jamais à mes regards ; son ame est retournée dans le séjour céleste. Ah ! du moins , du moins , s'écrioit-elle , si je pouvois fixer encore mes tristes yeux sur ta dépouille mortelle , aimable & cher Edouard ! hélas ! tu n'as pas même un tombeau

que je puisse arroser de mes larmes , où il me soit permis d'espérer que nos cendres seront réunies.

La constitution délicate de Lady Alderson la rendoit incapable de résister long-temps à une douleur si forte ; son sang s'alluma , une fièvre ardente la mit bientôt dans un danger extrême ; on désespéroit déjà de sa vie , quand Milord Revell se fit annoncer chez elle. Ce Seigneur fut sensiblement touché de l'état de Lady Alderson. En s'avancant près d'elle , il détourna son visage , dans la crainte de lui montrer combien il étoit attendri. Sa présence causa la plus grande émotion à Sara ; elle s'aperçut du mouvement qu'il faisoit , & lui tendant les bras : ah ! ne me cachez pas votre pitié , Milord , lui dit-elle ; laissez-moi voir l'ami , le pere d'Edouard , donner des pleurs au fort funeste qui nous l'enleve ! Il n'est donc plus ! nous l'avons donc perdu pour jamais ! ah ! Milord , pour jamais ! L'abondance de ses larmes étouffant sa voix , elle ne put en dire davantage.

Après quelques moments d'un triste silence , Edouard ne vit plus que

dans nos cœurs , Madame , dit le Comte ; le ciel ne m'a pas permis de voir vivre heureux le fils d'un ami qui me fut bien cher. Ma tendresse pour ce jeune infortuné n'est point éteinte avec lui. C'est en vous servant , Madame , que j'en donnerai des preuves constantes. Daignez me regarder comme un homme uniquement occupé du désir de vous obliger. Alors il lui renouvela avec ardeur les offres qu'il lui avoit faites dans sa lettre.

Mais qui pouvoit encore devenir utile à Lady Sara ? Quelle idée de bonheur auroit flatté une ame abattue sous le poids de la douleur , dont les sentiments vifs & passionnés venoient de perdre leur objet sans rien perdre de leur force. Eh ! de quel prix étoient à ses yeux la fortune , le monde , ses plaisirs , ses grandeurs , quand l'immensité de l'Univers ne pouvoit lui rendre Edouard ?

Elle se fit apporter son écritoire , y prit ce Journal qu'elle avoit commencé : & le présentant au Comte de Revell : j'ai une grace à vous demander , Milord , lui dit-elle. Mais n'osant vous entretenir sur l'u-

nique sujet qui puisse m'intéresser encore, je vous prie de vouloir bien lire attentivement ce cahier. Mon extrême foiblesse & des raisons que vous comprendrez aisément, ne me permettent pas de vous révéler moi-même ma triste aventure. Quand vous serez instruit, si votre compassion généreuse ne se rebute point ; si vous daignez l'étendre jusques sur l'objet de ma seule inquiétude, je descendrai dans le tombeau débarrassée d'un fardeau pénible, dont le poids aigrit toutes mes douleurs.

Le Comte reçut le cahier qu'elle lui donnoit. Pénétré de l'état où il la laissoit, il se retira après s'être solennellement engagé à remplir à son égard tous les devoirs d'un pere & d'un ami.

Arrivé chez lui, il lut avec empressement l'écrit de Sara. En le finissant, il se rappella des discours échappés à Edouard pendant sa maladie. Ils avoient alors excité des soupçons dans son esprit ; mais pénétré de respect pour Lady Alderson, il ne s'y étoit point arrêté. Tout ce que disoit Edouard, lui pa-

roissoit l'effet d'une imagination blessée, dont les idées erroient sur mille objets. Certain de ce qu'il n'osoit penser auparavant, il plaignit, il partagea la douleur de Sara, & se sentit ému jusqu'au fond du cœur, en songeant à l'innocente créature, fruit d'un amour si malheureux. Il se livroit à des sentiments de compassion, de tendresse, quand on vint l'avertir de retourner promptement chez Lady Alderson.

La vue d'un homme si attaché à Edouard, si chéri d'Edouard, lui avoit causé une révolution terrible. Après un long évanouissement, elle étoit un peu revenue à elle-même; mais si considérablement affoiblie, que ceux dont l'art tâchoit en vain de prolonger ses jours, la décidèrent très-près de sa fin.

Elle demandoit sans cesse le Comte de Revell. Quand on le lui annonça, elle se fit donner des gouttes fortifiantes; & rappelant tous ses esprits: ma faute vous est connue, Milord, lui dit-elle; je l'ai cruellement sentie, & mes derniers moments sont si douloureux que j'ose espérer le pardon céleste. Je meurs,

& laisse après moi une fille dont vous aimâtes le pere : qu'elle éprouve vos bontés. C'est le seul vœu d'un cœur où la chaleur commence à s'éteindre. Destinée à l'avilissement , même avant de naître , la honte , la misere , un titre infame ; voilà l'héritage de la fille d'Edouard. Sa mere infortunée ne peut rien pour elle. Votre protection , Milord , est l'unique bien que le ciel me laisse espérer en sa faveur. Puisse ce ciel , qui m'abandonna à l'égarement de mon cœur , regarder dans sa bonté cette malheureuse orpheline ; & puisse-t-elle ne sentir jamais une douleur égale à celle qui m'arrache la vie. Si la sienne est conservée , daignez lui faire connoître les auteurs de ses jours : qu'elle donne des larmes à la mort de son pere ; que sa mémoire lui soit chere & respectable ; que celle de sa mere lui serve d'une triste & utile leçon pour éviter ses erreurs. Sa foiblesse & ses larmes la contraindrent de s'arrêter.

Milord Revell , vivement touché , remercia Lady Sara de la confiance dont elle l'honorait ; il lui promit , il lui jura de rendre heureux le sort

d'un enfant déjà cher à son cœur) alors elle sonna. Lidy , suivant l'ordre qu'elle en avoit reçu , m'apporta & me présenta à Milord. Il me prit dans ses bras , & me pressant contre son sein , il répéta en pleurant les promesses qu'il venoit de faire. Ma mere , arrosant mon visage de ses larmes , s'écria : ô , ma fille ! que toutes les puissances du Ciel veillent sur toi ! Au défaut des grandeurs qui devoient être ton partage , puisses-tu posséder un cœur paisible & vertueux. Elle fit signe à Lidy de m'emporter , & s'adressant au Comte de Revell , après m'avoir encore recommandée à ses soins , & réglé ce qu'elle désiroit donner à Lidy : J'ai écrit à Milord Alderson , dit-elle d'un ton affoibli ; vous voudrez bien fermer ma lettre : je souhaite qu'elle lui soit envoyée dès l'instant où je ne serai plus. Sa juste indignation cessera peut-être avec ma vie. Je ne me flatte point de l'attendrir pour ma fille. J'ai cru pourtant devoir à cet enfant une démarche dont j'espère peu. C'est vous , Milord , c'est vous seul qui me rassurez sur son destin. Alors elle lui fit remettre les

clefs de tout ce qui lui appartenoit. Elle serra la main du Comte , lui dit adieu ; & se sentant plus mal , elle ôta de son col un ruban où le portrait d'Edouard étoit attaché : elle le fixa long-temps , & dit d'une voix basse , entrecoupée par ses soupirs : image du plus aimable des mortels , image chérie , autrefois les délices de mes yeux , l'objet de tous mes plaisirs , devenue celui de ma profonde douleur , je ne te perdrai de vue qu'en cessant de vivre. Elle l'approcha de ses levres , le baisa avec ardeur ; elle sembloit avoir réuni toutes ses forces pour ce dernier acte de sa tendresse ; elle ne parla plus , ses yeux se fermerent , elle expira sans faire le moindre mouvement , ni retirer ses mains qui pressaient le portrait d'Edouard contre sa bouche.

Combien de fois la mienne y a cherché la trace de ses pleurs ! O , Sara ! ô ma mere ! Vous avez souhaité que la mémoire d'Edouard me fût *chère & respectable* ; vous n'osâtes exiger mon respect pour vous-même , puissai-je mourir malheureuse & méprisée à l'instant où la mémoire

de Lady Alderson cessera de m'être chere & respectable ! Pardonnez , Madame , ah ! pardonnez à une fille attendrie des détails tristes & longs , qui peut-être auront ému votre cœur trop sensible. Emportée par un sentiment vif , je n'ai pu passer légèrement sur un sujet si intéressant pour moi. Hélas , je ne mettrai sous vos yeux que des sujets d'amertume. La douleur est le sentiment habituel de mon ame ; une passion vive & tendre sembloit devoir y exciter des mouvements plus doux. Condamnée par la bizarrerie de mon sort à n'en connoître que les peines , déterminée à ne jamais rendre ma tendresse heureuse , si je n'ose m'en occuper , je me plais au moins à m'applaudir du sacrifice que j'en fais.

Le premier soin de Milord Revell , après la mort de Lady Sara , fut de chercher la lettre qu'il devoit envoyer à son pere. Il la trouva sous une enveloppe ouverte. Elle l'avoit écrite dans le sentiment d'une douleur si vive , ses expressions étoient si animées , elle prioit avec tant d'ardeur pour l'infortunée créature ,

privée de tout appui par la perte d'Edouard & la mort prochaine de sa mere , que malgré la connoissance de l'extrême dureté de Milord Alderson , le Comte espéra qu'il seroit attendri de la démarche soumise & touchante d'une fille dont la fin prématurée & malheureuse devoit exciter sa pitié , & faire évanouir tous ses ressentiments.

Il ferma le paquet , y mit les armes de Sara ; & ne voulant plus se compromettre avec un homme qu'il méprisoit , il dicta une Lettre à Liddy. Après un détail circonstancié de la mort de sa maîtresse , cette fille demandoit les ordres de Milord pour l'inhumation du corps ; & la conduite qu'elle devoit tenir à son égard. On envoya un exprès au château d'Alderson. Rien ne peut exprimer la fureur de Milord en apercevant l'écriture de sa fille. Il déchira sa lettre sans l'ouvrir ; sachant de quelle main venoit l'autre , il la jeta avec mépris , ordonnant d'un ton menaçant au courier de la reprendre , & de s'éloigner promptement.

Milord Revell informé de cet

emportement , jugea inutile de rien tenter davantage ; il se chargea seul de remplir les derniers vœux de ma mere , & ne daigna pas s'obstiner à instruire Milord Alderfon du destin de sa fille. Six jours après sa mort, Lady Alderfon fut portée sans pompe à Rochester , dans la sépulture des Comtes de Revell. Milord me tint sur les fonts avec Mistrifs Larkin ; il me nomma Jenny , fille d'Edouard de Salisbury & de Sara Alderfon. On me conduisit à Essex pour y être nourrie. Mistrifs Larkin , tous ceux qui avoient servi ou assisté ma mere , reçurent des marques de la libéralité de Milord. Lidy resta près de moi , & conserva à mon service les avantages de sa premiere condition ; elle m'attacha au col le petit portrait d'Edouard. Celui de ma mere , qui la représentoit entiere , fut placé en face de mon berceau. Lidy reçut ordre de m'apprendre à le considérer avec une respectueuse tendresse , dès que mes yeux seroient capables de distinguer les objets. On réserva les bijoux de ma mere pour m'être donnés un jour ; le reste de ses effets fut vendu ,

& Milord plaça ce qu'elle laissoit à la banque de Londres. La rente augmentant chaque année , le fond produisit avec le temps une somme qui eût été suffisante pour me mettre à l'abri du besoin , si le hazard n'avoit disposé cruellement de tout ce qui m'étoit destiné.

Au commencement de ma sixième année , Milord me conduisit dans une pension près d'Oxford. J'y entrai sous le nom de Miss Jenny Glanville , fille de qualité , que ses parents retenus à la Jamaïque pour le service du Roi , vouloient faire élever en Angleterre. Les fréquentes visites de Milord , l'amitié dont il m'honoroit , & la richesse des habits qu'il se plaisoit à me voir porter , donnerent une haute opinion de ma fortune. Il eût été difficile de former des doutes sur la naissance d'un enfant confié à ses soins.

Je reçus dans cette maison l'éducation distinguée qu'on y donnoit aux filles des plus grands Seigneurs. Un esprit porté vers la réflexion , assez de fierté pour craindre la plus douce réprimande , & le désir de me faire aimer , m'engagerent naturel-

lement à profiter du soin qu'on pre-
noit de m'instruire. J'appris facile-
ment tout ce qui forme le caractère
d'une femme destinée à être riche
& à tenir un rang dans le monde ;
mais on ne m'enseigna point ces
principes solides & vrais qui nous
rendent capables de jouir avec mo-
dération des biens de la fortune ,
ou nous aident à en supporter cou-
rageusement la privation ; princi-
pes si nécessaires pour conserver de
la dignité dans les divers événe-
ments de la vie. C'est par eux seuls
que nous pouvons souffrir beaucoup ,
& ne pas nous trouver tout-à-fait
malheureux. On nous épargneroit
bien des peines si on nous appre-
noit à ne rougir que du reproche
de notre cœur.

Milord Revell avoit des parents
fort éloignés , mais attentifs sur ses
démarches. Son extrême amitié
pour le fils du Duc de Salisbury ,
en détruisant leurs avides espéran-
ces , les écarta long-temps de sa mai-
son. La mort d'Edouard les rappro-
cha de Milord. Ils le rechercherent ,
bientôt son cœur s'ouvrit aux soins
qu'ils prirent de lui plaire. Il étoit
dans

dans cet âge où l'on sent le besoin des attentions & de la complaisance ; besoin qui les rend agréables , & fait fermer les yeux sur leurs motifs.

Peu à peu Milord cessa de jouir de sa liberté. Il se vit entouré d'amis officieux qui examinoient ses mouvements , éclairoient tous ses pas ; je devins l'objet de leur curiosité. On lui parloit de sa pupille , on désiroit de la voir , de la connoître. Mais il gardoit un profond silence sur ce qui me concernoit. Afin de mieux cacher ses bontés pour moi , il raya de son testament l'article où j'étois nommée , dans la crainte qu'un legs trop considérable ne m'attirât de puissants ennemis , & n'exposât ses dispositions à être contestées. Sa généreuse attention lui fit craindre aussi de se voir prévenu par la mort ou l'affoiblissement de son esprit , avant d'avoir fixé mon sort , & le porta à prendre des mesures pour l'assurer.

Sir Humfroid , toujours attaché à lui , avoit sa confiance & la méritoit par son zèle & sa probité. Milord s'ouvrit à lui sur le sujet d'une sinoble inquiétude , & s'arrêta au-

moyen qu'il trouvoit le plus propre à la dissiper. Il remit un porte-feuille à Sir Humfroid , contenant en billets de banque , quinze mille livres sterlings , dont il me faisoit présent , & plus de quatre mille venant de ma mere. Dans cette derniere somme étoit compris le fond d'une petite rente assignée à Lidy. Milord enjoignit à Sir Humfroid de continuer à mettre le revenu de mon bien en augmentation du principal. Il ajouta à ce dépôt les bijoux de Lady Alderfon , avec tous les papiers qui intéressoient sa mémoire , & pouvoient m'éclaircir sur ma naissance.

Sir Humfroid s'engagea à remplir les desirs de Milord. Il lui promit de me rendre maîtresse de ma fortune quand j'aurois atteint ma dix-huitieme année, si dans ce temps Milord n'étoit pas en état de suivre lui-même ses dispositions. Les papiers de ma mere , cachetés du sceau d'Edouard & du sien , furent mis entre les mains de Lidy , pour me les donner lorsqu'elle en recevrait l'ordre. Sir Humfroid y joignit une reconnaissance fort étendue , spéci-

siant le nombre & la qualité des effets dont il s'avouoit dépositaire. Trois ans après je perdis mon unique ami , mon vertueux protecteur. Sa tendre prévoyance avoit voulu assurer mon bonheur. Mais que peut la vaine prudence des foibles humains , contre un hazard destructeur des projets les plus profonds & les mieux conduits. Un instant renverse nos arrangements , dissipe nos espérances , & nous livre à tous les maux que les vues bornées des hommes semblent avoir pour jamais éloignés de nous.

Je pleurai Milord , je le pleurai beaucoup. Mais il est un âge où l'impression de la douleur s'efface si rapidement qu'on peut la nommer une courte interruption de la joie. Combien de fois j'ai donné depuis des larmes ameres au souvenir de cet ami vraiment généreux. Hélas , ses bontés , sa tendresse , ses bienfaits n'ont pu m'arracher à ma triste destinée. Ah ! Madame , que l'enfance est un état heureux ! pourquoi ne jouit-on du bonheur que dans le temps où l'on ne peut le connoître ; où loin de s'applaudir du calme in-

intérieur de son ame , on porte ordinairement ses idées sur l'avenir qui doit l'altérer ou le détruire. Je parvins à ma quinzième année , sans qu'une seule réflexion eût agité mon esprit , ou troublé la douce uniformité de ma vie ; mais un événement , en apparence bien indifférent , commença à me faire sentir de l'inquiétude sur ma naissance , ou du moins sur la conduite de mes parents à mon égard.

Me promenant un jour avec six de mes compagnes , leurs femmes , Lidy , & deux de nos gouvernantes , je gagnai le haut d'une colline , d'où j'aperçus à peu de distance une maison dont l'aspect me parut charmant : je proposai d'aller de ce côté ; personne ne s'opposant à ce désir , nous traversâmes pour la première fois la plaine qui bornoit ordinairement notre promenade ; & nous parvinmes à l'avenue du château. Un Jardinier travaillant à élaguer les arbres , voulut bien nous ouvrir une petite porte. Elle nous conduisit dans le jardin le plus riant & le plus agréable qu'il fût possible de voir. Le Jardinier nous fer-

tant de guide , nous parcourûmes ce beau lieu avec ce plaisir enfantin que la moindre nouveauté excite. Un bosquet rempli de fleurs , où quatre fontaines jaillissantes répandoient une extrême fraîcheur , nous parut propre à nous reposer. Nos gouvernantes & nos femmes s'affirent sur le gazon ; mais l'activité naturelle de notre âge , nous porta bientôt à chercher de l'amusement , & nous nous mîmes à danser toutes les contredanses qu'on nous avoit apprises.

Pendant que cet exercice nous occupoit , un jeune homme en habit de chasse parut tout-à-coup au milieu de nous. En l'apercevant , mes compagnes cessèrent de danser. Plus animée , ou plus distraite que les autres , je me fâchai contre elles , sans faire attention au spectateur dont la vue les avoit arrêtées. Mes yeux se fixerent enfin sur lui , nos regards se rencontrèrent ; mais il lut aisément dans les miens qu'il m'étoit importun.

Il s'avança vers moi , me salua , en s'inclinant profondément ; il me demanda pardon d'avoir troublé

par sa présence un divertissement sans doute attrayant pour moi , & qui me faisoit développer tant de graces en m'y livrant. On ne peut sans regret vous priver d'un instant de plaisir , ajouta-t-il ; si ma vue vous inspire de la tristesse ou du dégoût , j'aurai deux sujets de me plaindre du hazard qui m'a fait vous rencontrer.

A ce mot de plainte , Mistriss Anna , la plus âgée de nos gouvernantes , crut avoir commis une grande faute en nous laissant entrer dans cette maison où elle ne connoissoit personne : jugeant à l'air noble du jeune chasseur qu'il en étoit le maître , elle se mit à le complimenter si ridiculement que je ne pus m'empêcher de rire de sa gravité & de ses discours. Ce retour de ma bonne humeur ranima la gaieté de notre petite troupe. Celui qui l'avoit troublée , ayant tout de suite proposé de reprendre la contredanse interrompue , nous nous regardâmes , & d'un commun accord nous la continuâmes avec autant de plaisir qu'auparavant.

Pendant ce temps , le Jardinier

qui nous avoit introduites , reçut des ordres , sortit du bosquet , & revint peu de moments après chargé de fleurs & de fruits. Plusieurs Valets à sa suite apportotent toutes sortes de rafraîchissements. Le Cavalier dont l'attention les faisoit paroître si à propos , nous les présenta. Il les offroit d'un air si poli , si empressé , que nous ne pûmes nous défendre de les accepter : l'heure de se retirer venue , nous voulûmes prendre congé de lui ; mais la nuit approchant , l'apparence qu'elle pourroit nous surprendre en chemin , fournit à l'officieux Chasseur un prétexte pour nous accompagner. Il me présenta une main , Miss Clifford reçut l'autre ; nous nous mîmes à marcher , nous entretenant tous trois avec autant de liberté que si nous nous fussions connus depuis long-temps.

Arrivés à la porte où nous devions nous séparer , notre conducteur parut se faire une extrême violence pour nous quitter. Un air triste succéda à son enjouement ; prêt à s'éloigner , il trouvoit toujours des raisons de rester , & Miss Clif-

lord approuvoit toutes celles qu'il imaginait. Il s'étoit curieusement informé à nous-mêmes de mon nom, de ma qualité, de ceux dont je dépendois. Ma compagne l'avoit satisfait sur tous ces points. Ses questions réitérées commençoient à me fatiguer, lorsqu'enfin il se déterminait à nous laisser.

Cette rencontre nous servit d'entretien tout le soir. On nous dit que le château où nous avions été, appartenait à Milord Clare, un Pair d'Irlande, estimé à la Cour, chéri de la Nation, mais devenu triste & presque farouche par un événement malheureux. Passionnément amoureux de la fille de Milord Clarendon, prêt à s'unir avec elle, une mort cruelle & imprévue la lui avoit enlevée. Depuis deux ans il la pleuroit, & passoit une grande partie de l'année dans cette terre, afin de se livrer sans distraction à la tendre mélancolie qu'il sembloit se plaisir à conserver. Ses amis partageoient tour-à-tour sa solitude, mais ne pouvoient l'en arracher. Sir Edmond son frère, âgé de dix-neuf ans, y vivoit avec lui, & partoit incessamment

ment pour commencer ses voyages Sir Edmond ! que ce nom me cause de trouble & d'agitation ! Ah , Madame ! pourquoi le jeune frere de Milord Clare ne s'offrit-il point alors à mes regards ? Destiné à m'aimer , à me plaire , dès ce temps il eût fait sur mon cœur cette impression vive & tendre où se mêle à présent tant d'amertume : j'aurois suivi sans contrainte un penchant que la reconnoissance & l'amitié me défendent d'écouter , de satisfaire. Ah ! cet aimable Edmond ! puisque je devois le voir , pourquoi l'ai-je vu si tard ? pourquoi ne puis-je le rendre heureux ? Quelle fatalité me force à lui cacher mon amour , à renoncer à mon bonheur , & à la certitude de faire le sien en comblant mes vœux les plus ardents ?

Miss Clifford vouloit deviner lequel des deux freres s'étoit trouvé dans le bosquet. La figure de la personne que nous avions vue annonçoit plus de dix-neuf ans , & son air vif & enjoué ne convenoit point à Milord Clare : trois jours après notre promenade , cette lettre éclaircit nos doutes.

*LETTRE de Sir James Hantley à
Miss Jenny Glanville.*

Charmante Miss ,

» Depuis un mois que je suis chez
 » Milord Clare , contemplant avec
 » effroi les tristes effets d'un amour
 » malheureux , je croyois m'être
 » affermi par mes réflexions contre
 » un penchant qui m'a toujours pa-
 » ru redoutable. Mais un trait parti
 » de vos yeux , m'enleve à moi-mê-
 » me , détruit la force de l'exem-
 » ple , & rend inutiles les conseils
 » de la raison. Que de beautés ,
 » de graces , de charmes différents
 » ont séduit mon esprit & touché
 » mon cœur ! Ne vous offen-
 » sez pas , aimable Miss , d'un aveu
 » si libre. Le sentiment qui me
 » l'arrache est aussi respectueux que
 » vif & passionné ; il m'entraîne ra-
 » pidement & se montre malgré
 » moi. On m'a refusé durement
 » l'honneur de vous voir. Je me
 » suis présenté deux fois en vain ;
 » daignez m'entendre , ou me faire
 » instruire par quelles démarches je

» puis obtenir la permission de vous
 » rendre des soins. Celui dont vous
 » avez touché le cœur , peut préten-
 » dre à Miss Jenny , si tout ce qui
 » attire de la considération dans le
 » monde , n'est pas un titre trop foi-
 » ble pour atteindre à son estime &
 » mériter de sa part une préférence
 » où tendent tous les vœux de Ja-
 » mes Hantley , Baronnet. «

Une femme qui nous vendoit des
 rubans me donna cette lettre avec
 beaucoup de mystère , & me pria de
 cacher de quelle main je la tenois.
 C'étoit Lidy dont les refus chagri-
 noient le Baronnet ; elle n'avoit pu
 consentir à lui accorder la liberté de
 me parler. Exacte à suivre les in-
 tentions de Milord Revell , elle ne
 croyoit pas devoir laisser approcher
 de moi un homme dont la figure
 aimable pouvoit me plaire & me
 conduire à attendre avec chagrin le
 temps prescrit par ce Seigneur pour
 me rendre maîtresse de moi-même.

Je lus cette lettre sans émotion.
 Une excessive vanité peut seule faire
 trouver du plaisir à inspirer des sen-
 timents que l'on ne partage pas.

L'amour du Baronnet ne me toucha point ; & loin d'en garder le secret , je portai la lettre à Lidy.

Cette fille , née dans une condition où l'intérêt seul donne ordinairement quelque effort à l'esprit , avoit employé le loisir dont elle jouissoit auprès de moi , à orner le sien par des lectures choisies. Ses connoissances acquises , jointes à l'extrême bonté de son cœur , la rendoient fort aimable. Elle pensoit juste , & s'exprimoit bien. On la distinguoit dans la maison ; elle m'étoit tendrement attachée ; je l'aimois ; un manque de confiance en elle , la moindre réserve m'auroit paru une espece de trahison.

Elle lut la lettre , & me la rendant ensuite : Que pensez - vous , Miss , me dit-elle ? Rien , répondis-je ; j'attends votre avis sur la conduite que je dois tenir. Si vous m'en croyez , reprit-elle , vous ferez peu d'attention à ces propos flatteurs. Un sexe hardi les prodigue ; sa soumission apparente cache souvent des projets offensants. L'aimable ingénuité qui vous caractérise , n'est pas le partage ordinaire des hommes. Le plus vrai d'entr'eux croit :

pouvoir nous en imposer sans crime. Une bizarre loi qu'ils se sont faite , les dispense de se montrer justes & honnêtes en traitant avec nous. Ils trompent sans rougir une moitié des créatures ; mais en diminuant leurs obligations , ils étendent les nôtres , puisque l'honneur & les vertus , dont la pratique nous est imposée , nous forcent à nous conduire également bien avec nos compagnes & avec nos tyrans. Cependant , Miss , ajouta-t-elle , vous êtes la maîtresse d'admettre ou de refuser les visites du Baronnet. Rien ne contraint vos inclinations. Celui qui vous obtiendra de vous-même , n'éprouvera point de difficulté de la part de Sir Humfroid. Je sais pourtant que son dessein , conforme à la volonté de Milord Revell , n'est pas de vous établir encore.

Eh ! pourquoi , dis-je alors , le temps de mon établissement dépend-il des volontés de Milord Revell , qui n'est plus , ou de celle de Sir Humfroid ? N'ai-je pas des parents ? Malgré l'éloignement du pays qu'ils habitent , n'est-ce point à eux à disposer de moi ? Cette question parut

l'embarrasser ; elle soupira ; baissa les yeux , & ne répondit point. Son silence , sa tristesse me causerent une sorte de trouble que je n'avois jamais senti. D'où vient , ma chere Lidy , continuai-je , ces parents , si attentifs à me procurer tout ce qui m'est utile ou agréable , négligent-ils de recevoir des marques de ma tendre reconnoissance ? Pourquoi Sir Humfroid est-il seul chargé d'une correspondance qui me seroit si chere ? Ne pourroient-ils me permettre de leur écrire , & m'honorer directement de leurs bontés ?

Lidy soupira encore , rêva un moment , & me regardant d'un air attendri : ô , Miss , Miss , me dit-elle , un espace immense vous sépare de ces parents , dont la protection seroit si nécessaire à votre jeunesse ! Accoutumez-vous à penser que peut-être vous ne les verrez jamais. Formez-vous un caractère qui vous fasse trouver en vous-même la force de vous passer de vos amis naturels. Cultivez les heureuses qualités de votre ame. Chérifiez & conservez la paix de votre cœur , & ne vous pressez point d'approcher de vous

un sexe dangereux. Si vous saviez combien la passion que l'on cherche à vous inspirer , a fait sentir de douleur à votre mere ! Vous apprendrez un jour Ses larmes l'interrompirent , je ne pus l'obliger à s'expliquer davantage. Mais ses discours & ses pleurs me firent une vive impression , & m'inspirerent un désir inquiet de connoître mes parents. J'embrassai Lidy , je l'assurai que le Baronnet m'étoit indifférent ; & lui donnant sa lettre , je la laissai maîtresse d'y répondre.

Miss Clifford avoit vu Sir James avec moins de froideur. Elle parloit de lui tout le jour , & souhaitoit de sortir , dans l'espérance de le rencontrer encore. Ce désir , qu'elle ne cachoit point , étoit excité par les détails où elle entroit continuellement sur les chagrins de Milord Clare. Une tendre compassion l'intéressoit à ses peines ; elle se faisoit répéter cent fois les mêmes récits , & prononçoit à tout moment son nom. Je crus devoir la détromper ; & pour lui prouver qu'elle n'avoit point vu Milord Clare , je priai Lidy de lui montrer la lettre du Baronnet.

Elle rougit en la lisant ; mais la préférence qu'il me donnoit ne lui inspira point d'aigreur contre moi , & ne diminua pas le goût qu'elle avoit pris pour lui. Elle le prouva par une démarche singulière , que l'extrême jeunesse , le peu d'expérience & beaucoup de vivacité , pouvoient à peine rendre excusable aux yeux d'une personne sensée.

Après avoir tenté en vain tous les moyens de m'engager à répondre au Baronnet , elle lui écrivit en mon nom. Sa lettre étoit expressive , mais la jeune Miss la croyoit seulement polie. Elle lui disoit qu'assujettie aux volontés d'une gouvernante sévère , je ne suivois point mes propres mouvemens. Elle lui conseilloit de demander à Miss Clifford la permission de lui faire une visite ; il l'obtiendrait , elle l'en assuroit. La plus tendre amitié nous unissant toutes deux , s'il avoit accès auprès de ma compagnie , il trouveroit aisément l'occasion de me voir & de me parler.

Miss Clifford signa mon nom , & envoya cette imprudente lettre sans me la communiquer. Le Baronnet charmé , déjà sûr d'être écouté ,

croquant m'écrire , répondit en termes reconnoissants & passionnés. Le soir même Miss Clifford reçut de lui un billet à sa propre adresse. Il la pressoit avec instance de lui permettre de venir l'assurer du respectueux désir qu'il sentoît d'obtenir son estime & de goûter les charmes de sa société ; on ne pouvoit , disoit-il , se trouver si près d'elle , sans former le dessein de lui rendre des soins & des hommages qui lui étoient dûs à tant de titres. Miss lui fit dire qu'elle le verroit avec plaisir.

Le lendemain on vint avertir Miss Clifford de se rendre dans le salon où l'on recevoit les personnes du dehors. Un instant après elle m'envoya prier d'aller l'y trouver. Ma surprise , en voyant le Baronnet auprès d'elle , excita sa gaieté : la conversation s'anima entre eux. Sir James déploya toutes les graces que l'usage du monde , l'esprit & l'enjouement répandent sur les actions d'un homme qui veut plaire & croit réussir. L'assurance du succès donne à une personne vaine , un talent que les esprits modestes acquierent difficile-

ment ; celui de développer ses propres avantages , de les mettre dans un jour favorable , & de s'en parer avec cette aisance qui prête à tout un charme séduisant.

Miss Clifford l'écoutoit attentivement , l'applaudissoit , se monroit enchantée de ses moindres expressions. Mon silence & ma froideur , trop marqués pour n'être point aperçus , rallentirent un peu la vivacité de Sir James. Son abord m'avoit paru libre ; des mots prononcés tout bas , dont le sens m'étoit échappé ; je ne fais quel air de confiance , même d'intelligence avec moi , me donnoient une sorte d'embarras , ou d'humeur , que sa prévention sur son mérite pouvoit difficilement lui faire expliquer en sa faveur. Sa visite me sembla longue : quand il nous eut laissées , Miss Clifford m'avoua tout. Elle me montra une copie de son billet & les deux réponses du Baronnet , dont la première s'adressoit à moi. Elle me reprocha mon indifférence pour Sir James , me pria affectueusement de ne point la priver du plaisir innocent que sa vue lui procuroit ; plai-

fir qu'elle perdrait si je rebutois ses soins. Elle me parloit d'un ton attendri ; j'en fus touchée & lui promis tout , excepté de cacher à Lidy une démarche dont le mystere me frappoit peut-être plus que l'irrégularité.

Mes idées n'étoient pas assez étendues pour me faire connoître combien ma compagne m'exposoit dans cette occasion ; la sincérité de mon caractère & l'amitié me persuadoient seules que je devois cette confiance à Lidy. Elle la reçut avec un peu de chagrin & m'éclaira sur l'opinion que Sir James prendroit de mes sentiments , si je lui laissois penser qu'une invitation si obligeante fût venue de moi. Après ce billet , ma réserve lui paroîtroit un caprice , & ne détruiroit pas l'espece d'approbation donnée à son amour. Elle se chargea de le détromper , blâma fortement l'étourderie de Miss Clifford , & la trouva très-difficile à réparer , sans laisser pénétrer au Baronnet l'inclination qu'elle avoit pour lui.

Sir James fut très-fâché , en apprenant que ce billet flatteur n'étoit

ni de ma main , ni de mon aveu. Il ressentait un désir extrême de me plaire ; de douces espérances s'élevoient déjà dans son cœur. Cette explication s'accordant avec mon accueil , lui causa beaucoup de douleur. Il l'exprima d'une façon touchante. Ses plaintes attendrirent Lidy : rien ne l'attachait à la résolution prise de ne point m'établir avant ma dix-huitième année. Il lui paroissoit même plus avantageux pour moi d'être de bonne heure sous la protection d'un mari , qu'abandonnée si jeune à ma propre conduite. Le Baronnet sembloit me convenir. Son âge , sa figure , sa naissance rendoient notre union sortable. Il étoit Ecoissois , & dépendoit de sa mere. Mais plus de vingt mille livres sterlings qui accompagneroient le don de ma main , pouvoient m'attirer de la considération , & réparer aux yeux d'une famille noble le défaut de ma naissance. Toutes ces réflexions faites en un instant , la déterminèrent à ne pas s'opposer au désir ardent que Sir James montrait de me rendre des soins. Si je prenois du goût pour lui , elle en

instruïroit Sir Humfroid , & le porteroit à avancer le temps où il devoit remettre ma fortune entre mes mains. Ainsi abandonnant au hazard les dispositions de mon cœur & le succès des vœux du Baronnet , sans lui permettre de m'adresser ses visites , elle voulut bien lui laisser la liberté de me voir avec Miss Clifford , & lui promit de ne me rien dire qui pût hâter ou retarder l'effet de ses soins.

Sir James , satisfait de cet arrangement , continua de faire une cour assidue à Miss Clifford. Malgré le tour assez naturel qu'avoit donné Lidy à la démarche de ma compagne , le Baronnet s'aperçut du tendre penchant de son cœur. Il ne me voyoit jamais sans elle. Plusieurs femmes se tenoient habituellement dans le salon où nous recevions ses visites. Contraint de renfermer une partie de ses sentiments , il les exprimoit par des lettres passionnées. Cédant plutôt aux prières de Miss Clifford qu'à l'importune ardeur du Baronnet , je les recevois , mais sans jamais y répondre. Ma compagne les lisoit , s'étonnoit en me les voyant

changée , & presque méconnoissable. Je courus à sa rencontre ; mais elle me ramena dans mon cabinet , en ferma la porte , s'assit , soupira , & resta sans mouvement. A peine commençois-je à lui demander le sujet de l'état où je la voyois , que sa douleur éclata. Elle jetta des cris perçants ; & joignant ses mains , laissant tomber sa tête sur son sein ; puiffances du ciel ! s'écrioit-elle , que deviendrons-nous !

Emue , attendrie , effrayée , je la caressois , j'essuyois ses larmes : Qu'avez-vous ? Eh ! qu'avez-vous donc , ma chere Lidy , lui disois-je ? Vous êtes perdue , Miss , cria-t-elle , en redoublant ses pleurs ; perdue , ruinée , abymée ! abandonnée dans l'immensité du monde ! sans parents , sans amis , sans bien , sans appui. O Lady Sara ! ô ma chere maîtresse ! veillez du haut du Ciel sur votre malheureuse fille !

Je sentis un frémissement terrible à ces mots *d'abymée , perdue* ; j'étois bien éloignée pourtant d'en envisager toute l'horreur. Je pressois Lidy de s'expliquer : j'attendois en tremblant qu'elle parlât ; mais ses cris ,
ses

ses pleurs , son saisissement , suspendoient en elle la faculté de s'énoncer. Elle ne s'exprimoit que par des gémissements , des invocations ardentes : ô Sara ! ô Edouard ! répétoit-elle toujours , protégez , sauvez l'infortunée Jenny.

L'abondance de ses larmes ayant un peu calmé la violente agitation de ses sens & l'oppression de son cœur , elle me découvrit enfin le secret de ma naissance. Après un détail assez étendu de la triste destinée de mes parents ; Sir Humfroid , dépositaire de votre fortune , continuait-elle , vivoit depuis long-temps dans une grande familiarité avec Mistriss Lardner. Cette femme étoit celle d'un Lieutenant du Régiment des Gardes. De mauvaises affaires que lui attirerent un esprit intrigant & une conduite peu réglée , l'obligerent à quitter l'Angleterre ; il passa dans nos colonies. Mistriss Lardner eut recours à la protection du Comte de Revell , pour y procurer de l'emploi à son mari. Sir Humfroid , chargé par Milord de rendre compte à cette femme du soin qu'il daignoit prendre de placer Lardner , eut le malheur

de trouver en elle des charmes dont il ne put se défendre. Il l'aima, crut lui plaire , & pendant dix années son affection pour elle ne s'est point rallentie : cependant il n'avoit pas sujet de se louer de sa complaisance ; elle le traitoit avec hauteur, & lui donnoit de fréquentes occasions de soupçonner sa fidélité. Mais une passion vicieuse est souvent entretenue , même animée , par ce qui devrait détruire le sentiment dans un cœur délicat.

Soit que l'habitude rendît cette femme nécessaire à Sir Humfroid, soit qu'elle eût l'art de lui cacher des défauts capables de l'éloigner d'elle , depuis la mort de Milord Revell, ils occupoient la même maison, & vivoient dans la plus étroite intimité. Une pension viagère , assez forte , que Sir Humfroid tenoit de la générosité du Comte , & deux petites terres situées en Irlande, leur procuroient une aisance qu'entretenoit l'économie.

Le désir d'obliger Mistriss Lardner , le porta à se défaire de son patrimoine. Il le vendit ; prêt à en placer le produit sur la tête de sa mai-

treffe, un de ses amis qui s'étoit enrichi en mettant de l'argent sur des vaisseaux, l'engagea à tenter cette voie d'augmenter ses fonds. Ce conseil suivi, fut malheureux dans son exécution. Trois vaisseaux choisis par Sir Humfroid, partis avant la déclaration de la guerre, ont été pris au retour. La nouvelle de cette perte, jointe à l'impossibilité de la réparer, & au regret de s'être privé du seul moyen d'assurer le sort de Mistriss Lardner, a depuis six mois dérangé sa santé; peu à peu sa mélancolie est devenue une maladie de langueur. Pendant qu'il en étoit accablé, sa maîtresse occupée d'elle-même, de ses seuls intérêts, cherchoit soigneusement à rassembler les papiers qu'elle vouloit soustraire à la connoissance de ses héritiers, & ce qui pouvoit être enlevé, si le mal de Sir Humfroid devenoit dangereux. Le hazard la servit dans cette recherche, cause fatale de votre ruine.

Parmi les confortatifs ordonnés à Sir Humfroid, on lui conseilla de faire usage de la poudre d'Hanovre. Une armoire pratiquée au fond de son

cabinet , où il tenoit ses effets les plus précieux , renfermoit une petite provision de cette poudre. Jamais il n'en confioit les clefs. Sa foiblesse le retenant au lit , il les donna à *Mistriss Lardner* , & lui désigna l'endroit où elle trouveroit cette poudre. La boîte ne s'offrant pas d'abord à ses regards , elle déranging plusieurs papiers , & aperçut dessous des bijoux épars , ensuite un porte-feuille à demi ouvert , d'où sortoient deux ou trois billets de banque. Cet objet la frappa ; le moment n'étant pas propre à satisfaire sa curiosité , elle poussa l'armoire sans la fermer , & attendit la nuit pour examiner ce qu'elle contenoit. Les billets sur les fonds publics dont le porte-feuille se trouva rempli , lui fit regarder comme une marque du mauvais cœur ou de l'avarice de *Sir Humfroid* , la médiocrité des dons qu'elle en recevoit. Son ame vile & déjà corrompue , s'abandonna à des mouvements de haine contre lui , en songeant combien il avoit restreint ses bienfaits , ayant le pouvoir de les étendre. Elle regarda la prise des vaisseaux comme une feinte imagi-

née pour ne pas placer une légère somme à son avantage ; elle se crut traitée injustement. Un cœur bas a-t-il besoin de prétextes ? est-il nécessaire qu'il s'excuse à lui-même ses coupables résolutions ? Décidée à se venger , à priver Sir Humfroid d'un bien dont il lui refusoit la jouissance , elle enleva cette même nuit tous les effets qui vous appartenoient , & laissa à leur place une longue lettre où elle expliquoit les raisons qui la déterminoient à cette action infame. Un de ses parents disparut avec elle , & l'on n'a pu suivre leurs traces.

Je partis pour Londres sur un billet de Sir Humfroid. Il ne m'apprenoit rien , mais il me faisoit tout craindre. Je l'ai trouvé dans une situation terrible. Sa confiance & sa tendresse si cruellement trahies , le regret de s'être si long-temps abusé , votre ruine dont il s'accuse , & la foiblesse où sa maladie l'avoit déjà réduit , ont altéré sa raison. Je compris avec peine par ses discours interrompus , la triste aventure que je viens de vous détailler ; la lettre de cette malheureuse m'en a mieux

instruite que lui-même. Sa tête s'est appesantie de plus en plus. Je l'ai laissé dans une espece d'enfance ; des souvenirs confus lui arrachent des plaintes , souvent des larmes. On désespere de son rétablissement ; s'il vit en cet état , vous n'avez point de secours à en attendre ; & s'il meurt , vous restez sans un seul ami.

Jugez , Madame , des mouvements de mon ame pendant ce surprenant récit. Apprendre que je n'étois rien , que je ne tenois à personne , que tant d'êtres respirants autour de moi pouvoient tous me rejeter sans que j'eusse le droit de m'en plaindre , sans qu'aucune créature fût dans l'obligation de soulager mes peines , même de s'y intéresser ! Que les premiers traits de la douleur sont sensibles ! qu'ils donnent d'étendue à la pensée ! Une foule de réflexions s'offrit à mon esprit. Je me vis dans la position d'un voyageur qui sentiroit la terre manquer tout-à-coup sous ses pas. Au milieu de cette sombre contemplation , je fixai le portrait de Lady Sara. Sa vue me toucha vivement. Je tombai à genoux , les bras étendus vers cette

image ; & la regardant comme si je l'appercevois pour la première fois , ô ma mere , ô mon aimable mere ! vous n'êtes donc plus , m'écriai-je , toute en pleurs. Je ne vous verrai donc jamais ! Jamais les bras d'une tendre mere ne presseront la malheureuse Jenny ! jamais les regards caressants d'un pere ne tomberont sur elle ; elle ne fera la joie de personne ! personne ne partagera , n'adoucirra les rigueurs de son sort ! Ah ! quelle main essuiera donc mes larmes ? quel sein s'ouvrira aux cris de mon cœur gémissant !

Lidy pénétrée de ces tristes exclamations , se mit à genoux près de moi. Chere Miss , me dit-elle , élevez vos vœux innocents vers le ciel ; implorez le puissant protecteur qui vous reste ; placez votre confiance en lui , marchez dans ses voies , ses bénédictions descendront sur vous. Milord Alderson vit encore : le temps a peut-être diminué sa fierté , amorti ses ressentiments , changé son caractère. Il n'a jamais connu la destinée de sa fille ; en l'apprenant il sera peut-être flatté de trouver en vous une parente dont les soins

complaisants adouciron't sa vieillesse. Je vous conduirai à ses pieds , votre malheur l'attendrira. S'il demeure inflexible , je suis jeune encore , je puis m'appliquer au travail , l'aisance me l'a fait négliger , mon zele & mon amitié me rendront mes forces & mon adresse ; je vous procurerai les besoins les plus pressants de la vie. Jamais , non jamais mon attachement pour vous ne se démentira.

Ah ! ma chere Lidy ! ma seule amie ! m'écriai-je , en me jettant entre ses bras , je n'ai que vous dans l'Univers , que le ciel & vous ! conduisez-moi , instruisez-moi. Je partagerai vos soins ; vous êtes ma sœur , mon appui , ma consolation ! Ah ! je n'ai que vous , répétois-je , en la serrant contre mon sein ; ne m'abandonnez pas , ne m'abandonnez jamais ! Elle ne put répondre que par les plus tendres caresses. Nous passâmes le reste du jour à pleurer , à nous donner des assurances mutuelles de vivre & de mourir ensemble.

Le lendemain , Lidy me remit les papiers de ma mere. Quelles
émotion

émotion je sentis en les parcourant ! combien je donnai de larmes au sort cruel de mon pere ! que son image me devint chere ! Je baisois les lettres avec respect , je baignois de mes pleurs ce cahier où Lady Sara avoit tracé ses sentiments pour lui. La premiere impression que me fit cette lecture ne s'est jamais effacée de mon souvenir ; elle porta au fond de mon cœur une tendre, une vive compassion. Elle y grava l'amour & le respect pour la mémoire d'Edouard & de Sara. Un vil intérêt, de vains honneurs détruiroient-ils aujourd'hui cette piété filiale ? Ah , Madame ! je me mépriserois si je me croyois capable d'y renoncer.

J'étois dans la nécessité de prendre un parti , & de le prendre promptement. Soixante guinées qui me restoient , devenoient une somme à ménager. J'en payois douze par mois dans la maison. Lidy , connoissant l'impossibilité de soutenir cette dépense , avoit conditionnellement retenu un logement à Londres chez Mistriss Mabel sa sœur. Elle me demanda si je voulois m'y retirer. Cette femme , veuve depuis deux

ans , continuoit le commerce de son mari. Elle fabriquoit & vendoit des gazes , du ruban , de la chenille , des cordonnets , & plusieurs sortes d'ouvrages en soie. Lidy se proposoit d'apprendre ce métier , de s'en occuper , & de payer une pension modique pour moi , afin de me dispenser de travailler. Son bon cœur l'engagea à me cacher une partie de cet arrangement , déjà fait avec sa sœur , dans la crainte que je ne m'opposasse à lui laisser le soin de pourvoir seule à notre subsistance. Déterminée à me conduire par ses avis , je consentis à aller chez Mistriss Mabel , en attendant le temps où je pourrois recourir à la protection de Milord Alderson.

J'annonçai mon départ à mes compagnes. Je le prétextai d'un ordre de mes parents , qui prêts à revenir en Angleterre , souhaitoient de me trouver à Londres à leur retour. Je sentis une peine extrême en me préparant à quitter cette maison , où j'avois passé des jours si tranquilles & si heureux. Mes adieux à Miss Clifford furent tendres. En me séparant d'elle , je me souvins de Sir

James. Il m'avoit écrit en route ; mais la disposition présente de mon esprit ne me portoit pas à m'occuper de lui. Je priai Miss Clifford de recevoir ses Lettres , de les ouvrir , même d'y répondre si elle le vouloit. Nous nous promîmes de nous écrire souvent , de nous confier mutuellement ce qui nous intéresseroit. Mon dessein étoit d'entretenir un commerce exact avec elle. Mais cette fierté mal entendue & peu réfléchie , qui nous conduit à rougir de la pauvreté , me fit manquer à cet engagement ; je n'eus pas la force de laisser connoître à Miss Clifford dans quelle maison ma mauvaise fortune me contraignoit d'accepter un asyle.

Je fus affectée d'un mouvement bien triste en arrivant à Londres. La sœur de Lidy n'avoit ni sa douceur ni son éducation. En entrant chez elle tout me déplut , tout me révolta. Je quittois un appartement assez spacieux , agréablement meublé ; ses vues percées sur une campagne immense , en rendoient la situation aussi saine que riante. Je me trouvois réduite à une piece uni-

que , étroite , obscure , & un seul cabinet destiné pour Lidy. A la place de ces aimables Miss dont j'étois sans cesse environnée à Oxford , des filles de bas Artisans , plus grossieres encore dans leurs idées que dans leur langage , devenoient ma seule compagnie , si l'ennui me forçoit d'en chercher. Accoutumée à une table délicate & proprement servie , je ne pouvois m'asseoir sans répugnance à celle de Mistriss Mabel ; tout excitoit mon dégoût , souvent mes larmes ; l'espoir de trouver du secours dans les bontés de Milord Alderson , me soutenoit seul , & m'empêchoit de succomber au chagrin que me causoit un si grand changement.

Je pressois Lidy de recourir à lui , d'instruire le pere de Lady Sara du sort de la malheureuse orpheline qui lui devoit le jour ; mais elle connoissoit trop bien Milord pour ne pas redouter l'instant où elle paroîtroit à ses yeux. Mille réflexions sur le caractère de ce Seigneur , affoiblissoient à tout moment l'idée consolante d'obtenir sa protection , de l'intéresser en ma faveur. Elle se rappela

loit avec effroi sa hauteur , son naturel inflexible. Témoin de sa dureté pendant la maladie de Lady Sara , de sa haine pour Edouard , haine si injuste , elle trembloit de l'accueil qu'il feroit à leur fille. Je combattois ses craintes. Conserve-t-on une longue colère , lui disois-je ? Le cœur ne se lasse-t-il point de haïr ? Le récit touchant de la triste fin de ma mere attendrira Milord. Mes traits lui retraceront l'image de sa fille infortunée. Je suis jeune , pauvre , abandonnée , sans espoir , sans appui : que de droits pour prétendre à la compassion ! que de titres pour l'exciter !

Je jugeois alors de l'intérieur de tous les hommes par les seules sensations de mon ame. Pouvois-je imaginer qu'il existât dans la nature des êtres insensibles au plaisir si pur , si satisfaisant de tendre une main secourable aux malheureux , de ranimer un cœur flétri par la tristesse , d'entendre retentir à ses oreilles les douces expressions de la reconnoissance. Je l'avois senti ce plaisir si vrai ; ma propre expérience me persuadoit que pour se faire un bonheur

de répandre la joie autour de soi ; il suffisoit de posséder ces biens dont une belle ame se plaît à corriger le partage inégal.

Je me trompois , Madame ! Les cris douloureux de l'adversité touchent rarement le cœur d'une personne heureuse ; c'est dans un état borné , c'est dans la médiocrité qui nous laisse des besoins , nous accoutume à nous gêner , à sentir une continuelle privation , que nous jettons des regards compâtissans sur celui qui souffre d'une privation plus grande. Si pour le soulager il ne faut que nous gêner davantage , l'habitude de nous refuser beaucoup à nous-mêmes , nous conduit à le secourir généreusement , nous fait trouver de la douceur à bannir du cœur d'un autre cette peine si souvent renouvelée au fond du nôtre.

Lidy s'occupoit des moyens de me satisfaire en me présentant à Milord Alderson , quand le hasard lui fit rencontrer Mistriss Hammon , une de ses compagnes de service auprès de Lady Sara. Peut-être vous la rappelez-vous , Madame ; elle l'avoit élevée , & la servoit dans la

pension où vous étiez ensemble. Lidy la reconnut d'abord. Après quelques explications , Mistris Hammon l'ayant reconnue aussi , lui apprit que Milord , dégoûté du séjour d'Alderfon , n'y vivoit plus , passoit une partie de l'année à Londres , & l'autre à parcourir plusieurs maisons à lui , situées dans les environs. Elle ajouta que de tous ses anciens domestiques , elle seule lui étoit restée attachée. Ensuite elle montra une curiosité , mêlée de beaucoup d'intérêt , sur le sort de Lady Sara , la supposition de sa mort à Calais lui étant connue. Ses questions touchèrent Lidy ; elle apprit à sa compagne que la mort d'Edouard avoit causé celle de leur maîtresse. Mistris Hammon partagea sa douleur & ses regrets , & parut conserver tant de respect & d'attachement pour la mémoire de ma mere , que Lidy commença à regarder cette femme comme une personne utile à nos desseins. Elle lui indiqua sa demeure , lui proposa de venir prendre du thé dès le soir même. Mistris Hammon reçut l'invitation avec plaisir , & fut exacte à s'y rendre.

Elle me regarda beaucoup en entrant. Après quelques moments de conversation , le portrait de Lady Sara frappa ses regards. Elle tressaillit en l'apercevant , le contempla avec attention ; & joignant ses mains d'un air attendri : ô mon aimable & chère élève , s'écria-t-elle , voilà donc tout ce qui reste de vous !

Cette exclamation me toucha vivement , je ne pus retenir mes larmes. Eh , mon Dieu , quelle est cette jeune & charmante Miss , demanda Mistress Hammon à Lidy ? Ses traits , sa grace , la noblesse de son air , ses pleurs Hélas ! ce que j'ose imaginer seroit-il possible ! Lidy l'assura qu'elle ne se trompoit point si elle croyoit voir en moi la fille de leur infortunée maîtresse.

J'exprimerois bien faiblement ; Madame , les transports tendres & naïfs d'un cœur simple , d'une femme sensible & vraiment pénétrée du triste abaissement où la fille du Duc de Salisbury & de Lady Alderson se trouvoit réduite. Que de respect , de larmes , de caresses , mêlées aux louanges d'Edouard & de Sara ! que de regrets sur leur perte ! com-

bien d'offres obligeantes & sinceres ,
& quel empressement à s'instruire
des moyens de me rendre service !

Quand les premiers mouvements
de cette bonne & zélée créature fu-
rent un peu rallentis , Lidy lui apprit
tout ce qui étoit arrivé à ma mere ,
exposa à ses yeux ma situation pré-
sente , & lui demanda ses conseils ,
avouant l'embarras extrême qu'elle
éprouvoit à la seule idée de voir Mi-
lord , de lui parler & d'offrir à ses
regards une fille de Lady Sara.

Sans former le moindre doute
sur ma naissance , Mistriss Hammon
en examina les preuves ; elles ne lui
parurent pas suffisantes pour con-
vaincre Milord que je devois le jour
à sa fille. Mistriss Larkin n'étoit plus.
Sa mort & la démence actuelle de
Sir Humfroid me privoient des deux
seules personnes dont le témoigna-
ge pût être de quelque poids. Un
acte dénué des titres de mes parents
donnoit peu de force à mes préten-
tions. Il sembloit apparent qu'en se
chargeant du soin de ma fortune ,
Milord Revell avoit jugé inutile
de me laisser des droits litigieux sur
des biens dont je ne pourrois jamais.

réclamer qu'une partie fort inférieure à ses bienfaits. Le manuscrit de ma mere offroit à mon égard un très-léger indice. La délicatesse de ses expressions jettoit de l'obscurité sur ce qui annonçoit son état. Sa tendresse pour Edouard , répandue dans tout cet écrit , le rendoit plus propre à révolter Milord contre sa mémoire , qu'à ranimer en lui des sentiments paternels. Loin d'affoiblir sa dureté , sa hauteur , l'âge & les infirmités ajoutaient , disoit-elle , les désagréments de l'humeur à l'inflexibilité naturelle de son cœur. Intendante de sa maison , ayant toute sa confiance , elle le connoissoit parfaitement.

A mesure qu'elle parloit , mes espérances s'évanouissoient ; un avenir affreux s'ouvroit devant moi ; je pâlis ; & me tournant du côté de Lidy , je pleurai amèrement. Mistress Hammon , affligée de l'effet qu'avoient produit ses justes observations , s'efforça de chercher des raisons spécieuses , propres à détruire ses premières objections. En refusant de lire les lettres qui lui furent portées à Alderson , dit-elle , Milord est resté dans l'incertitude sur

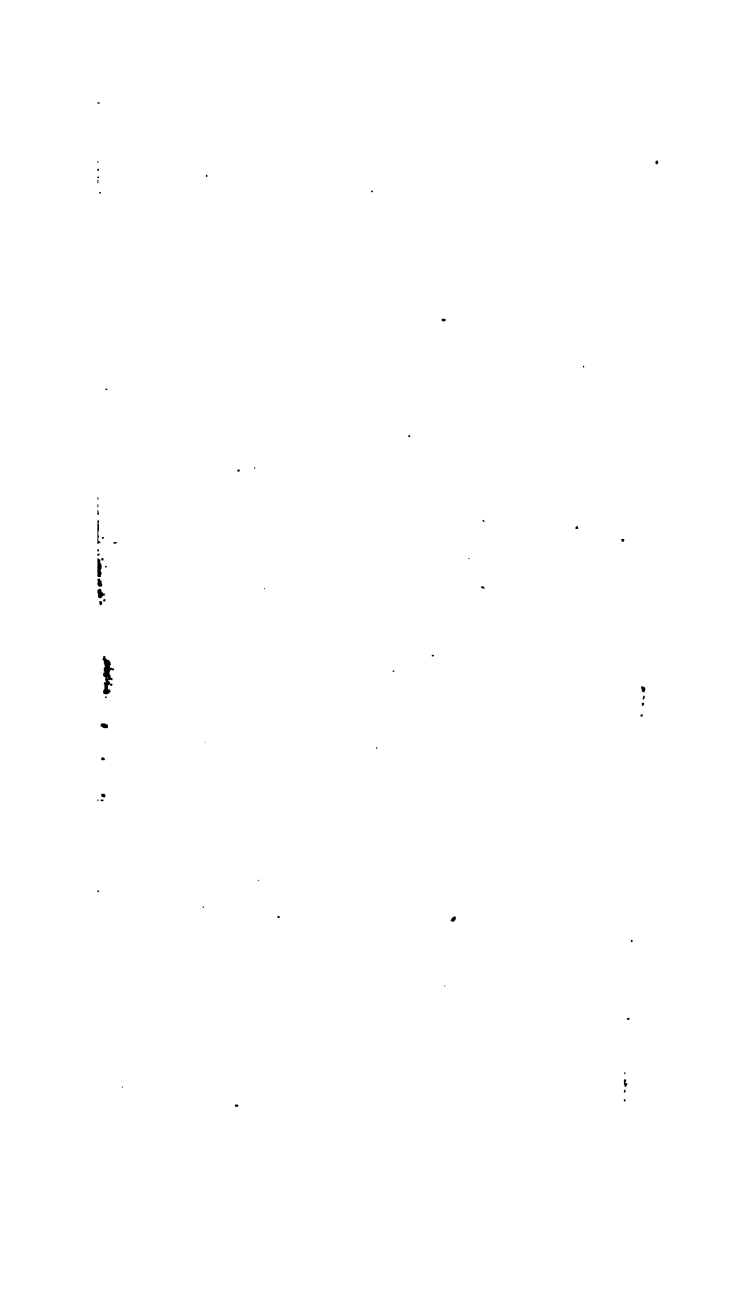
la vie ou la mort de Lady Sara. Il désire peut-être des lumières que sa haine pour Milord Revell ne lui a pas permis de demander à ce Seigneur ; on peut sonder ses dispositions à cet égard , & se régler sur elles.

Eh ! qui oseroit s'exposer , s'écria Lidy , à démentir en présence de Milord , un bruit répandu par lui-même ? Comment lui soutenir que sa malheureuse fille n'est point morte à Calais ? Quelle tempête exciteroit cette audace ? Qui de nous supporteroit sans trembler l'éclat de sa voix & la fureur de ses emportements ? Moi , dit Mistress Hammon : je le fers avec zèle , avec fidélité ; mais attachée à mes devoirs , je ne le suis point à sa personne. Son mauvais cœur a rebuté mon amitié. Les avantages dont je jouis dans sa maison , ne sont pas d'un prix aussi important à mes yeux que le bonheur de la fille de Lady Sara , & je les sacrifierois sans regret à la douceur de la voir heureuse. Mais ne précipitons rien ; essayons d'assurer le succès de nos desirs ; & ne risquons point d'imprudentes démarches. Il me vient une idée , continua-t-elle ; Milord est

actuellement dans le Comté de Leicester ; j'ai ordre d'aller l'attendre à sa maison de Windford ; il s'y rendra vers la fin du mois prochain. La saison commence à s'adoucir , venez toutes deux à Windfor avec moi ; Miss a besoin de dissipation ; cet agréable séjour est propre à lui en procurer. Là , nous penserons à loisir à l'importance de cette affaire. Sir Humfroid recouvrera peut-être ses forces & sa raison ; peut-être le Ciel daignera-t-il nous découvrir un moyen de réussir , que nos vues bornées ne peuvent même entrevoir.

Je consentis sans peine à l'accompagner. Le lendemain nous partîmes toutes trois pour Windford. La terre de Milord tenoit à la forêt ; & comme Mistriss Hammon l'avoit annoncé , elle offroit un aspect charmant.





Seconde partie.





HISTOIRE

DE

MISS JENNY,

*ECRITE & envoyée par elle à Milady-
Comtesse DE ROSCOMOND ,
Ambassadrice d'Angleterre à la Cour
de Dannemarck.*

LA situation riante de cette maison , me rappella les jardins de Milord Clare , & la différence que si peu de temps venoit de mettre dans mon fort. Cependant la pureté de l'air , la beauté des promenades , les soins tendres & attentifs de Mistris Hammon , modérèrent un peu mon affliction. Les chagrins embarrassants que nous cause l'indigence , n'ont pas les traits

aigus dont le cœur est continuellement blessé par les peines que le sentiment lui fait souffrir. Le cruel appesantissement de ces peines tient sans cesse l'ame oppressée , & détruit en elle toute espece de sensibilité : mais l'inquiete idée de la mauvaise fortune s'éloigne quelquefois de l'esprit , laisse goûter des plaisirs momentanés , & ne rend point incapables de se livrer à la dissipation que le hazard ou le soin d'un ami présente.

Trois semaines se passerent à agiter entre nous les moyens d'apprendre à Milord , sans l'irriter , la destinée de sa fille , & mon existence. Je rejettois absolument ceux qui exposoient Mistris Hammon à perdre sa bienveillance ; je ne voulois point me préparer un dur reproche. De tous les malheurs , celui d'avoir causé la ruine d'un obligeant ami , est le seul dont le temps n'adoucit jamais l'amertume.

Aucun parti ne fixoit encore nos idées , quand Milord nous surprit en devançant de beaucoup le temps où il étoit attendu. Le hazard me plaça sur son passage , sans qu'il me fût

possible d'éviter sa rencontre. Je le saluai ; ma figure assez distinguée le frappa. Il s'inclina profondément , s'arrêta pour me laisser passer , me suivit des yeux , demanda ensuite à qui j'appartenois , & comment je me trouvois chez lui.

Sans trop s'éloigner de la vérité , Mistris Hammon satisfit sa curiosité. Miss Jenny Granville est une jeune orpheline , Milord , lui dit-elle , élevée dans l'abondance , dans la certitude d'une fortune honnête , réduite à présent par l'imprudence de son Tuteur , à chercher une protection étrangère , à se trouver heureuse si ses talents , son esprit , & les graces de sa personne lui procurent l'appui d'une femme titrée , ou d'une bourgeoise opulente , qui daigne la recevoir dans sa maison en qualité d'humble amie ; triste ressource pour une fille dont la naissance est noble , & qui possédoit il y a trois mois plus de vingt mille livres sterlings. Elle ajouta à ces détails tout ce qu'elle crut capable d'exciter en lui le désir de me connoître , & l'envie de m'obliger. Milord accoutumé à la voir s'inté-

reffer à tous ceux qui lui sembloient mériter de la compassion , ne fut pas surpris de la chaleur de ses expressions. Il approuva de m'avoir donné un asyle , loua la bonté de son cœur , lui permit de me garder près d'elle , souhaita que l'on pût me trouver une place convenable , me plaignit & changea de discours.

Il se passa un peu de temps sans que l'occasion de voir Milord se présentât. Un soir il entra dans une salle basse où j'étois avec Mistriss Hammon. Il l'appella , lui donna quelques ordres. Ses yeux se tournant vers moi , je le saluai respectueusement. Une légère inclination de tête fut tout ce qu'il crut devoir à une fille dont la naissance , quoique noble , n'étoit point accompagnée des avantages brillants qui attirent de la considération dans le monde.

L'indifférence marquée de cette révérence me frappa ; elle me fit éprouver une sorte de mortification que la fierté seule n'excitoit pas. Je me sentis touchée. Le peu d'attention de Milord pour ma présence m'affligeant trop , je m'approchai insensiblement.

ment d'une porte opposée à celle où il se tenoit , & sortis de la salle. Mistris Hammon , dit-il , assez haut , je serois fâché de gêner votre jeune amie , rappelez-la , je vais vous laisser. Elle obéit , mais je ne répondis point , & me hâtai de gagner une allée du jardin où j'allai répandre des pleurs , sans pouvoir me rendre compte en ce moment du sentiment qui me les arrachoit.

Mistris Hammon saisit cette occasion de parler encore de moi à Milord. Elle lui fit une peinture touchante de ma situation , lui vanta mes talents. Elle s'efforçoit de lui inspirer au moins le désir de s'en amuser. Il aimoit passionnément la musique , & je la savois assez bien. Il l'écouta sans paroître fatigué de ses discours , mais sans montrer qu'ils lui fissent impression , & la quitta bientôt en répétant , rappelez-la , je ne veux point la gêner.

Deux jours après cet entretien , Milord demanda un matin à Mistris Hammon si elle ne pourroit pas lui procurer le plaisir de m'entendre jouer du Claveffin & chanter

quelques airs. Cette femme transportée de joie , accourut à moi. Il veut vous voir , Miss , s'écria-t-elle ; il veut vous entendre , le Ciel sans doute a mis ce désir dans son cœur. Ne rougissez point de montrer de la complaisance pour Milord. Employez votre esprit à lui plaire , vos talents à l'amuser , devenez-lui nécessaire ; qu'il souhaite , s'il se peut , de ne jamais vous perdre de vue. Chere Miss , cet instant va peut-être décider du bonheur de vos jours.

Il étoit inutile de m'exciter à montrer de la déférence à Milord Alderson ; sa vue m'avoit émue puissamment. La physionomie noble & majestueuse de ce Seigneur , l'air vénérable que l'âge donnoit à des traits dont la beauté se faisoit admirer encore ; la douceur de lever les yeux pour la première fois sur une personne à laquelle le sang me lioit , dispensée par la loi de me protéger , mais engagée par la nature à me plaindre , à m'aimer , à me secourir ; mille sentiments réunis m'affectoient à son aspect , & préparoient mon cœur à respecter &

à chérir le pere de Lady Sara.

Conduite par Mistriss Hammon ; j'entrai dans le salon où Milord m'attendoit. Il me reçut avec politesse. Après une courte apologie sur l'envie de m'entendre , & la peine que j'allois prendre pour la satisfaire , il me pria de m'asseoir au Claveffin. J'obéis. Tant que j'exécutai des pieces , Milord parut surpris de la légéreté de ma main ; & quand je chantai , il se montra charmé de la douceur & de la flexibilité de ma voix. Passant de mes louanges à celles du Compositeur d'un morceau qui l'avoit extrêmement flatté , il parla des goûts divers sur l'harmonie , étendit ce sujet & le traita en connoisseur. Il lui rappella plusieurs particularités de ses voyages en France & en Italie , pays où la dispute s'élevoit aisément , disoit-il , sur la préférence que chaque Nation croyoit mériter. Je l'écoutois avec attention , ses récits s'enchaînoient l'un à l'autre ; ils durerent jusques au moment où on vint l'avertir qu'il étoit servi. Je me préparois à sortir , mais il me retint , me pria de lui accom-

der ma compagnie à table. Mistriss Hammon se hâta d'accepter cet honneur pour moi. Pendant le repas Milord conserva sa gaieté. Il avoit ordonné que ses chevaux fussent attelés à cinq heures, il parut fâché de s'être engagé à sortir ; en me quittant il me remercia des moments agréables que je venois de lui faire passer.

Cet heureux commencement offroit une riante perspective. Cependant Lidy se refusoit aux espérances que Mistriss Hammon en concevoit. Elle évitoit soigneusement les regards de Milord, & craignoit toujours pour elle & pour moi, l'instant où il apprendroit à qui je devois la vie. Le lendemain, à l'heure du dîner, on vint me dire que Milord m'attendoit. Charmée de cette invitation, je courus à son appartement. J'y fus reçue comme une personne dont la présence étoit désirée. Je jouai du Claveffin après le dîner, & ne quittai Milord qu'à l'heure où il se retiroit ordinairement pour prendre du repos. Chaque jour augmenta ma faveur auprès de Milord.

Alderfon. J'obtenois déjà des graces légères. A la priere de son Chapelain je lui présentois les humbles Requêtes de ses Vassaux ou de ses Fermiers. J'obligeois toute sa maison ; le respect de ses gens pour moi croissoit avec les distinctions du maître. On commençoit à se dire en secret , *Miss Jenny sera bientôt Milady Alderfon.* On croyoit Milord fort attaché à ma personne. Ceux qui le pensoient ne favoient pas combien celui dont la complaisance amuse un Grand , peut séduire son esprit sans intéresser son cœur.

Je vécus plus d'un mois dans cette espece d'intimité avec Milord. Mangeant à sa table , & passant une partie du jour auprès de lui , sans qu'il daignât me faire une seule question sur la situation fâcheuse de ma fortune , s'informer des particularités de mon malheur , ou des ressources qui pouvoient me rester. Une fluxion sur les yeux le privoit depuis long-temps de la promenade. Les jaloufies de son appartement demeuroient fermées , & l'obscurité me laissoit à peine lire les Pièces.

difficiles qu'il aimoit à m'entendre jouer. Il guérit enfin & se vit avec plaisir en liberté de parcourir ses jardins, & de jouir des nouveaux embellissements qu'on venoit d'y faire.

Un matin il m'envoya prier de l'accompagner à la promenade. Je me rendis avec lui au bord d'une piece d'eau, où se jouoient quantité d'oiseaux aquatiques, accoutumés à venir au plus léger signal se disputer des grains qu'on leur jettoit. Le jour étoit fort grand dans ce lieu, où rien ne l'ombrageoit. Milord ne m'avoit point encore regardée avec autant d'attention ni de facilité de m'examiner. Il me considéra long-temps. Un mouvement de surprise le fit se retirer en arriere, lever les mains & prononcer des mots entre-coupés, dont le sens ne m'échappa point. Il revint à moi, s'éloigna encore, se rapprocha, me regarda fixement sans parler. Ensuite s'appuyant sur une balustrade qui régnoit autour du bassin, il baissa la tête du côté de l'eau & s'écria : Quels traits, quel rapport, quelle étonnante conformité !

Que mon cœur étoit agité , **Malame** ! Milord s'appercevoit de sa ressemblance avec Lady Sara ; elle le fraploit ; mais sa surprise ne paroissoit mêlée d'aucun attendrissement ; la sévérité de ses regards venoit de me glacer. Inquiete , troublée , je gardois le silence , j'attendois en tremblant que Milord le rompît lui-même.

Son air devenu si sombre en un instant , sembla s'éclaircir peu à peu. Il se tourna vers moi , me fit une espece d'excuse de sa longue distraction. Vous m'avez vivement rappelé , me dit-il , une personne dont le souvenir m'est odieux. Vos traits sont semblables aux siens , je souhaite que le Ciel ne vous ait pas destinée à vous conduire comme elle , & qu'il vous garantisse de ses foiblesses. Nous continuâmes notre promenade , & pour la première fois Milord m'interrogea sur le temps où j'avois perdu mes parents , sur les événements qui me privoient de mes biens , & sur le rang & la fortune de mon pere.

Instruite de ce que je devois répondre , il m'étoit aisé de le satis-

faire sans me trahir : mais peu accoutumée à déguiser la vérité , j'hésitois ; mon embarras paroissoit jusques dans le son de ma voix , & je cherchois à détourner la conversation d'un sujet dont la sincérité de mon cœur se sentoît blessée. Milord rentra plutôt qu'il ne sembloit se l'être proposé. Sous prétexte d'un peu de lassitude , & de vouloir se reposer , il me quitta assez brusquement.

Je me crus perdue. Mistris Hammon & Lidy penserent , comme moi , qu'il alloit me retirer sa faveur. Cependant à l'heure du dîner , on vint à l'ordinaire me dire qu'il m'attendoit. Je ne vis point de changement dans sa contenance , mais il me parla moins , & m'observa davantage. Ce qui devoit me rendre plus chère à son cœur m'en éloigna. Je le trouvois souvent froid & férieux. Pendant plusieurs jours il me saluoit en sortant de table & se retiroit promptement , marquant une sorte de crainte que je ne le suivisse. Cette conduite abattit mon espoir , affligea Mistris Hammon , & confirma Lidy dans l'idée

l'idée qu'il seroit imprudent de lui découvrir ma naissance , & de l'instruire d'un secret dont la connoissance le rendroit mon ennemi.

Milord eut un peu de fièvre , il s'y joignit une violente attaque de goutte. Malgré l'indifférence qu'il me montrait depuis notre promenade , mes premiers sentiments n'étoient point affoiblis. Ses cris pénétoient mon cœur. Empressée à partager avec Mistriss Hammon l'emploi de le servir , assidue près de son lit , je volois pour exécuter ses ordres. Je ne pouvois retenir mes larmes en l'entendant se plaindre tout haut des maux aigus qu'il souffroit. Pendant sa convalescence , il parut se souvenir de mes soins , & se montra sensible à ceux que je prenois alors de dissiper ses ennuis. Il commençoit à marcher dans sa chambre , à reprendre ses forces. Je sentoie une joie véritable de son heureux rétablissement , je la lui marquois souvent. Je croyois m'appercevoir qu'il se plaioit aux preuves tendres & naïves de mon attachement , & ma vive amitié en redoubloit encore.

Seule un jour près de lui , je lis-
sois un livre français qu'on venoit de
lui envoyer ; il paroissoit s'en amu-
ser beaucoup. Un flacon qu'il te-
noit échappa de ses mains , je me
précipitai à terre pour l'empêcher
d'y toucher & de s'y briser. En me
baissant , un ruban étroit , où le por-
trait de mon pere étoit attaché , se
cassa ; imprudemment je m'ôtai de
mon col. Le portrait caché dans
mon sein , parut , excita la curiosité
de Milord , il me demanda à le
voir , & fit un mouvement pour le
prendre.

Ma rougeur , l'extrême embarras
qui se peignit sur mon visage , ma
consternation , mon effroi frappe-
rent Milord Alderson. Il saisit le
portrait , l'enleva aisément d'une
main foible ; la crainte avoit glacé
mon sang , elle me rendoit muette
& presque inanimée.

La haine , ainsi que l'amour , gra-
ve les idées dans la mémoire. Mi-
lord reconnut l'image d'Edouard Il
poussa un cri étouffé , suivi de plu-
sieurs exclamations. Où suis-je ,
disoit-il ? Quel piège veut-on me
tendre ? Quel complot odieux se

forme ici contre moi ? Cette ressemblance singulière avec Sara , ce portrait , ont sans doute inspiré à des âmes viles le projet de m'en imposer , de se jouer de ma vieillesse , de me tromper Un mouvement impétueux me fit tomber à ses pieds , saisir une de ses mains , la presser , la baiser ; & trouvant la force de parler dans celle du sentiment dont j'étois animée : on ne vous tend point de piège , Milord , lui dis-je ; on ne vous trompe point. Pardonnez-moi , ah ! pardonnez à l'infortunée qui implore votre pitié ; ne me punissez pas d'avoir espéré en vous. C'est la fille de Lady Sara , c'est la vôtre qui gémit à vos pieds ; ah ! ne me haïssez pas ! je ne mérite point votre haine.

Mes pleurs me contraignirent de m'arrêter. De la main que je lui laissois libre , Milord s'efforça de me repousser. Mais passant mes bras autour de lui , le serrant avec ardeur , ôtez-moi la vie , lui criois-je ; mais ne m'accablez pas de votre colère , de vos dédains ; ne détournez point vos regards d'une fille pauvre , abandonnée , plus sensible à vos

mépris qu'à ses malheurs. Non , ce n'est plus un protecteur , c'est un pere que je cherche en vous ! Je vous respecte , je vous aime ! Votre premiere vue a élevé dans mon cœur un sentiment inconnu , il me fait désirer votre tendresse plus que vos secours. Des regards moins sévères , une seule expression caressante , dont vous daigneriez m'honorer , me seroit plus chere que le retour de ma fortune ; nommez-moi votre fille ! Permettez-moi de vous donner une fois , une seule fois le nom de pere , & je me croirai heureuse ! Il voulut encore me repousser ; non , non , vous ne m'échapperez point , m'écriai-je ! mon cœur vous est pour jamais attaché. Ah ! ne m'éloignez point de votre présence , ne me bannissez point de votre maison , n'importe à quel titre j'y demeure ; contente de rester près de vous , je vous révérai comme mon pere , ou vous servirai comme mon maître , si vous l'exigez.

Si l'oppression de mon cœur n'eût étouffé ma voix , j'aurois pu parler plus long-temps. La fureur de Milord le rendoit immobile , & ne lui

permettoit pas de m'interrompre. Elle éclata enfin ; il s'arracha de mes bras , & prenant ce ton terrible qui le faisoit paroître si redoutable aux malheureux dont le sort dépendoit de lui : jeune audacieuse , s'écria-t-il , oses-tu te dire de mon sang. Eh ! quand tu en serois ! tremble , frémis , crains la juste punition de ton mensonge & de ta hardiesse. Te nommer ma fille , moi ! Eh ! qui es-tu ? Vil rebut , peut-être Mais pourquoi me retracer un moment si douloureux , si humiliant ! Ah ! Madame , avec quelle inhumanité je fus traitée ! Je rougis encore au souvenir des expressions de cet homme dur & artificieux ; elles me prouverent trop qu'il me croyoit vraie ; mais sa haine pour mes parents s'étendoit jusqu'à moi.

Il fit appeller Mistriss Hammon , l'interrogea d'un ton impérieux. Apprenant par elle que Lidy étoit dans sa maison , il la demanda , l'accabla de menaces , lui donna les noms les plus durs , nous reprocha à toutes trois un complot infame , formé en commun pour le tromper ; il ne vouloit rien écouter , rien en-

tendre ; il traita leurs discours d'impostures , de lâches suppositions , de mensonges inventés dans le coupable dessein de noircir la mémoire de Sara ; d'établir ma fortune & la leur sur la perte de sa réputation. Il me semble voir encore ces femmes prosternées aux pieds de ce cruel ; moi , la tête appuyée sur le siege qu'il venoit de quitter , cachant mon visage & mes pleurs , m'efforçant en vain de retenir mes cris , & redoutant plus que la mort les regards méprisants de Milord.

Sauvez l'innocente & infortunée fille de ma chere maîtresse , lui disoit Lidy , sauvez-la des dangers où l'expose l'abandon de la nature entiere. Eh ! pourquoi , Milord , pourquoi vous tromperois-je ! Est-ce mon intérêt qui m'engage à implorer vos bontés ? Ah ! je ne demande point à les partager : Née pauvre , je puis vivre sans peine du fruit de mon travail. Mais , Miss , élevée dans l'aisance , n'a point appris à supporter l'abaissement & la misere. Je le jure en présence du Ciel ; je ne vous en impose point , c'est la fille de Lady Sara dont vous voyez couler les

pleurs , dont vous entendez les gémissements ; lui refuserez-vous un asyle ? Assurez son sort... Ah ! si Milord eût daigné lire la lettre de sa fille , de sa fille expirante ! m'accuseroit-il aujourd'hui d'une criminelle supposition ?

Cette espece de reproche enflamma la colere de Milord Alderson. Elle se porta à l'excès.... Mais souffrez , Madame , que j'abrege le récit de cette scene odieuse. Indignement chassées de la présence & de la maison de Milord , traitées de misérables qui attentoient à son honneur , à sa fortune , & peut-être à sa vie , nous sortîmes toutes trois du château pour n'y rentrer jamais. Ma seule consolation , dans une disgrâce si mortifiante , fut de voir Mistriss Hammon placée plus avantageusement encore , auprès d'une Dame qui la désiroit depuis long-temps. Obligée de suivre sa maîtresse en Irlande , elle me donna toujours de ses nouvelles. Quand je me trouvai en état de reconnoître son amitié , j'appris avec douleur qu'elle étoit morte.

Je retournai à Londres dans une

situation d'esprit difficile à exprimer. On est bien malheureux , Madame , quand aucune espérance ne s'offre plus à la pensée ; même cette espérance vague , éloignée , qui amuse nos désirs , nous laisse au moins la douceur de former des projets , & d'envisager un avenir moins fâcheux.

Les premiers jours qui suivirent cette dure épreuve , je voulus me soumettre à la triste condition où je me voyois réduite. J'essayai de soulager Lidy , de m'occuper utilement comme elle. Mais cette intelligence , qui m'avoit fait acquérir sans peine des talents agréables , m'abandonna quand il fallut l'employer à comprendre de nouvelles leçons. Mes doigts si habiles à parcourir les touches d'un claveffin , mêloient avec mal-adresse les différents assortiments des soies. J'oubliois à tout moment ce qu'on venoit de me dire , & mon dégoût pour les compagnes de mon travail , me rendoit cet apprentissage insupportable.

A mon arrivée d'Oxford , Mistriss Mabel conseilloit à Lidy de chercher à me placer auprès d'une Dame

de la Cour , ou chez quelque riche habitante de la cité. Bien des femmes , disoit-elle , désiroient de jeunes personnes propres à les accompagner en public , & à les amuser dans leurs heures de retraite. Ce parti m'inspiroit une véritable répugnance ; il m'auroit séparée de Lidy : j'espérois alors la protection de Milord Alderson.

D'ailleurs , inconnue à tout le monde , sans un ami pour me présenter , pour prévenir sur mes mœurs , sur mes sentiments ; comment paroître dans une maison , n'ayant à exposer que le besoin d'y être admise ? Comment me résoudre à soutenir des interrogations naturelles , des questions simples à faire , des demandes ordinaires , si embarrassantes , si fâcheuses à entendre , quand on n'y peut répondre sans trahir la vérité , ou la découvrir en rougissant , puisqu'il est un état où l'on rougit sans avoir commis de fautes ?

Ah , Madame ! quel préjugé faux & barbare soumet au mépris tant d'innocentes créatures , & laisse jouir de l'estime publique les auteurs du crime dont elles subissent la

honte ! Nos peres ont établi des loix bien injustes. L'intérêt les conserve en vigueur , l'amour du plaisir les enfreint sans cesse. Quelle contrariété dans nos principes & nos mœurs ! comment un homme libre , déterminé à ne point s'engager , ou déjà lié , ose-t-il se livrer à l'ardeur de ses sens , s'abandonner à leur ivresse ; lui qui , pour contenter ses desirs , doit en déshonorer l'objet & risquer de faire un malheureux ?

Depuis mon retour de Windfor mes vues étoient changées. Je désirois ardemment de trouver une protectrice. Monsieur Burnet , un honnête Négociant , qui faisoit travailler Mistress Mabel , se chargea avec bonté d'employer ses soins pour me placer. En effet , il me présenta à plusieurs personnes.

Vous dirai-je , Madame , le dur accueil , les hauteurs , les dédains que j'essuyai de celle dont mon malheur excita la froide & humiliante compassion ? Ma jeunesse , ma figure , devinrent le sujet de mille choquantes réflexions. Sans se déterminer à m'obliger , on s'entretenoit devant moi des inconvénients qu'il y

auroit à le faire. Examinée , déconcertée , plainte & rejetée , je parus à la toilette de vingt femmes , & ne fut acceptée d'aucune.

Ces démarches rebutantes & infructueuses m'affligèrent sensiblement. La mort de Sir Humfroid acheva de m'accabler , une sombre tristesse abattit mes esprits. Elle augmenta chaque jour , & me conduisit peu à peu à cette espece de langueur qui se tourne aisément en consommation.

Lidy s'effrayoit du dérangement de ma santé , elle me forçoit à rester dans ma chambre , cherchoit à me distraire , à m'amuser. Elle me préparoit des mets propres à flatter mon goût. Son inquiétude , ses attentions tendres & continuelles m'engageoient à renfermer une partie de ma sensibilité pour ménager la sienne. Cette contrainte aigrissoit mes chagrins , je me croyois prête à y succomber , quand le hazard m'offrit un moyen de changer ma situation.

Lidy m'avoit conduite un matin au Parc Saint-James , dans le dessein de me faire prendre l'air ; je me pro-

menoïis lentement avec elle. Au détour d'une allée , un homme qui sortoit de celle où j'entrois , revint sur ses pas , & s'arrêtant devant moi , il s'écria : ô bonheur ! c'est elle , c'est Miss Jenny Granville.

Etonnée d'entendre mon nom , je levai les yeux sur celui qui venoit de le prononcer , & reconnus Sir James Huntley. Cette rencontre me troubla. Dans l'infortune on ne fixe pas sans émotion ceux dont la vue rappelle un temps plus heureux. A leur aspect le cœur prévient , par son attendrissement , la mortification qu'il craint , ou les consolations qu'il espere.

Le Baronnet étoit si sensible au plaisir de me revoir , si charmé de me retrouver inopinément , après six mois d'une pénible & inutile recherche , qu'il exprimoit à la fois mille sentimens différens. Il ne pouvoit , disoit-il , me pardonner mon silence , cette rigueur qui m'avoit portée à laisser ignorer ma demeure à Miss Clifford , sans doute pour me dérober aux empressements d'un homme dont l'amour & les soins me fatiguoient. Des transports de joie in-

terrompoient ses reproches. Il oublioit mes torts , se livroit tout entier à la satisfaction de son cœur. Ensuite il recommençoit à se plaindre , à m'accuser. Précipité dans le désespoir par ma conduite à son égard , ses projets de bonheur , ses plus cheres espérances s'étoient évaporés. Ma négligence , mon dédain , ma haine les avoient pour jamais dissipés , il ne pouvoit plus être heureux ! Occupé de lui , des mouvements vifs & variés de son ame , il n'appercevoit ni mon embarras , ni le changement marqué de ma personne.

Ma pâleur & l'air d'abattement répandu sur mon visage le frappèrent enfin. Un tendre intérêt se peignit sur tous ses traits. Il prit une de mes mains , & la pressant doucement : que vois-je , dit-il ? quel sombre nuage obscurcit ce front charmant ? Chere Mifs , vous soupirez , vous retenez des larmes prêtes à vous échapper , vos tristes regards pénètrent mon ame. L'aimable Jenny gémit tout bas , elle semble dédaigner un ami dont le cœur lui est dévoué. Ah ! parlez , confiez

vos secrets à ma foi. Vous me verrez prompt à vous servir , vous prouver par mon zele un attachement véritable que vos froideurs , vos mépris même n'affoibliront jamais.

Je n'ai point de secrets , dis-je alors , dont la communication puisse paroître une marque de confiance. Si je ne donnai jamais d'espérance à Sir James , dans un temps où tout m'autorisoit à croire qu'il m'étoit possible de le rendre heureux , je veux bien lui apprendre aujourd'hui que , pour son propre avantage , il doit étouffer ses sentiments.

Pour mon propre avantage , répéta le Baronnet ! qu'entends-je ? Quoi , Miss , êtes-vous engagée ? La profonde tristesse où je vous vois livrée , seroit-elle la suite d'une union précipitée & malheureuse ? Auriez-vous disposé de votre cœur , de votre main ? Vos parents sont-ils de retour en Angleterre ? Veut-on vous séparer d'un objet chéri , ou vous lier malgré vous ? Votre affliction naît-elle de la contrainte qu'on veut vous imposer , ou du regret d'avoir mal placé vos affections ?

Pardonnez ces questions à mon zele , à une passion plus vive dans cet instant qu'elle ne le fut jamais.

Ni ma main , ni mon cœur ne sont au pouvoir de personne , repris-je avec assez de fierté. Je n'ai point de reproches à me faire & ne me suis point encore attiré ceux des autres. Si vous voulez me prouver cette amitié dont vous cherchez à m'assurer , ne vous obstinez pas à découvrir le sujet de mes peines , & laissez-moi la liberté d'éviter des questions qui en redoublent l'amertume. En parlant je m'avançois vers la porte , dans le dessein de me retirer : mais Sir James m'arrêtant ; non , dit-il , je ne vous la laisserai point cette cruelle liberté ; vous ne me quitterez pas ainsi , vous ne m'enlèverez point un bien que le hazard m'a si heureusement rendu , je vous suivrai par-tout , je saurai ce que vous me cachez. Un intérêt trop vif me fait désirer de pénétrer ce mystère. Si , comme vous le dites , votre cœur n'est au pouvoir de personne , par quelle bizarrerie voulez-vous fuir un homme dont le tendre penchant

vous est connu ? Est-ce mon amour qui me rend importun ? Eh bien, je cesserai de vous en parler , je renfermerai dans mon ame les sentimens que vous m'inspirez ; mais au moins souffrez ma présence , traitez-moi comme un ami , comme un fidele , un ardent ami. O ma chere Jenny ! dès cet instant j'en adopte le titre & je jure d'en remplir tous les devoirs.

Il m'avoit forcée de m'asseoir pour l'écouter. La vivacité de ses expressions & de ses mouvemens redoubloit mon embarras. Il me pressoit , il me conjuroit de parler. Je sentoís une répugnance invincible à lui découvrir ma situation , & voyois l'impossibilité de la lui cacher long-temps. Je tournai les yeux vers Lidy. Mes regards l'invitoient à répondre pour moi. Elle m'entendit , & s'adressant au Baronnet : un triste événement a changé le sort de Miss , dit-elle. J'ignore d'où naît son trouble , & pourquoi elle semble craindre de l'avouer. La privation des biens de la fortune ne peut inspirer de honte qu'à ceux dont la conduite

conduite imprudente a causé la ruine. Si Miss Jenny n'est plus riche , elle possède encore les qualités qui la rendoient estimable. Elle est obligée sans doute à Sir James de l'intérêt qu'il prend à ses chagrins : cependant réduite à vivre dans un état différent de celui où elle fut élevée , je ne crois pas que les visites d'un homme de son âge puissent être admises chez une personne aussi jeune , dénuée de biens , de parents , d'amis , dont l'indépendance deviendrait un nouveau malheur , si la plus exacte décence ne régloit toutes ses démarches.

Cette premiere ouverture augmentant la curiosité du Baronnet , engagea Lidy à entrer dans de plus grands détails. Elle cacha les noms de mes parents , sans cacher leur condition , mon état , ni la perte de mes espérances. L'intention de cette fille , en marquant une entiere confiance à l'homme qui lui avoit montré la plus forte passion d'unir son sort au mien , étoit d'approfondir ses sentimens ; de l'éloigner de moi s'il tenoit à la fortune , ou au préjugé , & de seconder ses vœux

si leur défintéressement lui permettoit de conserver le désir de m'épouser. Dans ma position , l'amour de Sir James lui paroissoit une ressource qu'il eût été imprudent de négliger.

Le Baronnet l'écouta avec une extrême attention. Loin d'être refroidi par cette découverte , elle sembla élever en lui un mouvement de joie. O ma chere Jenny ! s'écria-t-il , du ton le plus animé ; & qu'il m'est doux de pouvoir réparer vos pertes , d'espérer de voir bientôt renaître la sérénité sur cet aimable visage ! Mais permettez-moi de vous reprocher une preuve si marquée de votre indifférence. Quoi ! dans ce triste abandon , mon idée ne s'est jamais présentée à votre esprit ? Vous n'avez jamais pensé qu'il vous restoit un ami , un tendre , un solide ami ? N'importe , oublié , méprisé , cet ami n'en est pas moins décidé à vous aimer , à vous servir. Il sera trop payé des soins qu'il s'appête à vous rendre , si vous daignez les recevoir. Heureux de mettre à vos pieds ma fortune , je commencerai à chérir des biens qui deviennent dans mes

mais un moyen de répandre l'agrément sur vos jours. Les peines dont notre cœur seul est affecté, nous disposent à la reconnoissance pour tous ceux qui s'y montrent sensibles. Celles qui naissent du besoin, de l'abaissement où il réduit, nous révoltent contre la compassion ; sentiment qu'il est difficile d'exprimer sans en humilier l'objet.

Ce même Sir James qui, six mois auparavant, osoit à peine lever les yeux devant moi, craignoit tant de me déplaire, de m'irriter en me parlant de sa tendresse, enhardi par mon malheur, sembloit à présent se croire l'arbitre de ma destinée. On eût dit que la ruine de mes espérances élevoit les siennes, lui donnoit des droits assurés sur ma bienveillance, me rendoit dépendante de lui, de son amour, de ses bienfaits. Je ne fais quel mélange de dégoût & de fierté me portoit à rejeter son amitié, à désirer d'éloigner cet homme de moi : ses offres ne m'inspiroient point de reconnoissance ; je ne me sentois point touchée de ses empressements ; l'air

de satisfaction qui brilloit dans ses yeux , m'offensoit. Celui de la modestie , même de la tristesse , eût été plus convenable à l'occasion. S'il est généreux de trouver de la douceur à réparer les pertes d'un ami , il est plus généreux encore de s'affliger , en l'obligeant , du malheur qui lui rend nos secours nécessaires , & le contraint à les recevoir.

Ces distinctions délicates ne sont pas dans le cœur du commun des hommes. Guidés ordinairement par leurs passions , accoutumés à se préférer eux - mêmes à tout ; leurs desirs , leur intérêt , forment l'unique point de vue sous lequel ils envisagent les objets. Sir James m'aimoit , m'avoit perdue , me retrouvoit ; un événement lui rendoit le plaisir de me voir ; qu'importe si cet événement étoit triste pour moi ? Il remplissoit ses vœux les plus ardens : auroit-il pu ne pas sentir de la joie , quand il se persuadoit que sa rencontre , son amour & sa générosité paroîtroient des ressources si avantageuses à l'infortunée qui rougissoit de sa pitié ?

Obstiné à ne me point quitter sans connoître ma demeure , il me força de la lui apprendre. Bientôt il sembla qu'elle fût devenue la sienne par son assiduité à s'y rendre , ses plaintes sur son peu d'agrément , & ses sollicitations pour m'obliger d'en changer. Lidy lui représentoit inutilement l'impossibilité où j'étois de m'en procurer une plus commode ou plus riante ; il levoit aisément les difficultés qu'elle nommoit insurmontables ; mais il nous trouva toutes deux très-décidées à ne lui rien devoir.

Le Baronnet épuisa en vain tous les moyens de m'engager à recevoir ses secours. Je refusois ses présents , & me montrois offensée de la liberté qu'il prenoit de m'en offrir. Il voulut déposer dans les mains de Lidy , une somme considérable , assez forte pour nous mettre l'une & l'autre à l'abri du besoin. Elle refusa de s'en charger. La conduite du Baronnet excita sa défiance , elle craignit qu'il ne cherchât à la gagner , à me séduire ; elle me communiqua ses idées. Ma froideur & ma réserve augmen-

terent. Sir James devint rêveur , chagrin , fâcheux , sans cesser d'être assidu , même importun. Il paroissoit chez moi à toutes les heures du jour. N'ayant aucun lieu pour me retirer , j'étois forcée de souffrir sa présence , & d'entendre ses plaintes continuelles. Il me reprochoit mon peu de confiance , ma fierté , une hauteur déplacée qui me faisoit rejeter les dons de l'amitié. Il ignoroit , disoit-il avec emportement , où ma dureté pouvoit le conduire ; elle le perdrait , elle causeroit sa mort. Souvent il me représentoit les dangers auxquels m'exposent ma jeunesse & mon indigence ; il m'entretenoit sans cesse de son amour , de ma misère , & jamais de ses premiers desseins. Il sembloit avoir oublié que j'étois libre , maîtresse de disposer de moi-même. Le seul moyen de m'engager naturellement à lui être obligée , à recevoir ses bienfaits , ne s'offroit point à son esprit. Il me montrait autant de passion qu'à Oxford ; mais les expressions de sa tendresse portoient un caractère différent. Ce n'étoit plus le langage

d'un amant soumis , qui demande des graces ; c'étoit celui d'un protecteur prêt à en accorder. Il ne montrait point à mes yeux ce zele aimable de l'amour , de l'amour pur & désintéressé ; zele ardent , mais timide , qui agit en silence , se cache soigneusement & se croit trop payé s'il est utile & ignoré.

Fatiguée des longues & fréquentes visites de Sir James , de ses empressements , de ses discours , de ses offres & des choquantes images que présentoient à mon idée les assiduités d'un homme dont les intentions ne paroissent point honorables , je songeois à me procurer une autre demeure , quand Monsieur Burnet m'écrivit de Cambridge où ses affaires le retenoient depuis un mois. Une Dame respectable consentoit sur sa parole , me disoit-il , à me recevoir chez elle. Elle étoit veuve , point trop âgée. Son fils unique venoit de partir dans le dessein de faire le tour de l'Europe. Monsieur Burnet s'étendoit sur les avantages de cette place. Après plusieurs compliments polis , il m'avertissoit de me tenir prête un jour

qu'il m'indiquoit , n'en devant passer que deux à Londres , & voulant me présenter lui-même à l'obligeante Dame , dont il se trouveroit heureux de me procurer la protection & l'amitié.

Une si favorable occasion d'éviter Sir James m'eût causé plus de joie , si je n'avois pas dû me séparer de Lidy. Accoutumée dès mon enfance à voir cette fille , à l'aimer , à me conduire par ses lumieres , à la regarder comme la seule personne qui me fût attachée , j'éprouvois une douleur véritable , en songeant à la quitter. J'aurois préféré une vie pénible avec elle , à l'aisance que je ne pouvois lui faire partager.

Ses représentations , ses prieres , ses instances me déterminèrent à ne pas négliger la protection qui m'étoit offerte. Il me restoit un peu d'argent , quelques bijoux , une garde-robe fort riche & très-complète. Je comptois lui laisser tout , excepté mon linge , mes dentelles , & les habits d'une saison. Ce qu'on me promettoit pour mon entretien , me paroissoit assez considérable. En épargnant sur cet objet , j'espérois dis-
penſer

penfer Lidy d'un travail trop affidu. Le projet le plus cher à mon cœur étoit d'adoucir son fort , puisque je ne pouvois le rendre heureux.

Je cachai mes desseins à Sir James. Mais je ne pus me défendre d'un extrême embarras en sa présence. On ne fixe pas sans trouble une personne que l'on se dispose à chagriner ; la certitude de lui causer bientôt de la peine en fait ressentir à son aspect. Le Mardi , jour marqué par Monsieur Burnet , il vint à midi chez moi , & me trouva prête à le suivre. Il donna tant de louanges à la Dame dont j'allois devenir la compagne & l'amie , que Lidy , charmée en l'écoutant , lui demanda avec empressement le nom de Milady. Il répondit qu'elle s'appelloit Lady Lindsey.

Peignez - vous ma surprise , Madame , en entendant prononcer ce nom. Celle dont Monsieur Burnet avoit ménagé la bonté pour moi , étoit la mere de Sir Harris , la plus proche parente de Milord Alderson , & la seule personne qu'il vît avec assiduité.

Cette bizarrerie de mon destin me

fut si sensible que , me laissant tomber sur un siege , je m'abandonnai à des larmes , à de tristes gémissements , sans pouvoir expliquer à Monsieur Burnet la cause d'un mouvement qui devoit lui paroître si extraordinaire.

Lidy , pénétrée de la même douleur , lui dit enfin , que Milady Lindsey étoit l'unique Dame en Angleterre dont la maison ne m'offroit point un asyle convenable , de fortes raisons me défendant absolument de me présenter chez elle. Monsieur Burnet fit voir beaucoup de chagrin de n'avoir pu réussir à m'obliger ; & sans montrer une indiscrete curiosité , il se retira , mécontent peut-être de la démarche inutile où son bon cœur venoit de l'engager.

Sir James arriva un instant après. J'étois debout quand il entra , le visage caché dans le sein de Lidy ; j'embrassois étroitement cette fille , nous pleurions toutes deux. Mon attitude , mes larmes , celles de Lidy , alarmerent le Baronnet. Il s'empressa de demander la cause de ce redoublement de chagrin. Il

fallut céder à son importunité , lui rendre compte des soins de Monsieur Burnet , du fâcheux inconvénient qui s'opposoit à leur effet ; enfin , des raisons que j'avois de craindre la rencontre de Milord Alderfon , & d'éviter de le voir jamais.

Loin de chercher à me consoler d'un événement si triste , Sir James s'emporta contre moi & contre Liddy. Il l'accusa de me donner de fausses idées de ses sentiments. Avez-vous pu préférer , me disoit-il , un dur esclavage , une véritable servitude , aux offres réitérées d'un tendre ami ? Votre injuste prévention vous trompe & me désespere. Plus je veux vous être utile , plus vous vous montrez soupçonneuse. Osez me répondre ! ingrate , continua-t-il avec colere ; sur quoi vous défiez-vous de moi , de mes intentions ? Ai-je mis un indigne prix aux bienfaits que je me suis efforcé de répandre sur vous ? Ai-je exigé la plus légère marque de reconnoissance en voulant vous faire un sort ? Je me suis tu. Mon cœur a craint de gêner le vôtre. Une délicatesse

dont j'espérois de plus doux effets ;
 m'a persuadé jusqu'à ce moment
 de garder le silence sur mes desirs.
 J'attendois pour vous les exprimer
 que le temps & la situation paisible
 où vous seriez par mes soins , eus-
 sent disposé votre ame à recevoir
 avec plaisir des propositions pres-
 que rejetées à Oxford. Exiger le
 sacrifice de la liberté de Miss Jen-
 ny avant de l'obliger , n'étoit - ce
 pas abuser de son malheur , lui
 imposer des loix , paroître lui arra-
 cher un aveu que je voulois devoir
 à son estime , à sa tendresse. Et
 s'adressant à Lidy : parlez , lui dit-
 il ; répétez à Miss les offres dont
 vous m'avez fait un crime dans son
 esprit. Je l'avoue , le peu de succès
 de mes soins à Oxford , son oubli
 pendant mon absence , ce chagrin
 si marqué en me revoyant au Parc
 Saint James , m'ont trop appris
 qu'elle ne partageroit jamais mon
 amour. Dans ces circonstances ,
 qu'ai-je fait ? J'ai voulu adoucir sa
 situation , rendre son sort indépen-
 dant des autres & de moi-même.
 Est-ce un attentat contre son hon-
 neur ? Cependant ce projet désinté-

ressé a redoublé ses dédains , excité votre défiance & la sienne. Que me reste-t-il à dire , à faire , à tenter , à espérer ? Ah ! pénétré moi-même du chagrin le plus vif , le plus amer. Il s'interrompit , fit quelques pas dans la chambre , revint près de moi , s'assit , prit une de mes mains , la pressa , soupira. O Mifs ! Mifs , dit-il d'un ton triste , vous ne savez pas combien vous m'affligez. Mon cœur est déchiré. Si vous m'aviez aimé , cette main seroit à moi , elle y seroit ! Tous mes vœux comblés Mais vous ne m'avez jamais montré d'estime , de préférence. Je suis condamné à conserver un amour tendre & malheureux qui ne peut vous toucher. Une seule consolation se présentait à mon cœur désespéré , celle de vous servir ; vous m'en privez durement : de toutes vos rigueurs , cette dernière m'est la plus sensible.

En finissant de parler , Sir James laissa tomber sa tête sur ma main qu'il tenoit encore. Je la sentis mouillée de ses larmes. Son attendrissement , ses paroles , l'air dont il

les avoit prononcées ; cette candeur d'une ame vraie , prompte à s'avouer ses erreurs , me firent craindre de mériter les reproches de Sir James , en portant trop loin cette défiance qu'il me reprochoit. Les motifs de son silence sur ses intentions , me parurent trop nobles pour ne pas exciter ma reconnoissance. Lidy se trompoit peut-être , & m'engageoit à me tromper aussi.

Pardonnez , dis-je au Baronnet ; pardonnez une conduite dont le principe prend sa source dans cette crainte inquiète , compagne du malheur. On m'a peint le monde sous des couleurs étranges. Le pauvre y vit comme s'il n'existoit pas : il n'intéresse personne. Mon peu d'expérience redouble à mes yeux les dangers de ce monde qui m'est inconnu. Jettée en naissant dans ce vaste Univers où je suis sans appui , je porte avec effroi mes timides regards autour de moi : tous les êtres qui m'environnent tiennent à d'autres par quelques liens. Moi seule , isolée dans la nature , je m'y vois comme un jeune oiseau qui , tombé du nid de sa mere , étend en vain ses foibles

ailés vers l'asyle où il ne peut rentrer.

Sir James , emporté par un mouvement vif & passionné , se précipita à mes genoux. Non , s'écria-t-il , non , vous n'êtes point abandonnée ; vous n'êtes point isolée dans la nature , un cœur pénétré de tendresse tient à vous , s'intéresse à vous , vous révere , vous aime , vous adore ! Vous voyez à vos pieds un ami , un amant , un époux , si vous daignez l'accepter. Donnez-moi votre foi , recevez la mienne , je deviens votre appui , votre protecteur ; je vous mets à l'abri de ces dangers qui excitent vos craintes. O ma chere Jenny ! cessez de répandre des larmes , levez sur moi ces yeux parlants ; s'ils me disent seulement que vous ne me haïssez pas , demain , ce soir , dès cet instant , je me lie pour jamais à vous , je consacre toute ma vie à rendre la vôtre heureuse.

Ces noms de protecteur , d'appui , d'époux , flatterent mon ame oppressée , la ranimerent , m'inspirèrent une sorte de vénération pour celui qui prenoit ces titres honorables ; je me repentis d'avoir mal

(176)

jugé d'un homme généreux. Le sentiment qui s'imprima dans mon cœur me fit éprouver en faveur de Sir James une partie des mouvements dont la première vue de Milord Alderson m'avoit affectée. A ses prières redoublées , je levai les yeux sur lui , la reconnaissance s'y peignoit sans doute. Le Baronnet crut y voir une expression plus tendre. Transporté de joie , il se leva , jeta ses bras autour de moi , me pressa contre son sein , en s'écriant : O ma charmante Jenny ! ce regard m'annonce mon bonheur , & l'a déjà commencé.

Depuis ce moment , la confiance & l'intimité s'établirent entre nous. Sir James m'entretint de sa situation , de ses projets , de ses espérances. Né en Ecoſſe , il en haïſſoit le ſéjour , & ſollicitoit l'agrément d'une charge à la Cour. Le Duc d'Argyle ſon parent , s'employoit pour lui faire obtenir celle qu'il déſiroit. Reſté enfant ſous la Tutelle d'une mere fort attachée à l'Egliſe Romaine , on avoit formé des doutes ſur ſa croyance. Il falloit les détruire. Le Duc d'Argyle y

travailla d'abord de tout son pouvoir ; mais depuis quelque temps , Sir James se plaignoit de sa lenteur à l'obliger , & le soupçonnoit d'intelligence avec une de ses parentes , obstinée à le marier en Ecoſſe , où elle lui destinoit une riche héritière. Il souhaitoit ardemment cette charge. Ses discours me firent entrevoir qu'elle étoit nécessaire à sa fortune. La crainte de manquer un établissement considérable , pouvoit être entrée dans les raisons du silence gardé si long-temps sur ses desseins à mon égard. Lidy le pensa comme moi , & ses idées me confirmèrent dans les miennes.

La reconnoissance ouvre rarement le cœur à l'amour , mais elle y fait naître un sentiment réfléchi , moins vif & plus fort peut-être. Il nous porte vers la complaisance , nous rend attentifs aux intérêts de l'objet qui nous l'inspire , augmente à nos yeux le prix des graces reçues , & nous conduit à craindre sans cesse de lui nuire ou d'abuser de sa bienveillance.

Sir James me pressant de fixer le temps où je voudrois bien le rendre

heureux ; je crus devoir lui représenter que , dans les circonstances où il se trouvoit , son mariage avec moi étoit une véritable imprudence. En le voyant s'unir à une personne qui ne lui apportoit ni fortune ni alliance , le Duc d'Argyle pourroit se refroidir , davantage , peut-être même lui devenir contraire & traverser ses projets. Cette parente obstinée à le marier en Ecoſſe , dont il espéroit , disoit-il , une riche succession , irritée de son choix , changeroit peut-être ses dispositions. Eh ! quel dur reproche n'aurois-je point un jour à me faire , si je lui voyois des chagrins sans pouvoir me diffimuler d'en être la première cause. Je le priai de s'épargner des regrets , de prendre du temps pour se consulter sur une démarche si importante , & d'attendre au moins celui où il seroit en possession de la place qu'il demandoit.

Sir James se montra fort touché de cette preuve de mon amitié ; elle lui fit une impression sensible , trop vive même pour l'occasion. Ses yeux se mouillèrent de larmes.

Il me remercia tendrement ; hésita , parut embarrassé , & me dit avec timidité , qu'il étoit facile de concilier ses intérêts & sa satisfaction , si je consentois à éviter l'éclat d'une cérémonie publique , & à vivre deux ou trois mois pour lui seul. Rien ne devoit me faire souhaiter de paroître dans le monde , & la pompe d'une fête ne convenoit guere à ma position. Lidy ne désapprouvant point l'empressement de Sir James , se joignant même à lui pour hâter mes résolutions , je cédaï à leurs instances , & nommai le jour si ardemment demandé.

Comme un goût d'habitude me faisoit préférer le séjour de la campagne à celui de Londres , Sir James loua une maison à Islington. Les articles examinés par Lidy , lui parurent à mon avantage. Après les avoir signés , je me vis contrainte à recevoir des présents considérables ; le Barónnet m'en accabloit ; son impatience égaloit sa prodigalité. L'approche d'un moment que je redoutois , redoubloit ses transports , il s'en occupoit sans cesse , il sem-

bloit si content de me voir prête à combler ses vœux , si heureux par l'assurance de vivre près de moi , avec moi , & pour moi , que je rougissois en secret de la tristesse intérieure de mon ame ; je m'accusois de singularité , d'ingratitude ; mon cœur se reprochoit sa froideur & la conservoit. Ah ! Madame , qu'il est différent d'envisager la fortune ou le bonheur !

La permission ecclésiastique obtenue par Sir James , nous laissoit le choix du lieu de la cérémonie. Il eût été difficile de la faire dans ma chambre sans que Mistriss Mabel & toutes les femmes de sa maison n'en fussent instruites. Nous convînmes donc de nous marier chez un Ministre de la connoissance de Sir James , & de nous rendre à Islington immédiatement après avoir reçu la Bénédiction Nuptiale. Lidy & le Valet de chambre de Sir James s'accorderent ensemble pour le transport de mes effets. Cette fille se chargea aussi de prévenir sa sœur sur notre départ , & d'arrêter sa curiosité par une fausse confidence.

Le jour destiné à former ces nœuds arriva enfin. Vêtue de blanc , sans aucune parure remarquable , je me rendis à onze heures du matin à l'Eglise de Saint Paul. Francis , le Valet de chambre du Baronnet , m'y attendoit. Je montai avec Lidy dans une Berline de Campagne. Elle nous conduisit à une maison de peu d'apparence. Une femme assez bien faite s'avança pour me recevoir : elle ouvrit une salle basse très-ornée , & me pria de m'y reposer , pendant qu'on iroit avertir Sir James , embarrassé depuis long-temps à écarter un importun. On servit du thé & du chocolat , mais il me fut impossible de rien prendre. Le Baronnet tarda peu à venir. Mon trouble l'inquiéta ; il me trouva si foible ; qu'en m'aidant à monter l'escalier , il se vit obligé de s'arrêter plusieurs fois ; il trembloit aussi , & son émotion paroissoit violente.

Il me fit entrer dans un grand cabinet ; les fenêtres à demi-fermées , & les rideaux tirés dessus , rendoient ce lieu frais , mais obscur & triste. Un homme en habit de

campagne , jeune , bien-fait , dont l'air noble & gracieux étoit frappant , vint à moi , m'adressa un compliment ; je l'entendis à peine , & n'y pus répondre que par une profonde inclination. Il parla bas à Sir James , & lui parla assez long-temps. Le Ministre , son Clerc , Lidy , le Valet de chambre du Baronnet , la femme qui nous avoit introduites , & ce jeune Cavalier , furent les seuls témoins de nos mutuels engagements. Mon désordre contraignit Lidy à répondre pour moi aux interrogations du Ministre. Je ne pus retenir mes larmes quand , à la question : *qui donne cette femme à cet homme ?* celui qui venoit de parler à Sir James & m'étoit inconnu , prit ma main , & la présentant au Baronnet , dit tout haut : *moi.*

Que ma situation me sembla triste , Madame ! comparée à celle d'une fille élevée dans le sein de ses parents , sous les yeux d'un tendre pere ; pompeusement conduite par lui-même aux pieds des Autels , pour y prendre le nom d'un amant fier de recevoir sa main ,

(183)

d'acquérir le droit d'en être aimé ; & peu de moments après l'auguste cérémonie , se voir l'heureuse fille de deux peres , de deux meres , l'objet de l'attention , des complaisances , des douces carettes de deux familles unies pour la chérir & la protéger.

Mes pleurs émurent Sir James , il pâlit , demanda de l'eau , & respira des sels. Sa sensibilité me toucha ; je m'efforçai de cacher mon trouble , dans la crainte qu'il ne l'attribuât à cette indifférence si souvent reprochée. Il ne m'étoit plus permis d'en conserver , ou du moins d'en laisser paroître. Je désirois sincèrement de prendre , avec le nom de femme , tous les sentiments capables de rendre heureux un homme , dont le généreux désintéressement méritoit ma tendresse & ma reconnoissance.

Le Ministre ayant joint nos mains , déclaré au peu d'assistants que nous étions mariés , Sir James me prit dans ses bras , & m'y serra avec transport. Celui qui venoit de remplir pour moi l'office de pere , demanda la permission de me saluer , & le fit d'un air d'intérêt remarqua-

ble. J'appris de Lidy qu'il avoit montré de la surprise , même de l'admiration en me voyant entrer , & de l'inquiétude pendant la cérémonie. Mon trouble ne me laissoit pas la liberté de faire attention aux mouvements des autres. Occupée du soin de réprimer les miens , de renfermer l'extrême tristesse dont je ne pouvois me défendre , il m'eût été difficile d'appercevoir ce qui se passoit autour de moi.

Nous sortîmes de chez le Ministre. La voiture qui nous avoit amenés , nous conduisit au bord de la Tamise ; un bateau couvert nous y attendoit. Sir James m'y fit entrer avec Lidy , ensuite il renvoya le carrosse , & le seul Laquais dont nous étions suivis , vint prendre sa place auprès de moi , & donna ordre de partir. Les Bateliers , ayant ramé quelque temps , abordèrent à un bâtiment rond qui s'avançoit sur la Riviere. Sir James frappa des mains. Une jeune Jardiniere ouvrit la petite porte du jardin , & la referma soigneusement quand nous fûmes entrés. Elle nous mena à un pavillon élevé derriere
des

des arbres hauts & touffus , qui en déroboient la vue du côté de l'eau. L'appartement où elle nous laissa , me parut plutôt orné que meublé. Tout y étoit agréable , mais rien n'y offroit les commodités d'une demeure habituelle. Je m'assis à une table à thé , & fus extrêmement surprise en voyant la jeune Pay-sanne se présenter seule pour m'y servir.

La solitude de ce lieu m'effraya. Je me tournai vers Lidy , ses regards augmentèrent la terreur qui commençoit à s'emparer de mon esprit. Le Baronnet s'aperçut de mon inquiétude , & s'empressa de la dissiper. Vous n'êtes point chez vous , ma chere Jenny , me dit-il. Une raison dont vous ferez instruite avant de quitter cette maison , m'a engagé à vous y amener passer la plus grande partie du jour. Ce soit vous en partirez pour aller prendre possession de la vôtre. Vous y trouverez des gens destinés à vous servir , tout ce qui rend un séjour riant , même délicieux , s'y rencontre. Je n'ai rien négligé de ce qui pouvoit embellir votre demeure.

J'ose attendre de mes soins une récompense bien flatteuse : le plaisir de vous voir contente de moi , heureuse par mes attentions. Voilà , mon aimable Compagne , le prix satisfaisant que se promet un cœur tout à vous.

Ce discours me rassura. Je pris du thé ; ensuite je passai avec Sir James sous un berceau fort couvert. Il se terminoit à une terrasse d'où l'on entroit dans le premier pavillon que j'avois vu. Une salle & quatre cabinets le formoient. Ce lieu offroit la retraite la plus fraîche & la plus tranquille. Sir James me contraignit de m'y arrêter. J'y restai seule avec lui jusqu'à trois heures. Alors le son d'une cloche nous avertit de retourner dans le salon où nous devions dîner. La Jardiniere & Lidy servirent un repas délicat , apprêté par le Valet de chambre de Sir James , arrivé peu d'instants après nous.

La joie la plus vive éclatoit sur le visage du Baronnet ; son air heureux , la tendresse de ses regards , de ses discours , l'extrême passion répandue dans toutes ses actions , ne

calmoient point la triste agitation de mon cœur. Confuse , abattue , insensible à ses caresses , à ses transports , la satisfaction de son ame ne pouvoit se communiquer à la mienne.

Le dîner fini , nous retournâmes dans le pavillon : Lidy eut ordre de s'y rendre à sept heures. Quand elle y fut venue , Sir James lui dit de s'asseoir , se plaça entr'elle & moi , prit une de mes mains , la baisa plusieurs fois , & après un peu de silence , il est temps , ma chere Jenny , dit-il , de vous dévoiler le mystere d'une conduite qui a pu vous surprendre au commencement , & rendre mes intentions suspectes. Je viens d'acquérir des droits incontestables à votre complaisance. Ils m'enhardissent à vous ouvrir mon cœur. Mon honneur & ma fortune doivent être à présent des objets intéressants pour vous. Ce n'est point à Miss Jenny , c'est à ma femme , c'est à l'aimable créature destinée à faire mon bonheur , que je vais confier l'embarrassante situation où je me trouve. Elle est telle , qu'en me liant aujourd'hui , j'ai mis au

(188)

hazard toutes mes espérances ; ce feroit peu , mais en risquant de perdre les biens que je possède , ceux que j'attends , je m'expose encore à des reproches mérités , à un éclat fâcheux , & ce qui m'est bien plus sensible , à paroître ingrat , à l'être véritablement , en payant d'un cruel retour les bontés d'une parente , d'une amie , que tout doit me rendre chere & respectable.

Sir James s'arrêta , détourna la tête pour me cacher les marques de son attendrissement ; mais les inflexions de sa voix m'avoient fait connoître combien il étoit touché. Inquiete de ce qu'il alloit m'apprendre , je lui prêtai la plus grande attention.

Quand je vous vis chez Milord Clare , continua-t-il , tout me promettoit un sort heureux. Je descends de ce brave Lord Huntley , qui sacrifia ses biens & sa vie aux intérêts de l'infortuné Charles I. Ma Maison , autrefois illustre & riche , constante dans son amour pour le sang de ses anciens Maîtres , perdit avec eux ses titres & ses possessions. Sa ruine n'abaisa point sa fierté , &

loin de mendier les faveurs de la Cour , elle se glorifia de sa pauvreté.

Chef de cette Famille fidelle , mon pere eut l'avantage de plaire à Miss Lineric , de la Maison d'Hamilton , riche héritiere par sa mere , & maîtresse d'elle-même ; elle l'épousa , en se réservant la propriété de ses biens , & le droit d'en disposer. Mon pere ne jouit pas longtemps de sa fortune ; il mourut , & me laissa au berceau ; ma sœur , née trois ans avant moi , faisoit déjà les délices de ma mere : une convention ordinaire entre les époux dont la croyance differe , destinoit ma sœur à professer la Foi Romaine , & je devois être élevé dans la Protestantante. Mes parents paternels se chargerent de veiller aux principes que l'on me donneroit. Ma mere , dont le parti étoit pros crit en Ecosse , n'osa s'y opposer. Sans doute elle espéroit que ses grands biens rendroient sa tutelle arbitraire ; trompée dans son attente , elle prit une extrême indifférence pour moi , & ma sœur devint l'objet unique de ses affections.

Je fus instruit à l'Université de

Glasgow. Milady Rutland ; cousine de mon pere , avoit une terre fort proche de ce lieu ; quand elle y séjournoit elle m'y faisoit venir , & se plaisoit à m'encourager dans mes études , en récompensant mes progrès : elle suppléoit à la négligence de ma mere , & je lui devois tous les agréments dont je jouissois à Glasgow.

Six mois après ma sortie de l'Université , je partis pour visiter les différentes Cours de l'Europe , j'entretins un commerce exact avec la Duchesse de Rutland ; mon cœur simple & naïf s'exprimoit sans détour dans mes lettres ; je ne lui cachois rien , pas même mes imprudences ; elle m'aïda souvent de ses conseils ; sa généreuse amitié s'étendit plus loin : trouvant modique la pension que m'accordoit ma mere , elle la doubla. Par son ordre , mon Gouverneur me laissa long - temps croire que cette augmentation venoit des représentations qu'il avoit cru devoir faire à Milady Huntley.

Je passai six années loin de ma patrie. Quand j'y retournai , je ne reçus point de ma mere l'accueil ni

les caresses que mon respect , ma soumission à ses volontés , & ma bonne conduite pendant mes voyages , me mettoient en droit d'en attendre. Ma sœur malade depuis son enfance touchoit à ses derniers moments ; elle mourut peu de temps après mon retour : la douleur de ma mere fut immodérée ; loin de la diminuer , ma présence sembloit l'accroître. Milady Rutland étoit alors en Irlande ; l'Ecosse me devint insupportable , & je résolus de la quitter.

J'avois formé un plan pour mon avancement ; je voulois m'approcher du Prince , le servir , mériter sa bienveillance , m'efforcer de rendre à ma famille ses titres & son premier éclat. Je priai le Comte de Blair mon ami , de communiquer mes desseins à ma mere : fort opposée dans son cœur à la Maison régnante , elle ne devoit pas goûter ce projet ; mais le peu de plaisir qu'elle prenoit à me voir , la déterminina à me le laisser suivre ; elle m'adressa au Duc d'Argyle , remettant au choix de ce Seigneur le parti qu'il me conviendrait d'embrasser ,

& le pria de me procurer de l'emploi dans les troupes , ou de m'attacher à la personne du Roi ; elle m'accorda une pension considérable , reçut mes adieux & me vit partir sans donner la moindre marque d'attendrissement à un fils respectueux , qui ne put la quitter avec la même indifférence.

Quand j'arrivai à Londres , le Duc d'Argyle étoit à Bath ; je ne crus pas devoir me faire présenter au Roi par un autre : en attendant le retour du Duc , je me livrai aux amusements variés de la Ville , & renouvellai connoissance avec des personnes distinguées que j'avois rencontrées dans les Pays étrangers. Milord Clare fut de ce nombre ; la profonde douleur dont je le vis accablé me toucha ; j'allois souvent partager sa solitude ; j'étois bien éloigné d'imaginer que mon cœur y trouveroit l'objet d'une passion aussi vive , aussi constante que la sienne , mais destinée à être plus heureuse. J'oubliai près de vous le soin de ma fortune ; seulement occupé du désir de plaire , malgré votre froideur , je me livrois à la douce espérance
de

de vous rendre sensible.

Milady Rutland , retournée à Edimbourg , m'écrivoit souvent ; elle s'étonnoit que je n'eusse fait encore aucune démarche pour mon établissement. Le Duc d'Argyle étoit à Londres ; mais vous habitiez Oxford , & je ne pouvois le quitter. Il fallut m'y résoudre pourtant : le Comte de Blair m'apprit que le Chevalier de Thanet , jeune Gentilhomme sans fortune , mais d'un mérite distingué , avoit fait des progrès si rapides sur le cœur de ma mere , & lui inspiroit une passion si vive , qu'elle ne cachoit point sa tendresse. Il me pressoit de venir lui rappeler , par ma présence , un titre & des obligations dont elle paroissoit ne plus se souvenir. Emportée par ses sentiments , elle pouvoit , disoit - il , oublier qu'elle étoit mere d'un homme entièrement dépendant de ses dispositions. Cet avis me surprit d'autant plus que la Duchesse de Rutland ne me le donnoit point ; je la connoissois trop bien pour la soupçonner de se prêter à ma ruine. Excepté elle cependant , tous mes parents m'écrivirent

conformément à l'avis du Comte de Blair.

En tout autre temps j'aurois sans doute pensé que ma mere , maîtresse de sa fortune , avoit le droit d'en disposer sans mon aveu ; mais il falloit du bien pour vous obtenir de ceux dont vous dépendiez , & je vous adorois. Dans ces circonstances , l'aspect de la pauvreté me parut insupportable. Je me déterminai à partir , à courir défendre mon héritage au péril de ma vie. Le Chevalier de Thanet me sembla moins l'usurpateur de ma fortune que le destructeur de ma félicité. L'excès de ma fureur me rendit imprudent : j'écrivis au Comte de Blair , je lui confiai mon départ & mes desseins. Brûlant de m'approcher du Chevalier de Thanet , je m'arrachai avec violence à la douceur de vous voir , & pris la route de l'Ecosse.

Je courus nuit & jour , ne m'arrêtant que pour vous écrire : à deux journées d'Edimbourg , je fus attaqué d'une fièvre violente , elle m'embarraça d'abord la tête , & me causa des transports continuels ; un

bon Prêtre chez lequel je logeois, eut un soin particulier de moi. Il fallut m'ôter mes forces, afin de conserver ma vie ; & pendant sept jours on douta s'il seroit possible de me sauver de ce mal dangereux.

Mon Valet de chambre, ignorant les raisons qui me faisoient retourner en Ecosse, se hâta d'écrire à ma mere la situation où j'étois réduit, & le lieu où elle me contraignoit de séjourner. Je ne fais ce qu'elle pensa en me sachant si près d'elle ; mais le huitieme jour de ma maladie, je vis avec une extrême surprise Milady Rutland au chevet de mon lit.

La présence d'une personne que j'aimois, dont je me croyois aimé, me charma, m'attendrit ; je donnai des marques de foiblesse en sentant ma main pressée entre les siennes. Nous restâmes un peu de temps sans parler ; sa démarche, ses regards pleins de bonté m'apprirent qu'elle me conservoit encore son amitié. En se taisant sur le penchant de ma mere, elle m'en avoit fait douter. Cette dame écouta mes plaintes avec douceur ; & sans entrer dans

(196)

aucun détail , elle me pria de m'occuper seulement du soin de me rétablir ; elle me promit de rester aux environs de ma demeure , de me visiter tous les jours , en attendant le retour de mes forces ; & comme le repos & le silence m'étoient nécessaires , elle me laissa entre les mains d'une de ses femmes & d'un Médecin venu d'Edimbourg avec elle.

Rendu à moi - même , & presque convalescent , j'envoyai à Lothiane , où je vous avois prié de m'adresser vos Lettres. On m'en apporta une de Miss Clifford. Elle me disoit que peu de jours après mon éloignement , vous étiez partie d'Oxford , & qu'elle ne savoit point encore où vous logiez à Londres. Cette nouvelle me consterna. J'attendis avec la plus grande impatience une seconde Lettre. Je la reçus ; mais elle augmenta mon inquiétude en me confirmant l'ignorance de la jeune Miss sur votre sort. Elle continua de m'écrire , & ses Lettres détruisirent le reste d'espérance qui me soutenoit encore. Son amitié pour vous , peut-être sa

complaissance pour moi , l'engagea à envoyer un exprès à Londres , chez votre Tuteur. Il se mouroit , on ne put le voir , ses gens dirent qu'ils ne connoissoient ni Miss Glanville ni ses parents.

Je ne tenterai point de vous exprimer la douleur dont je fus pénétré en pensant vous avoir perdue pour jamais. Sans cesse occupé de vous , mon imagination erroit sur mille objets affligeants. Vos parents vous rappelloient - ils , alliez - vous les trouver à la Jamaïque , ou leur retour vous enlevoit-il à moi ? Quelquefois , vous croyant au milieu des Mers , exposée à la fureur des vents , je tremblois pour vos jours ; un instant après il me sembloit vous voir paisible , contente , négligeant , oubliant un infortuné dont la tendresse n'avoit pu vous toucher , comblant les vœux d'un amant plus heureux. O ma chere Jenny ! Ces différentes images que se formoit un esprit inquiet , étoient bien moins cruelles encore que la triste vérité. Vous pleuriez , vous gémissiez ; accablée sous le poids de vos peines , vous les dévoriez en

secret. Qu'un mot écrit par une main si chère , eût été nécessaire à notre commun bonheur ! Votre confiance en moi pouvoit alors . . . elle m'eût épargné le reproche Ah Jenny , Jenny ! Pourquoi Mais il n'est plus temps non , il ne m'est plus permis de me plaindre de vous.

Dès que je pus soutenir le mouvement d'une berline , j'accompagnai Milady Rutland à Duglas. Le Comte de Blair vint m'y voir. Personne ne me parloit de ma mère ; on éludoit mes questions , on n'y répondoit point ; j'appris enfin qu'elle étoit mariée. Foible encore , ranimé seulement par la fureur , par le désir de me venger du Chevalier de Thanet , que j'accusois de toutes mes peines , je résolus de quitter Milady , d'aller à Edimbourg , de chercher cet homme , de le priver de la vie , ou de terminer par ses mains des jours qui ne pouvoient plus être heureux.

Mes desseins étoient connus à la Duchesse de Rutland ; c'étoit pour en prévenir l'exécution qu'elle

m'avoit conduit à Douglas. Elle vouloit me calmer , & ne doutoit point du pouvoir que mon respect & mon attachement lui donneroient sur mon esprit.

Jamais femme ne fut plus aimable , ni plus généralement estimée que Milady Rutland. Née à Londres , possédant par sa mere de grands biens en Ecoſſe , mariée à un Seigneur attaché à la Cour , & puissant dans le Royaume , à l'âge de dix-neuf ans elle resta veuve , & maîtresse de quinze mille guinées de rente. Sa conduite assez extraordinaire fixa long-temps sur elle l'attention publique. Elle seule peut-être sait allier à l'exacte décence la liberté d'une façon de vivre exempte de contrainte & d'assujettissement : sans sortir de sa Patrie , elle a toujours voyagé , & continue encore à parcourir les trois Royaumes , s'arrêtant où elle s'amuse , & laissant par-tout des marques de la bonté de son cœur. La regle de sa vie est d'être utile aux autres , & complaisante pour elle-même. Ses traits sont beaux. La tranquillité de son ame a prolongé sa jeunesse. Elle

est généreuse , sincère , simple dans son langage & noble dans ses idées ; elle plaît , elle intéresse ; on l'aime , on la respecte ; ce qu'on sent pour elle approche de la vénération ; elle inspire ces sentimens tendres & solides que fait toujours naître un mérite rare & reconnu.

Je fais , me dit-elle un jour , le projet que vous méditez , je ne vous blâme point de l'avoir conçu ; un mouvement naturel & pardonnable doit vous rendre odieux celui qui succède à vos droits : mais si vous êtes capable de modération , si vous daignez en croire une amie , vous n'écouteriez point un ressentiment trop vif , & vous abandonneriez le dessein cruel qui vous a conduit ici. La vengeance est une satisfaction foible & passagère ; un même instant la donne , la dissipe & livre à de longs regrets. En attaquant la vie d'un homme adoré de votre mere , voulez-vous justifier son indifférence & mériter sa haine ? Porterez-vous la douleur dans le sein de celle qui vous a donné le jour ? Percerez-vous à ses yeux l'objet de ses plus tendres affections ? Oferez-

vous l'en priver ? Et si vous le faites, pensez-vous obtenir jamais le pardon de cette offense ? Loin de réparer vos pertes , ce crime infructueux comblera votre malheur. Mais qui vous assure de la victoire ? Ne pouvez-vous pas succomber ? Dans l'un ou l'autre cas examinez l'avantage que vous poursuivez. Songez-y , Sir James ; vous risquez de déchirer le cœur de votre mere , de lui causer une douleur inexprimable , de périr , ou d'être irrévocablement déshérité.

Je ne répondis rien. Combattu par mille mouvements opposés , je ne pouvois encore céder à la force d'un raisonnement dont pourtant la justesse me frappoit , & dispoit mon ame à recevoir de plus douces impressions.

Premiere cause de votre infortune , continua Milady , je suis obligée à trouver un moyen de la diminuer. C'est moi qui amenai le Chevalier de Thanet en Ecosse. Son pere m'avoit aimée dès ma plus tendre enfance. Sensible à son mérite , aux agréments de sa personne , je l'aurois préféré , si j'eusse été libre

dans mon choix. Les grands biens & la faveur du Duc de Rutland déterminèrent mes parents à me donner à lui. Il reçut ma main , mais l'image de Sir Thanet resta toujours présente à mon esprit , & chere à mon cœur. Il étoit marié quand je devins veuve ; j'en ressentis un chagrin véritable. Je cherchai par-tout Sir Thanet , mes voyages n'avoient pour but que le désir de le rencontrer. Je trouvois de la douceur à me livrer à mes sentiments ; il les ignoroit , mais ses yeux me disoient souvent qu'il se souvenoit de ses premiers penchans.

Sir Thanet fut tué en Allemagne. Sa mort m'affligea sensiblement , je donnai des larmes à sa perte , je me plus à conserver son idée ; sa mémoire m'est chere , tout ce qui tient à lui , tout ce qui le rappelle à mon souvenir , devient l'objet de ma complaisance , & acquiert des droits à mon amitié.

Je trouvai le Chevalier en Irlande ; il venoit de perdre sa mere & un procès dont les frais immenses absorboient presque tout ce qui lui restoit de biens. Sa situation m'at-

tendrit , je me sentis pressée d'un désir vif de l'obliger. Je me liai avec lui ; à ma priere , il me suivit ici ; votre mere y vint passer deux mois ; je lui confiai mes desseins sur le jeune Thanet , je voulois lui donner ma niece , riche héritiere , entièrement sous ma dépendance par le testament de ma sœur. Elle n'a que neuf ans ; il auroit joui d'une partie de son bien en attendant le moment de posséder toute sa fortune avec sa personne. Lady Huntley guidée par une folle passion , lui fit offrir le don actuel de huit mille guinées de rente. Ma niece aura bien plus ; mais l'avenir est si éloigné aux yeux de la jeunesse ! un avantage présent détermina le Chevalier. Sans m'en parler il signa le contrat qui l'unissoit à votre mere ; leur mariage se fit en secret , & quand le Comte de Blair vous conseilla imprudemment de venir vous y opposer , il n'étoit plus au pouvoir de personne d'y mettre obstacle.

Je vous ai confié les motifs de mon amitié pour le Chevalier de Thanet ; à présent j'ose vous demander le sacrifice de votre ressentiment ;

ment , & vous prier d'accepter le fort que je lui destinois. Cédez à mes désirs , rendez-moi l'occasion perdue de faire un heureux : je m'engage dès cet instant à reconnoître cette condescendance par le don . . .

. . . . Je l'interrompis avec vivacité. Permettez-moi , Milady , lui dis-je , de ne pas en entendre davantage ; la douceur de vous obliger est sans prix pour moi ; le Chevalier de Thanet jouira paisiblement des biens qu'il me ravit ; loin d'attaquer ses jours , je me sens capable de les défendre , si vous me l'ordonniez. Mais souffrez que ce sacrifice soit pur ; laissez - moi refuser vos dons généreux : je tiens peu à la fortune ; heureux de mériter votre estime , de conserver une amitié qui m'est si chère , je m'applaudirai , même dans l'état le plus fâcheux , d'avoir pu vous donner une preuve certaine de ma soumission & de mon respect.

Cette promptitude à m'accorder une grace que je désirois ardemment d'obtenir , reprit Milady , ce noble désintéressement , redoublent mes obligations. Mais laissons ce discours , nous le reprendrons à Bris-

tol où je vais passer un peu de temps : vous ne me refuserez pas de m'y accompagner : Lady Huntley m'a remis un billet de deux mille guinées pour vous dédommager des frais de votre voyage ; le voilà , ajouta-t-elle , en me le donnant ; elle ne désire point de vous voir , mais je veille à vos intérêts auprès d'elle ; votre pension est augmentée , & l'Alderman Burton , qui prend soin de ses affaires à Londres , a déjà l'ordre de fournir l'argent nécessaire à l'acquisition de la Charge dont le Duc d'Argyle doit vous procurer l'agrément. Je ne vous presse point d'accepter le parti que je viens de vous offrir ; cependant ma niece peut en vous donnant la main , faire rentrer dans votre Maison les titres & les biens que les troubles de la Nation ne lui ont point encore permis de recouvrer. J'abandonne ce sujet à votre plus sérieuse considération , & dans un mois je vous prierai de m'instruire de vos résolutions. Nous partîmes le lendemain ; j'avois reçu à Douglas une lettre de Miss Clifford , elle ne me donnoit aucune nouvelle de vous. Dès que je fus en

Angleterre, j'envoyai mon Valet de chambre à Londres, avec ordre d'aller chez Sir Humfroid, de s'informer des amis, des parents de cet homme, de faire d'exactes recherches parmi eux, de ne rien négliger pour découvrir ce que vous étiez devenue. Son voyage fut inutile, il n'apprit rien, & son retour me désespéra.

Une lettre du Comte de Blair me fit connoître toute l'étendue des obligations que j'avois à la Duchesse de Rutland. Elle seule pressoit le Duc d'Argyle de s'employer en ma faveur. Ma mere, loin de s'occuper de mon établissement, ne se souvenoit plus de mon existence. Le billet de deux mille guinées, les fonds déposés chez l'Alderman Burton, l'augmentation de mon revenu, je devois tout à la libéralité de la Duchesse; pénétré des procédés d'une amie si respectable, reconnoissant de ses bontés, je me crus obligé de céder enfin à ses desirs.

Sans espoir de vous retrouver, d'être heureux par l'amour, je tentai de le devenir par l'ambition. Des idées de grandeur se mêlerent à ces

tendres sentiments dont j'étois si douloureusement affecté. Maître d'accepter un parti que les plus opulents Seigneurs d'Angleterre auroient recherché , je commençai à réfléchir sur tant d'avantages offerts. Milady Rutland me pressoit : je promis, je m'engageai formellement à épouser dans quatre ans la jeune Lady Betsey d'Arran.

Sir James alloit continuer , mais me voyant pâlir , me renverser sur le siege où j'étois assise , il poussa un cri , & jettant ses bras autour de moi , il s'empressa de ranimer mes esprits. Eh ! d'où vient cette crainte ? D'où naît cet effroi , me disoit-il ? pourquoi ma chere Jenny s'alarme-t-elle ? O mon aimable femme ! rassurez-vous ; un lien sacré nous unit , vous êtes le choix de mon cœur , un nœud déjà formé détruit tout autre engagement ; écoutez-moi , croyez-moi , ne vous défiez point d'un homme qui vous adore. Si vous daignez vous prêter à mes soins , à mes desirs , tout s'arrangera au gré de mes vœux & des vôtres.

Les caresses de Sir James , ses

discours , ses serments , ses protestations , rien ne calmoit le trouble qui venoit de surprendre mon cœur , il ne pouvoit ramener mon attention ; je pleurois , je ne l'écoutois point. Ah ! grand Dieu ! m'écriai-je enfin , une telle confiance devoit bien précéder la cérémonie de ce matin !

Si vous m'aviez aimé comme je vous aime , dit Sir James , je ne me ferois point attiré ce reproche qui m'est sensible ; ma confiance eût mis mon sort dans vos mains ; vous m'avez vu long-temps agité , inquiet , rêveur , chagrin ; je combattois avec moi-même , je défirois ardemment de retirer ma parole avant de me donner à vous. Combien de fois j'ai voulu vous parler ? Mais tant de fierté dans vos yeux , d'indifférence dans votre cœur , une si grande prévention contre moi , m'ont fait craindre de vous perdre pour jamais , si je vous laissois connoître ma position. Comment me dégager sans vous quitter un peu de temps ? Il falloit retourner auprès de Milady Rutland , aller lui avouer mon penchant , mes chagrins , mes désirs ; la toucher , l'attendrir , obtenir d'elle
ma

na liberté : mais votre obstination à rejeter les preuves de mon amitié , à refuser mes secours , m'a fixé près de vous. Comment me résoudre à vous abandonner dans une demeure si triste , exposée au besoin , réduite à chercher les moyens de pourvoir à votre subsistance , déterminée à accepter le premier asyle offert ? Que devenois-je à mon retour , si je me voyois privé une seconde fois de vous , du seul bien qui m'est cher ? Pardonnez-moi , mon aimable amie , d'avoir entrepris de me le conserver au risque de vous déplaire. Il s'arrêta , me regarda , prit ma main , la baisa ; s'apercevant que je m'affligois toujours , & ne me dispoisois pas à lui répondre : ô ma charmante Jenny ! je ne vous chagrinerai point , s'écria-t-il ; fortune , honneurs , dignités , je veux tout sacrifier à ce que j'aime ! j'allois vous prier d'être seulement un an sans porter mon nom , sans prendre le titre de ma femme ; de me laisser le temps de prévenir Milady Rutland ; je voulois qu'elle ignorât le moment de notre mariage ; qu'il parût fait de son aveu ; je lui devois

cette déférence , même en renonçant à ses bienfaits , & à l'alliance projetée. Il m'est affreux de manquer d'égards pour une parente , pour une amie si digne de ma reconnoissance ; mais je lui remettrai ce que je tiens de sa générosité , j'abandonnerai l'espoir d'une riche succession , la certitude d'un titre , tout enfin Eh ! que sont pour moi les grandeurs , les vaines dignités ? Leur attente vous a-t-elle jamais remplacée dans mon cœur. O ma chère Jenny ! Plût au Ciel ! Pourquoi , ah ! pourquoi ne reçûtes-vous pas ma main à Oxford ? Que n'étions-nous unis avant ce fatal voyage ? La perte de vos espérances & des miennes eût été un léger malheur pour votre époux. Réduit à ma légitime , ne possédant que le simple héritage de mes peres , j'aurois vécu content sur la montagne la plus aride de l'Ecosse : mon cœur eût gémî sans doute de ne pouvoir vous procurer que les seuls plaisirs du sentiment ; mais si vous m'eussiez aimé , si vous eussiez supporté sans peine nos communes privations , je n'aurois rien envîé , rien regretté.

Qu'importe l'habit qui nous couvre , l'aliment qui nous soutient , ou la perspective qui s'offre à nos regards , quand , heureux au-dedans de nous-mêmes , nous jouissons du bonheur que nous avons le plus désiré , & qui nous paroît le seul capable de remplir tous nos vœux. Sir James cessa de parler , & attendit ma réponse d'un air triste & inquiet.

Remettre à une personne généreuse le pouvoir de nous ôter ou de nous conserver des avantages que nous semblons négliger pour elle , c'est l'engager à préférer nos intérêts aux siens , & notre satisfaction à son propre bonheur. Mille idées mortifiantes s'élevoient dans mon esprit , en songeant à quels soupçons m'exposoit le secret exigé ; cependant un instant de réflexion me rappella mes vœux récents , les obligations indispensables de mon nouvel état ; il ne me convenoit plus de m'opposer à la volonté de Sir James. Comme des représentations sur une affaire terminée , sont souvent fâcheuses & toujours inutiles , je pris le parti de me soumettre à

mais dont les vues s'étendent sur une partie du Jardin. Je me suis informé de cette femme. Elle s'appelle Mistriss Roberts ; elle est d'honnête famille , veuve d'un Ministre , & vit très-retirée. Je lui ai confié que j'attendois de Coventry une fille riche & de qualité , liée par ses promesses à mon frere , jeune Officier de Marine , actuellement en mer pour le service de sa Patrie. Les parents de cette Dame , ai-je ajouté , la pressant de recevoir les soins d'un autre , Miss Jenny vient se mettre sous ma protection , afin de se conserver à l'homme dont son cœur a fait choix. Nous ignorons elle & moi le temps du retour de mon frere ; la jeune Miss l'attendra chez vous : j'ai fini par prier Mistriss Roberts de vous appeler seulement Miss Jenny , & de ne jamais prononcer devant personne le nom d'Asteley que je lui ai dit être celui de votre famille. Elle me l'a promis , s'est chargée du soin de trouver des gens pour vous servir , me les a présentés , & je les ai arrêtés sur sa parole.

En qualité de confident d'un frere

chéri ; mes visites ne seront point
 suspectes : je m'efforcerai de ne pas les
 rendre trop fréquentes pendant le
 jour ; mais toutes les nuits une porte
 qui s'ouvre dans la campagne me
 donnera la facilité d'entrer chez
 vous sans être apperçu. Deux pie-
 ces que j'ai fait percer , me con-
 duiront au pied d'un escalier déro-
 bé , caché par un retranchement
 ménagé exprès. Par-là , je parvien-
 drai à votre cabinet. Lidy , & un
 de mes Valets de chambre , dont
 la fidélité m'est connue , sauront
 seuls notre secret : mes chevaux
 m'attendront à une ferme , prochai-
 ne ; personne ne soupçonnera notre
 intelligence ; & quand je pourrai
 m'arracher un peu de temps au plai-
 sir délicieux de vous voir , d'être
 près de vous , j'irai trouver Milady
 Rutland. Je lui ouvrirai mon cœur ,
 j'avouerai ma passion , sans avouer
 que j'en possède l'objet. J'étois lié
 par l'amour , lui dirai-je , avant de
 l'être par mes promesses : je con-
 nois Milady ; sa douceur , son in-
 dulgance , sa bonté ne lui permet-
 tront pas de m'affliger. Elle me
 rendra ma parole ; elle ne me pri-

véra point des avantages qu'elle m'a faits ; elle ne changera rien à ses dispositions généreuses. Je conserverai son estime , son amitié , l'assurance d'une grande fortune , dont ma chere Jenny sera la maîtresse. Alors je déclarerai notre union , comme si elle venoit d'être formée ; je présenterai mon aimable Compagne à Milady , à ma famille , à la Cour , à tout le monde ; enfin on admirera ce que j'aime , mon choix sera applaudi , mon bonheur envié , & tous mes désirs remplis.

Sir James , en finissant , me demanda si j'avois des objections à faire sur cet arrangement , ou si je sentoie de la répugnance à m'y prêter. Je ne crus pas devoir en montrer. Cependant j'étois humiliée du personnage qu'il me forçoit de représenter. Je rougissois intérieurement de passer dans ma maison pour une fille passionnée , préférant sa satisfaction à ses devoirs , capable de se soustraire à la juste autorité de ses parents , & de sacrifier sa réputation au penchant de son cœur , en hazardant une démarche si téméraire. La retraite dans laquelle je devois

devois vivre , pouvoit seule adoucir le désagrément d'une pareille situation. Je répondis à Sir James que ne séparant plus ses intérêts des miens , je me conformerois à ses volontés , & m'efforcerois de trouver ma félicité dans tout ce qui contribueroit à assurer la sienne.

Il avoit eu la précaution de faire apporter des habits de voyages. Nous en choisîmes deux , & les froissâmes Lidy & moi , avant de les vêtir , afin qu'ils parussent moins neufs. Ensuite nous traversâmes le jardin , & sortîmes de la maison par une porte de derriere. Elle donnoit dans une petite ruelle aboutissante au grand chemin. Une berline attelée de six chevaux de poste , se présenta pour nous recevoir en sortant de la ruelle. Elle nous conduisit en peu de temps à Islington. Arrivée chez moi , Mistriss Roberts vint me saluer. Elle me parla avec beaucoup de politesse. Mes gens rassemblés par son ordre , s'avancèrent au nombre de dix. Elle me les nomma , en m'instruisant de la qualité de leur service. Je l'invitai à souper , mais elle s'en défendit ,

& me quitta quand on m'avertit que j'étois servie. Sir James sortit avec elle , en me disant d'un air froid & poli , qu'il viendrait le lendemain prendre mes ordres , & savoir si ses premiers soins avoient réussi au gré de mes desirs.

Je me hâtai de souper pour me retirer de bonne heure. J'espérois jouir d'un peu de liberté , me livrer au repos ou à mes réflexions ; mais à peine commençois-je à m'entretenir avec Lidy , qu'un petit bruit se fit entendre. La porte de mon cabinet s'ouvrit , Sir James parut à mes yeux , & je me vis contrainte à lui donner des moments qu'il m'eût été plus doux de passer seule.

Le goût & la magnificence du Baronnet avoient changé une habitation commode , mais simple , en une demeure riante & agréable. Rien n'étoit négligé. Deux parterres émaillés de mille couleurs , se terminoient par une pièce d'eau assez grande ; on venoit d'y mettre quantité de poisson pour me donner le plaisir de la pêche. Une volière , remplie de jolis oiseaux , se trouvoit au bout de la principale allée ; tou-

tes les especes d'animaux dont on peut s'amuser à la campagne , ne laissoient rien à désirer , & un superbe attelage de six chevaux napolitains , me procuroit la facilité de me promener dehors en berline ou en caleche. Je me plus infiniment dans cette belle solitude ; j'y retrouvais l'aisance & la tranquillité qui me rendoient heureuse à Oxford. La musique , la lecture & le dessein suffisoient à mes plaisirs. Mais Sir James les troubloit souvent. Il me reprochoit une froideur que j'avois sans le savoir. Ma docilité , mes complaisances , un soin extrême & continuél de lui prouver mon estime & ma reconnoissance , ne satisfaisoient point son cœur passionné. Il exigeoit un sentiment dont l'idée même ne se peignoit point à mon esprit , & se plaignoit sans cesse de ne pouvoir me l'inspirer.

Je lui devois trop pour ne pas souhaiter de le voir content ; mais je le souhaitois de sang froid , par des motifs qui marquoient la bonté de mon cœur , & jamais par l'espece de sensibilité dont Sir James vou-

loit me rendre susceptible. L'égalité de mon humeur le chagrinoit. Il se faisoit instruire de ma conduite , de mes occupations en son absence , & paroissoit fâché d'apprendre que je goûtois des amusements préparés par ses soins. L'excès de sa tendresse me sembloit plus incommode que flatteur ; je trouvois de la bizarrerie dans ses désirs , dans ses plaintes ; il faut avoir aimé pour comprendre les peines que se fait un cœur fortement épris. Les chagrins du Baronnet m'apprirent qu'il est possible de tout accorder à l'amour & de ne pas le rendre heureux.

Dix mois s'écoulerent sans que Sir James se disposât à s'éloigner de moi , ni parlât du temps où il iroit trouver Milady Rutland. Cependant il cessoit insensiblement de se gêner , de s'observer devant mes gens. La charge qu'il exerçoit alors l'obligeoit d'assister souvent au lever du Roi ; tous les matins il retournoit à Londres , revenoit à sept heures , & ne me quittoit plus du reste du jour. Je n'osois me plaindre d'une conduite que les circonstances me faisoient regarder comme

un manque d'égards pour moi ; mes plus légères observations sur ce sujet attiroient ses reproches , excitoient sa colere ou ses chagrins ; mon indifférence me rendoit ses affiduités importunes , disoit-il. Cette idée ne l'engageoit point à se priver du plaisir qu'il sentoît à me voir , mais à me quereller à tous moments de ne point le partager. Par un sentiment injuste , il vouloit me forcer à lui savoir gré de ses transports , de ses caresses , de ses imprudences , de tout ce qu'il faisoit pour se contenter lui-même.

Au commencement du Printemps , un accident fâcheux réduisit en peu de jours Mistriss Roberts à la dernière extrémité. En allant à Londres dans une petite voiture découverte , elle versa , & se blessa dangereusement à la tête : je fus touchée du triste état de cette pauvre femme ; bientôt la crainte de quitter ma demeure se joignit à la compassion qu'elle m'inspiroit.

La Cour partit pour Tumbridge. Sir James ne put se dispenser de la suivre ; il en ressentit une peine véritable , & se plaignit mille fois d'un

assujettissement qui avoit été l'objet de son ambition. Le jour de son départ , il passa assez de temps à regarder travailler des Peintres qui finissoient une perspective. Deux fenêtres de l'appartement de Mistris Roberts s'ouvroient sur le lieu où Sir James étoit assis avec moi. Son importune tendresse ne pouvant se contraindre , il baisa plusieurs fois ma main. Je lui fis remarquer qu'un homme âgé & une femme assez bien mise paroissoient derrière les vitres & sembloient nous observer attentivement. Il y porta les yeux , mais ces personnes se retirèrent fort vite , fermerent les rideaux sur elles , & les entrouvrant , continuèrent de nous examiner. Nous rentrâmes peu occupés de leur curiosité. Sir James partit le soir avec le dessein de revenir bientôt , & de trouver un prétexte pour me revoir avant la fin du voyage.

Son absence me laissant libre dans mes actions , je fis offrir à Mistris Roberts tous les secours dont elle pouvoit manquer , & m'informai régulièrement de son état. Avant son accident , mes gens & les filles qui

la servoient avoient eu peu de commerce ensemble ; comme j'envoyois plusieurs fois le jour chez elle , ils se virent davantage , s'entretinrent plus familièrement , & bientôt en vinrent à de mutuelles communications.

Une de mes femmes m'apprit que Mistrifs Roberts étoit fille d'un Gentilhomme fort riche : sa tendresse pour un jeune Ministre, Chapelain du Comte de Sommerfet , lui fit perdre sa fortune avec l'amitié de son pere ; elle sacrifia l'une & l'autre à la douceur de s'unir à l'homme qu'elle aimoit. Cinq ans après son mariage Monsieur Roberts mourut. Le Comte de Sommerfet , touché de la situation de sa malheureuse veuve , continua de lui donner les cent guinées qu'il payoit à son mari. Ce Seigneur étant mort lui-même sans faire aucune disposition , Mistrifs Roberts se crut une seconde fois privée de tous secours. Mais elle trouva un nouvel appui dans la sœur du Comte ; cette Dame compâtissante & généreuse , non-seulement lui donna pour tout le temps de sa vie un petit bien de

campagne dont le revenu pouvoit suffire à ses besoins , mais elle y fit élever le corps de logis où j'étois actuellement , rendit les jardins agréables , & procura une grande aisance à Mistris Roberts , en la mettant en état de tirer avantage de cette partie de la maison qu'elle louoit cent livres sterlings.

Dès les premiers jours de sa maladie , cette femme s'étoit hâtée d'écrire à sa bienfaitrice ; elle la prioit de lui envoyer un de ses gens d'affaires , afin qu'il prît possession de ses effets. Elle désiroit , disoit-elle , voir retourner à sa source un bien qui , sans doute , en sortiroit encore pour le soulagement de quelque nouvel objet de la compassion d'une Dame si généreuse.

Au lieu d'un homme d'affaires , sa protectrice lui envoya son Valet de chambre Chirurgien , & une de ses femmes , l'un habile dans son art , afin qu'il la soignât ; l'autre avec ordre de rester près de la malade , de la consoler , & lui promettre de sa part qu'en allant à Londres , où elle devoit bientôt se rendre , elle se détourneroit de sa route exprès

pour passer à Islington , & lui faire une visite.

Lidy entrant un soir chez Miss Roberts , trouva près de son lit cette femme venue pour la consoler. La présence de Lidy sembla lui donner de l'humeur , elle l'attaqua de conversation , lui fit plusieurs questions d'un air familier & hardi ; elle s'enquit de ma naissance , de ma fortune , & sur-tout de mes liaisons avec Milord Danby. Fatiguée de ses interrogations , choquée du ton dont elles étoient faites , Lidy lui répondit : Miss ne connoît point Milord Danby , ne reçoit aucunes visites & ne doit compte à personne de ses démarches ; mais elle pourra toujours s'en rendre un très-satisfaisant de sa conduite. Sur quoi cette femme se récriant , répétant ces derniers mots , lui dit : bon Dieu , quelle assurance ! mais votre discrétion est inutile , je suis bien instruite , autant que vous , peut-être , & d'autres le sont aussi. Elle ajouta avec assez de dédain , Miss Jenny connoît Milord Danby , elle le connoît beaucoup ; dans peu vous deviendrez de cette vérité. Ensuite

elle se retira sans vouloir céder aux instances de Lidy qui la prioit de rester , & vouloit la détromper.

Quand elle me fit ce récit , il me rappella ces gens dont j'avois remarqué l'attention curieuse. Je pensai que Sir James & Milord Danby se ressembloient peut-être. Je badinai Lidy de s'occuper d'un événement si léger. Il ne me parut pas digne d'être approfondi , & je n'y pensai plus.

Je recevois des lettres fort tendres de Sir James. Elles m'exprimoient un désir vif de me revoir , & l'ennui qu'il éprouvoit loin de moi. Les dernières m'avertissoient de sa prochaine arrivée , & je l'attendois à tous moments.

Le douzième jour après son départ , le bruit d'une voiture venant au grand trot , m'attira aux fenêtres de mon cabinet ; je vis entrer dans ma cour un carrosse à six chevaux , escorté de quatre Cavaliers. Les couronnes qui étoient sur la berline annonçoient un Pair du Royaume. Une Dame magnifiquement vêtue en descendit. Deux femmes la suivoient. Celle dont les ques-

tions avoient révolté Lidy ; accourut à sa rencontre. La Dame lui parla d'un air riant ; & voyant un de mes gens dans la cour , elle lui fit signe de s'approcher , & sans doute lui ordonna d'ouvrir l'appartement d'en bas où elle entra. Tout de suite on vint de sa part m'inviter à descendre pour recevoir la visite d'une amie de Mistriss Roberts , qui désiroit ardemment le plaisir de me voir & de m'entretenir.

Ce message me surprit. Il étoit naturel d'imaginer que celle dont l'air de grandeur venoit de me frapper , devoit être cette généreuse sœur du Comte de Sommerfet , protectrice de Mistriss Roberts. Mais à quoi attribuer ce désir empressé de me voir ? Qui pouvoit l'exciter en elle ? Je ne me sentois point disposée à recevoir sa visite. Les propos tenus à Lidy sur Milord Danby , commencerent à m'inquiéter , à me faire craindre une méprise qui exposeroit ma réputation ou mon secret. Peut-être y avoit-il une Miss Asteley que cette Dame croyoit trouver en moi. Indécise & ne sachant à quoi me

déterminer , j'allois envoyer la prier de m'excuser , lorsque lassé d'attendre elle monta , accompagnée seulement de la femme qui demeurait depuis peu chez Mistriss Roberts.

Je vous dérange peut-être , Miss , me dit - elle en entrant. Mais le désir de vous voir me fait passer par-dessus de vaines formalités. Et se tournant vers celle dont elle étoit suivie ; qu'elle est belle , Bridget , lui dit - elle à demi bas ! quel air noble , modeste ; que de graces ! se peut-il ? je la plains , en vérité. Et s'adressant à moi , vous êtes interdite , Miss : je devine la raison de votre trouble ; mais cessez de craindre. Je ne veux ni vous nuire ni vous insulter.

Elle s'étoit assise en parlant , & j'avois pris ma place vis-à-vis d'elle. Je ne fais , dis-je , avec beaucoup d'émotion , si je dois des remerciements à Milady pour de telles assurances. Je lui rends grace de la compassion dont elle m'honore ; mais j'ai peine à comprendre ce qui me l'attire. Ma conduite & mes sentiments me mettent en droit de ne craindre les insultes de personne.

Cette fierté ne vous convient pas , Miss , reprit la Dame ; quand je vous traite avec bonté , il vous sied mal de montrer de la hauteur. Ne changez pas ma pitié en un juste dédain. Vous me paraissez une charmante fille , je ne suis point surprise de l'extrême passion que vous inspirez. Si la retraite où vous vivez n'est pas l'effet de la jalousie de Milord Danby ; si vous l'avez choisie vous-même , j'en augurerai très-bien de votre caractère. Mais dites-moi depuis quel temps vous enchaînez le cœur de ce Lord.

Je répète à Milady , repris-je , que sa pitié m'étonne. Plus je m'examine , moins je crois pouvoir devenir l'objet d'un *juste dédain*. Jamais je ne vis Milord Danby , & n' imagine point ce qui me soumet à entendre de pareils discours , ou à répondre à des interrogations si choquantes.

Je vous l'ai déjà dit , Miss , répartit Milady , ces grands airs ne vous conviennent point. Pensez-vous qu'ils puissent m'en imposer ; m'engager à vous croire ? Et se tour-

nant encore vers la Femme de chambre , qui se tenoit debout derriere son fauteuil , je suis fâchée , tout-à-fait fâchée , lui dit-elle , de voir une si aimable créature dans ce vil état , & plus encore de m'appercevoir qu'elle s'y plaît.

Une extrême rougeur couvrit alors mon visage , je sentis mes larmes prêtes à couler. Milady vient de m'assurer , dis-je , qu'elle ne vouloit point m'insulter , je m'attendois à lui voir mieux tenir sa parole.

C'est vous qui me forcez d'y manquer , reprit-elle doucement. Comment supporter la hardiesse de votre désaveu ? Vous ne connoissez pas Milord Danby , dites-vous ; cependant deux personnes qui ne peuvent se méprendre à ses traits , l'ont vu plusieurs fois ici , & par un zele que j'ai blâmé , ont suivi ses démarches , se sont assurées qu'il passoit une partie des jours avec vous , & que toutes les nuits une porte secrette Mais je ne veux pas pousser cet éclaircissement plus loin.

Ce discours me confirma dans l'idée qu'il devoit y avoir assez de rapport entre la figure de Milord

Danby & celle de Sir James , pour que l'on pût s'y méprendre à un peu de distance. Cet effet du hazard m'exposoit à l'humeur , au ressentiment d'une femme que la conduite de Milord Danby intéressoit sans doute. Comment la désabuser sans découvrir un secret qu'il m'étoit défendu de révéler , & comment soutenir le mépris que son erreur lui inspiroit pour moi ?

Je ne suis ni hardie , répondis-je en me levant , ni accoutumée à souffrir un tel langage. Je prie Milady de croire qu'on ne peut lui donner ici des informations sur le Lord dont elle semble inquiète , & de me pardonner si , en me retirant , je la laisse en liberté de réfléchir sur la dureté de ses expressions & la témérité de ses jugements.

Mon dessein étoit de sortir , je m'avançois vers la porte , quand la Femme de chambre de Milady , prévenant sa réponse , vint à moi & m'arrêtant , me dit : prenez garde , Miss , prenez garde vous-même à vos expressions. Vous devez vous montrer plus respectueuse. C'est

Milady - Duchesse de Rutland devant qui vous êtes.

Milady Rutland ! répétai-je , en tombant sur un siege & respirant à peine. Dans l'instant je vis mon mariage découvert , la fortune de Sir James perdue , & tous ses projets détruits. Mais si j'étois connue , pourquoi m'avoit-on parlé de Milord Danby ? C'est ce que je ne pouvois comprendre.

Il me semble , Miss , dit en riant la Duchesse , que mon nom vient de faire disparaître une grande partie de votre assurance. Je le conçois , ma visite ne vous est agréable à aucun titre. Cependant , comme en allant voir Mistress Roberts , un caprice , où l'amour ni la jalousie n'ont point de part , m'a portée à entrer ici ; je vous conseille de bannir votre inquiétude. Je ne troublerai point la douceur d'une union qui me paroît vous plaire. Je serois bien fâchée de chagriner James. Il doit vous l'avoir dit ; nos conventions ne lui imposent pas la moindre contrainte.

Ces mots redoublerent mon embarras.

Barras. Elle parloit de mon union avec Sir James , & venoit de me faire entendre qu'elle me croyoit maitresse de Milord Danby. Je gardois un profond silence , & me perdois dans la confusion de mes idées.

Pourquoi baisser les yeux , vous taire , me dit-elle ? quelle enfance ! d'où vient ce trouble , cette rougeur ? rassurez-vous. Milord Danby est à Tunbridge , n'est-ce pas ? J'y vais , je l'y verrai , & je vous promets de lui faire un compliment très-sincere sur le bonheur qu'il a de posséder la plus jolie créature d'Angleterre.

Ce trait perça mon cœur , & me rendit la force de parler. Oserois-je vous demander , Madame , lui dis-je , si cette raillerie n'est point trop cruelle ? Que vous ai-je fait pour me traiter si durement ? Sir James a pu manquer aux égards qu'il vous devoit ; il a montré sans doute une légèreté blâmable. Mais s'il reconnoît mal vos bontés , en quoi suis-je criminelle ? Vous m'accusez d'un commerce honteux avec Milord Danby , & pourtant vous

paroisiez instruite du nœud qui me lie à Sir James Huntley. Ai-je mérité d'être humiliée à cet excès ? Etoit ce à moi à demander votre aveu ? Hélas ! quand une suite d'événements malheureux me fit céder aux désirs , à l'empressement de Sir James , j'ignorois les engagements qu'il avoit pris avec vous.

Y pensez-vous , Miss , dit la Duchesse ? votre physionomie ne m'annonçoit pas tant d'audace ; osez-vous bien me parler ainsi ! mais pourquoi séparez-vous James & Milord Danby ? Assurément vous n'ignorez pas que Sir James Huntley , devenu Comte Danby en m'épousant Qu'entends-je , m'écriai-je ? en vous épousant ! Sir James Huntley est Milord Danby ! il est marié ! il l'étoit donc ah Dieu ! Ma voix s'éteignit , un froid mortel glaça mon cœur , & je tombai sans connoissance aux pieds de Milady.

Au cri perçant que j'avois jetté , Lidy & mes femmes étoient accourues , elles s'empresserent de me secourir. En ouvrant les yeux , je vis Lidy toute en pleurs auprès de moi ;

je passai mes bras autour d'elle , & penchant ma tête sur son sein , je suis trahie , perdue , déshonorée , lui criois-je , sans m'embarrasser si d'autres m'entendoient ! victime des adroites intrigues d'un vil imposteur , le seul bien qui me restoit m'est cruellement ravi. O ma chere Lidy ! emmenez-moi , cachez-moi , c'est à présent que je suis vraiment pauvre , vraiment dénuée de tout ; ô Lady Sara ! ô ma mere ! votre terrible prédiction est accomplie ; la misere & la honte sont le partage , l'unique partage de la malheureuse Jenny.

Milady Rutland , étonnée de l'état où elle me voyoit , ordonna à Lidy de faire retirer mes femmes ; elle vint s'asseoir sur le sofa où l'on m'avoit couchée ; quoi , Miss , me dit-elle ! feroit-il possible qu'abusée par de vaines promesses , vous eussiez conçu l'espérance d'être un jour la femme de Milord Danby ? A-t-il pu s'abaisser à feindre pour vous séduire ? Mais comment ? par quel art vous auroit-il caché un mariage célébré à Londres , à Saint James , en présence du Roi , de

route la Cour ? Viviez-vous loin de la capitale ? Depuis quand ? Dans quels lieux avez-vous connu Milord ? Qui êtes-vous ?

Je ne suis rien , Madame , lui dis-je : telle qu'une plante arrachée de la terre , négligée comme inutile , on peut me fouler aux pieds sans craindre qu'il s'élève une seule voix pour prendre ma défense.

La Duchesse attendrie , daigna me tendre sa main & serrer doucement la mienne. Levez les yeux , mon aimable fille , regardez-moi , me dit-elle avec bonté. Osez me parler. Vous ne savez pas combien je suis portée vers l'indulgence. Une douleur si vive , si naturelle , me pénètre. Soyez sincère. Je puis devenir votre amie , votre protectrice. Vous m'intéressez. Je commence à vous excuser. Vous êtes jeune , Milord Danby est aimable , il vous a plu ; le sentiment prépare à la confiance. Mais comment est-il parvenu à vous en imposer ? quelles sont ces intrigues adroites que vous lui reprochez ?

Ni l'amour , ni l'imprudence n'ont causé mon malheur , m'écriai-

je. On ne m'a point séduite ; on m'a trompée , Madame ; indignement trompée ! c'est par une cérémonie sainte , des serments sacrés , qu'un inhumain s'est joué de l'honneur , de la vérité , du Ciel même , pour acquérir des droits sur une innocente créature ; pour ajouter l'infamie à sa misère ; pour lui ravir bien plus que la fortune contraire ne lui avoit enlevé.

La Duchesse fit un mouvement de surprise , se leva , ordonna à sa Femme de chambre d'aller l'attendre chez *Mistress Roberts* ; rêva , se promena avec assez de vivacité , & revenant à moi , songez-vous bien , *Miss* , me dit-elle , à ce que vous voulez me faire entendre ? *Des serments sacrés ? Une cérémonie sainte ?* Comment expliquer ces étranges discours ? Je le vois : la douleur vous égare. Calmez vos sens trop agités , revenez à vous-même ; cessez de me craindre. Une folle passion ne m'attache point à *Milord Danby*. Ma curiosité vient de changer d'objet. La tendre compassion que vous m'inspirez l'excite seule en ce moment. Parlez , ma chère enfant , dé-

couvrez-moi tous vos secrets. Encore une fois, qui êtes-vous ?

Je l'ai déjà dit à Milady , repris-je , je ne suis rien. Issue de deux grandes maisons , je me trouve sans parents , sans amis , isolée & inconnue. Elevée avec la certitude d'une fortune honnête , ma misère est extrême. Mariée à un homme noble & riche , je n'ai point d'époux. Vertueuse au fond de mon cœur , je me vois dans la classe des femmes méprisables , dont l'intérêt ou la vanité ont étouffé les principes : & tombant à genoux , les yeux & les mains élevés vers le Ciel : Dieu juste ! Dieu puissant , m'écriai-je ! témoin de mon innocence , de la douleur qui m'opprime ! entends ma voix ! exauce ma fervente prière ! ouvre-moi ton sein paternel ! daigne , ô mon Dieu ! daigne me recevoir dans ta miséricorde , avant que le murmure & la plainte me rendent coupable devant toi !

Milady laissa couler quelques larmes , aida avec bonté à me relever , & s'adressant à Lidy : que cette jeune infortunée me touche , lui

dit-elle ! Vous paroissez avoir la confiance, expliquez-moi ce langage qui m'étonne : elle est mariée , & *n'a point d'époux* ! Quel est donc ce mari distingué ? Assurément ce ne peut être J'espère que ce n'est point Elle s'arrêta.

Sir James Huntley est le seul homme que le malheur de Miss Jenny approcha d'elle , Madame , répondit cette fille ; elle n'en connoit point d'autre.

Quoi ! s'écria la Duchesse , c'est lui , c'est Milord Danby , qu'elle accuse Se pourroit-il . . . mariée ! comment ? où ? depuis quand ? en quel lieu ? quelles preuves ? . . . Je n'en ai point , Madame , interrompis-je. Une triste obscurité est répandue sur tout ce qui me concerne. Alors m'efforçant de parler , m'arrêtant mille fois , entremêlant de pleurs , de cris , de gémissements ces humiliants détails , je lui fis un récit succinct & vrai de ma naissance , de mon éducation , de ma ruine : événement fatal ! qui m'avoit conduite à recevoir avec reconnoissance la main d'un lâche

trompeur , assez adroit pour m'engager au secret par une confidence dont rien ne pouvoit me faire pressentir la fausseté. Afin de convaincre Milady qu'aucune foiblesse n'étoit entrée dans ma crédulité , je lui montrai les deux lettres que je venois de recevoir de Sir James. Il s'y plaignoit par-tout de mon peu de tendresse , & me reprochoit d'accorder beaucoup au devoir & rien à l'amour.

La Duchesse m'écouta avec une extrême attention , lut les lettres , leva les yeux au Ciel , soupira , & joignant ses mains : dans quels égarements , dit-elle , d'impétueuses passions peuvent-elles nous conduire ! Quel heureux naturel , quelle noble créature a renoncé à l'honneur , à l'humanité , pour satisfaire une folle ardeur , se procurer un plaisir momentané ; plaisir vif peut-être , mais que le reproche de son-cœur doit mêler d'amertume ! Elle parcourut encore les lettres , en répéta les expressions les plus tendres. Que les hommes sont inconséquents & cruels , s'écria-t-elle ! Ils aiment , disent-ils ! Tromper l'objet de ses desirs ! lui
préparer

préparer de longs regrets , l'avilir , le livrer à la douleur , à la honte ! est-ce aimer : eh , que feroient-ils donc s'ils haïssoient ?

Un assez long silence succéda à ses réflexions ; se rapprochant ensuite de moi , prenant mes mains , les serrant dans les siennes , pleurez , chere Miss , pleurez , me dit - elle , mais ne rougissez plus. Vous êtes malheureuse , Milord Danby est criminel , il est bien plus à plaindre que vous : tout ce qu'il vous a dit est exactement vrai , à l'exception de ses feints engagements avec Lady Betsey d'Arran , sa parente & la mienne. Je n'ai point de niece. Le Comte de Sommerfet mon frere , mourut il y a vingt ans , sans avoir été marié. Ne pouvant disposer d'une grande partie de ma fortune , sans contracter un second mariage , je m'y déterminai pour assurer un sort brillant à Sir James. Il méritoit alors l'intérêt que je prenois à son bonheur. En quittant Bristol , je vins à Londres , & l'y conduisis avec moi. A ma sollicitation , le Roi daigna l'admettre parmi les grands Officiers de la

Couronne , lui accorda le titre de Comte Danby , & la Chambre haute le reçut au nombre des Pairs du Royaume. Un mariage si disproportionné pour l'âge & la fortune , n'excita les railleries de personne. Mes motifs étoient connus. On me vit avec plaisir relever la maison d'Huntley , rendre son premier lustre à une ancienne famille , & réparer l'injustice d'une mere dont on blâmoit la conduite. Mais comme la générosité seule m'avoit portée à former ce lien , je ne pris point un maître en prenant un époux. Milord Danby acquit des droits sur ma fortune , sans en acquérir sur ma personne. Je continuai de vivre indépendante , & n'exigeai de lui qu'une conduite capable de justifier mon amitié & la démarche où elle venoit de m'engager.

Rien ne m'intéresse donc ici , ajouta-t-elle , que l'honneur de Milord Danby & votre infortune. Je me reproche d'avoir cédé à une fantaisie excitée par les lettres de Bridget , cette femme venue de ma part chez Mistriss Roberts. J'ai voulu connoître si une maîtresse cachée

avec tant de précaution , traitée avec tant d'égards , & visitée avec tant d'exactitude , méritoit d'occuper le cœur d'un homme que je croyois sensible & délicat. J'ai pénétré le secret de Milord Danby , détruit votre erreur , & troublé ma tranquillité. Notre commune ignorance étoit un bien pour toutes deux. Vous viviez contente , & je ne faisois pas que Milord Danby avoit cessé de se montrer digne de mon estime.

La Duchesse se fit encore raconter les particularités de mon mariage. Lidy satisfit à toutes ses questions , mes larmes ne me laissant pas la liberté de parler ; cessez de pleurer , de gémir , me dit Milady d'un ton caressant. Répondez - moi , mon aimable fille , quels sont à présent vos desseins , à quel parti voulez-vous vous fixer ? Vous n'avez aucune preuve de l'horrible trahison qui vous mit dans les bras de Milord Danby : vous ne connoissez point les malheureux qui se sont prêtés à votre perte ; eh ! quand vous pourriez les découvrir , quel droit vous seroit-il permis de réclamer ?

Un premier engagement annuellerait le second. Forcée d'accepter un foible dédommagement accordé par la Loi , Loi que l'injustice interprète souvent au gré du riche & de l'homme puissant , vous ajouteriez à votre triste aventure la honte d'un éclat plus humiliant que le malheur même. Je ne doute point de votre bonne foi , je vous crois trompée , & vous vois à plaindre ; vous m'intéressez vivement. Osez vous livrer toute entière aux soins de la femme de Milord Danby. Je vous offre un asyle , ma protection , mes secours , mon amitié ; venez , ma chere enfant , jetez-vous dans mes bras. Ils furent toujours ouverts à l'innocence opprimée.

A ces mots , un mouvement rapide & tendre ranima mon ame abattue. Je me précipitai aux pieds de la Duchesse , je saisis ses mains & les baignant de mes larmes , quoi ! c'est vous , Madame ! quoi ! c'est vous ! répétois-je , qui daignez me plaindre , me protéger , m'offrir un asyle ! vous dont je n'attendois , dont je n'avois droit d'attendre que de la haine & du mépris.

Vous me recevez dans vos bras ; votre cœur généreux s'ouvre aux gémissements d'une malheureuse orpheline ; vous pleurez sur moi , vous , Madame ! ah puisse le Ciel m'acquitter & vous récompenser. Le dernier vœu d'une infortunée est pour le bonheur de Milady Rutland.

Elle me serra contre son sein. Chere Miss , vous consentez donc , me dit-elle , à quitter ce lieu , à venir à Londres avec moi ? Ah ! je vous suivrai , Madame ; repris-je , je vous obéirai. Ordonnez de mon sort. Hélas ! si prête à le voir terminer par la douleur , je sens avec regret qu'il ne me restera pas assez de temps pour vous prouver ma reconnaissance.

Hâtez-vous , dit Milady Rutland à Lidy ; rassemblez promptement les effets les plus précieux de Miss Jenny.... Je ne veux rien , interrompis-je avec vivacité. O que jamais les dons de ce vil imposteur..... Pardon , Milady , il est votre époux , votre parent , mais il est aussi le plus lâche Ah ! tout mon respect pour vous peut-il contenir les

expressions d'un si juste ressentiment ?

J'étois encore à genoux ; la tête appuyée sur Milady. Elle me releva , m'embrassa , s'avança vers Lidy , lui parla , fit appeller Bridget , & demanda ses gens. Mon premier dessein étoit de partir avec vous , me dit-elle ; mais je me souviens de Mistriss Roberts , j'affligerois cette pauvre femme si je m'en allois sans la voir. Je vais lui faire une courte visite. Vous , ma chere , vous irez à Londres , accompagnée de cette fille que vous aimez. Bridget vous y suivra. Elle vous conduira chez une Dame où vous me reverrez dans deux heures. Retenez vos larmes , calmez votre cœur , comptez sur mon amitié , sur mes plus tendres égards. Que cette cruelle aventure ne vous dégrade point à vos propres yeux. Elle est le crime d'un autre.

Pénétrée de tant de bontés , j'allois répondre quand Bridget parut. La Duchesse me fit signe de me taire. Une étrange méprise , une ressemblance de noms , m'a rendue très-injuste , lui dit-elle. Je

viens de découvrir dans Miss Jenny , une fille de qualité , dont , malgré l'apparence , les mœurs sont irréprochables. On s'est trompé. Je fais tout. Je vous charge de la conduire chez Mistress Morice. Mon carrosse l'y mènera. Je me servirai du sien pour m'y rendre. Montrez à Miss de l'attention & du respect , recommandez-la de ma part à Mistress Morice. Qu'elle soit traitée comme moi-même. Alors Milady me prit par la main , descendit avec moi , m'embrassa devant tous les gens , leur donna ses ordres d'un air riant & satisfait. Je montai dans sa voiture ; Lidy & Bridget se placèrent vis-à-vis de moi , & le carrosse , escorté de deux valets à cheval , prit la route de Londres

La présence de Bridget me contraignoit , je n'osois lever les yeux sur Lidy , dans la crainte de me livrer aux mouvements d'un cœur rempli d'amertume ; je les baïffois , j'étouffois mes soupirs & m'efforçois de retenir mes larmes. Nous avançons en gardant un morne silence , quand , à deux cens pas de Londres , une caleche qui alloit très-vîte nous

rencontra. Je ne la vis point ; mais une voix se fit entendre , cria d'arrêter. Le son de cette voix trop connue me saisit d'effroi. Les gens de Milady obéirent. Pouvoient-ils s'en dispenser ? C'étoit l'époux de leur maîtresse , c'étoit Milord Danby , qui croyant trouver la Duchesse dans son carrosse , s'approchoit pour lui parler.

Il l'attendoit le lendemain au soir à Tumbridge ; n'ayant jamais imaginé qu'elle connût Mistriss Roberts , il étoit fort éloigné de craindre sa rencontre sur un chemin où elle ne devoit point passer. Il venoit à Islington , avec le dessein d'en repartir le jour suivant. Appercevant les livrées de la Duchesse , & se trouvant trop près de son carrosse pour éviter d'être vu d'elle ou de ses gens , il avoit pris le parti d'arrêter , de descendre , sacrifiant à regret le plaisir qu'il se promettoit à Islington , au soin de cacher sa conduite , & de remplir un devoir indispensable.

Fin de la premiere Partie.





—

